

afrique magazine

AM ÊTRE EN AFRIQUE, ÊTRE DANS LE MONDE

RACHID BENZINE
NOUS PARLE
FEMMES, ISLAM,
ROMAN,
JEUNESSE...

COVID-19
SOLIDARITÉS
ET ÉGOÏSMES:
À LA RECHERCHE
D'UN VACCIN
POUR TOUS

HUMOUR
ROUKIATA OUEDRAOGO
«JE ME DOIS DE PARLER
DU COURAGE
DES FEMMES!»

RENCONTRE
LES IMAGES FORTES
DE DELPHINE DIALLO

BUSINESS
QUEL NOUVEAU MODÈLE
DE DÉVELOPPEMENT
POUR L'AFRIQUE?

CÔTE D'IVOIRE **LES ENJEUX** **D'OCTOBRE**

Stabilité, démocratie, ouverture...
Entre promesses et dangers, l'élection
présidentielle du 31 octobre est un moment
clé pour le pays. Et la région.

Le Président
Alassane Ouattara.

France 4,90 € - Afrique du Sud 49,95 rands (taxes incl.) - Algérie 320 DA - Allemagne 6,90 € - Autriche 6,90 € - Belgique 6,90 € - Canada 9,99 \$
DOM 6,90 € - Espagne 6,90 € - États-Unis 8,99 \$ - Grèce 6,90 € - Italie 6,90 € - Luxembourg 6,90 € - Maroc 39 DH - Pays-Bas 6,90 € - Portugal cont. 6,90 €
Royaume-Uni 5,50 £ - Suisse 8,90 FS - TOM 990 F CFP - Tunisie 7,50 DT - Zone CFA 3000 FCFA ISSN 0998-9307X0

N°409 - OCTOBRE 2020

L 13888 - 409 - F: 4,90 € - RD



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

PEOPLE POWERED INNOVATION

WE DELIVER GLOBAL LOGISTICS*: des solutions logistiques lean et agiles, atouts de compétitivité sur les marchés internationaux. La digitalisation de la supply chain permet un traitement intelligent de la data, accélère la prise de décision et assure une visibilité globale des opérations. Ce qui différencie Bolloré Logistics c'est l'esprit d'entreprendre et l'engagement individuel porteurs de solutions pragmatiques et à forte valeur ajoutée.

THAT'S PEOPLE-POWERED INNOVATION**



PAR ZYAD LIMAM

UNE QUESTION DE CONFIANCE

C'est une crise économique majeure, de proportion historique, quelque chose qui ressemble à un ouragan à l'échelle de la planète. Le Covid-19, maladie du déplacement, met à genoux l'économie globalisée sans que l'on sache combien de temps encore va durer ce carnage... Les États-Unis, l'Europe vont dépenser des milliers de milliards pour soutenir leur économie face à la pandémie. Ils engagent de l'argent qu'ils n'ont pas, qu'ils empruntent, et qu'au fond, ils ne rembourseront jamais vraiment. À chaque fois qu'un prêt arrivera à maturité, les États réémettront une nouvelle dette pour payer l'ancienne... C'est un mécanisme parfait qui fonctionne sur la confiance des marchés et sur une certaine hypocrisie générale. Et parce que les liquidités à l'échelle de la planète sont immenses. C'est là où commence une forme d'injustice.

L'Afrique n'a pas ce luxe, cette capacité d'endettement. C'est un continent émergent, avec d'énormes besoins de financement, accentués par les ravages de la pandémie. Mais on lui tient les comptes au dollar près. On lui rappelle que le montant de sa dette extérieure atteint aujourd'hui 365 milliards de dollars, dont environ un tiers est dû à la Chine. Ce qui au fond n'est pas stupéfiant, son PIB global étant aux alentours de 3000 milliards de dollars.

Le continent cherche donc quelques dizaines de milliards, avec très grande difficulté. Alors que sa survie économique est nécessaire à la stabilité du monde. Au printemps dernier, en pleine montée de la pandémie, la discussion est devenue assez surréaliste : fallait-il prévoir un moratoire sur les remboursements pour dégager de nouvelles marges de manœuvre, ou continuer à payer les dettes pour rester dans la norme ? Et en attendant, où trouver de nouvelles ressources, sans entendre parler du retour de la fameuse « nouvelle crise de la dette africaine » ?

L'affaire aura mis en exergue une situation particulièrement handicapante. Malgré les progrès de son économie, malgré sa taille, l'Afrique n'arrive pas à se financer sur les marchés des capitaux. Et quand elle y arrive, elle paie des taux excessifs, entraînant des remboursements élevés. Si elle paye cher son argent, c'est parce que le « risque africain » est perçu comme élevé par les investisseurs internationaux. Ce n'est pas forcément un calcul, un

algorithme. C'est une perception. Une idée qu'ils se font du continent : les normes sont trop laxistes, les comptabilités publiques défailles, les risques de détournement évidents, et puis, les gens ne sont pas sérieux, etc. Même les pays les mieux gérés se voient réclamer des taux d'intérêt anormalement élevés. Deux exemples cités récemment dans *Le Monde* éclaircissent l'enjeu. L'Argentine, championne des défauts de paiement toutes catégories a réussi, en 2017, à emprunter à cent ans pour moins de 8 %. Le même taux d'intérêt auquel le Ghana, relativement modèle en matière de gestion, lève de l'argent, mais sur des maturités nettement plus courtes. Le Sénégal, client modèle des institutions financières internationales, paie quant à lui jusqu'à cinq fois plus cher ses emprunts à dix ans que la Grèce (d'où est pourtant partie la crise de la dette européenne).

Étonnamment, cette question ne concerne pas que les financements internationaux. Les Africains eux-mêmes n'ont pas confiance. Les banques du continent prêtent peu, et quand elles prêtent, les taux sont très élevés. Et pourtant, elles sont liquides. Mais elles se méfient aussi du « risque » : elles privilégient les grandes entreprises installées, les États, et évitent les petits clients (PME, commerçants, transporteurs, architectes, créateurs...), qui font pourtant la vie économique au jour le jour. Ils n'ont pas suffisamment de garanties « formelles », alors on ne leur prête pas. On connaît le problème depuis la nuit des temps, mais personne ne cherche à générer des mécanismes d'accompagnement ou de garantie pour que ces PME accèdent au capital dont elles ont besoin pour croître.

Enfin, last but not least, les Africains qui ont de l'argent préfèrent visiblement le placer à l'extérieur (même si c'est souvent illégal), au lieu de l'investir chez eux... Selon la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (Cnuced), la fuite de capitaux en tous genres atteint près de 90 milliards de dollars chaque année, soit 3,7 % du PIB. 90 milliards de dollars ! Bref, le continent, réputé pauvre, exporte plus de capitaux qu'il n'en reçoit. L'aide au développement, fournie par les pays riches, s'établit annuellement à 48 milliards de dollars.

L'Afrique est certainement mal traitée par les marchés, mais elle est aussi mal traitée par elle-même. ■

AM ÊTRE EN AFRIQUE, ÊTRE DANS LE MONDE

afrique

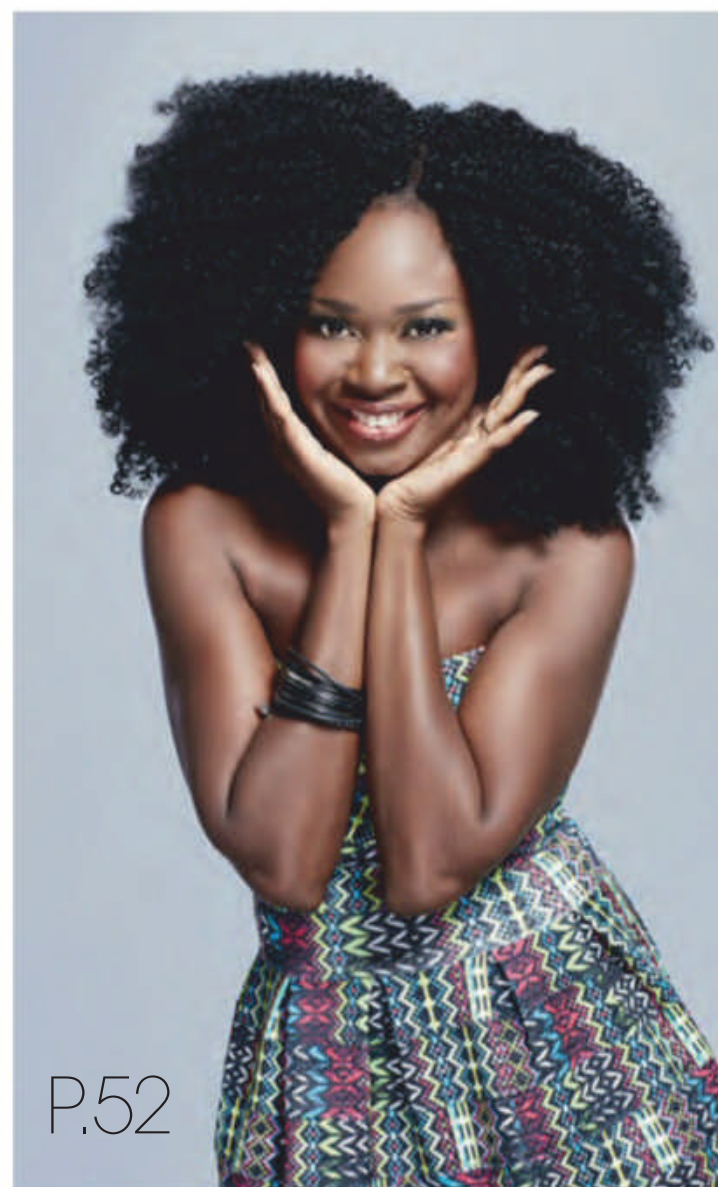
magazine

N°409 OCTOBRE 2020

- 3 **ÉDITO**
Une question de confiance
par Zyad Limam
- 6 **ON EN PARLE**
**C'EST DE L'ART, DE LA CULTURE,
DE LA MODE ET DU DESIGN**
En cinq couleurs
- 26 **PARCOURS**
Philomé Robert
par Astrid Krivian
- 29 **C'EST COMMENT ?**
Bons élèves
par Emmanuelle Pontié
- 38 **CE QUE J'AI APPRIS**
Olivier Sultan
par Fouzia Marouf
- 64 **LE DOCUMENT**
L'autre rêve américain
par Sophie Rosemont
- 80 **PORTFOLIO**
Visa pour l'image 2020
Des photos et des hommes
par Emmanuelle Pontié
- 90 **VINGT QUESTIONS À...**
Yakoto
par Astrid Krivian

TEMPS FORTS

- 30 **Côte d'Ivoire:
les enjeux d'octobre**
par Zyad Limam
- 40 **Vaccin: pour quand...
et pour qui ?**
par Cédric Gouverneur
- 46 **Le monde selon
Rachid Benzine**
par Fouzia Marouf
- 52 **Roukiata Ouedraogo:
« Je me dois de parler
du courage féminin »**
par Astrid Krivian
- 58 **Delphine Diallo:
« Je suis perçue
comme un exotisme »**
par Astrid Krivian



Afrique Magazine est interdit de diffusion en Algérie depuis mai 2018. Une décision sans aucune justification. Cette grande nation africaine est la seule du continent (et de toute notre zone de lecture) à exercer une mesure de censure d'un autre temps. Le maintien de cette interdiction pénalise nos lecteurs algériens avant tout, au moment où le pays s'engage dans un grand mouvement de renouvellement. Nos amis algériens peuvent nous retrouver sur notre site Internet: www.afriquemagazine.com



P.58

P.64

BUSINESS

- 70 **L'urgence de réinventer un modèle de développement**
- 74 **Healthlane confirme la bonne forme de la cybersanté**
- 75 **Transfert d'argent: WorldRemit joue les trouble-fêtes**
- 76 **Le tourisme veut résister au Covid-19**
- 78 **MTN se recentre chez lui**
- 79 **L'assurance tranquille du Bitcoin**
par Jean-Michel Meyer

VIVRE MIEUX

- 86 **Le cholestérol en questions**
- 87 **Le rire, c'est la santé!**
- 88 **5 plantes pour se soigner autrement**
- 89 **Pourquoi il faut éviter de prendre du ventre**
par Annick Beauconsin et Julie Gilles



PHOTO DE COUVERTURE:
ISSAM ZEJLY POUR JA



FONDÉ EN 1983 (36^e ANNÉE)
31, RUE POUSSIN - 75016 PARIS - FRANCE
Tél.: (33) 1 53 84 41 81 - Fax: (33) 1 53 84 41 93
redaction@afriquemagazine.com

Zyad Limam

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
zlimam@afriquemagazine.com

Assisté de **Laurence Limousin**
lilimousin@afriquemagazine.com

RÉDACTION

Emmanuelle Pontié

DIRECTRICE ADJOINTE
DE LA RÉDACTION
epontie@afriquemagazine.com

Isabella Meomartini

DIRECTRICE ARTISTIQUE
imeomartini@afriquemagazine.com

Jessica Binois

PREMIÈRE SECRÉTAIRE
DE RÉDACTION
sr@afriquemagazine.com

Amanda Rougier PHOTO

arougier@afriquemagazine.com

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
Juliette Bain-Cohen-Tanugi, Jean-Marie Chazeau, Catherine Faye, Glez, Cédric Gouverneur, Dominique Jouenne, Astrid Krivian, Fouzia Marouf, Jean-Michel Meyer, Luisa Nannipieri, Sophie Rosemont.

VIVRE MIEUX

Danielle Ben Yahmed

RÉDACTRICE EN CHEF
avec Annick Beauconsin, Julie Gilles.

VENTES

EXPORT **Laurent Boin**
Tél.: (33) 6 87 31 88 65

FRANCE **Destination Media**
66, rue des Cévennes - 75015 Paris
Tél.: (33) 1 56 82 12 00

ABONNEMENTS

Com&Com/Afrique Magazine

18-20, av. Édouard-Herriot -
92350 Le Plessis-Robinson
Tél.: (33) 1 40 94 22 22
Fax: (33) 1 40 94 22 32
afriquemagazine@cometcom.fr

COMMUNICATION ET PUBLICITÉ

regie@afriquemagazine.com

AM International
31, rue Poussin - 75016 Paris
Tél.: (33) 1 53 84 41 81
Fax: (33) 1 53 84 41 93

AFRIQUE MAGAZINE
EST UN MENSUEL ÉDITÉ PAR
AM INTERNATIONAL

31, rue Poussin - 75016 Paris.
SAS au capital de 768200 euros.
PRÉSIDENT : **Zyad Limam.**

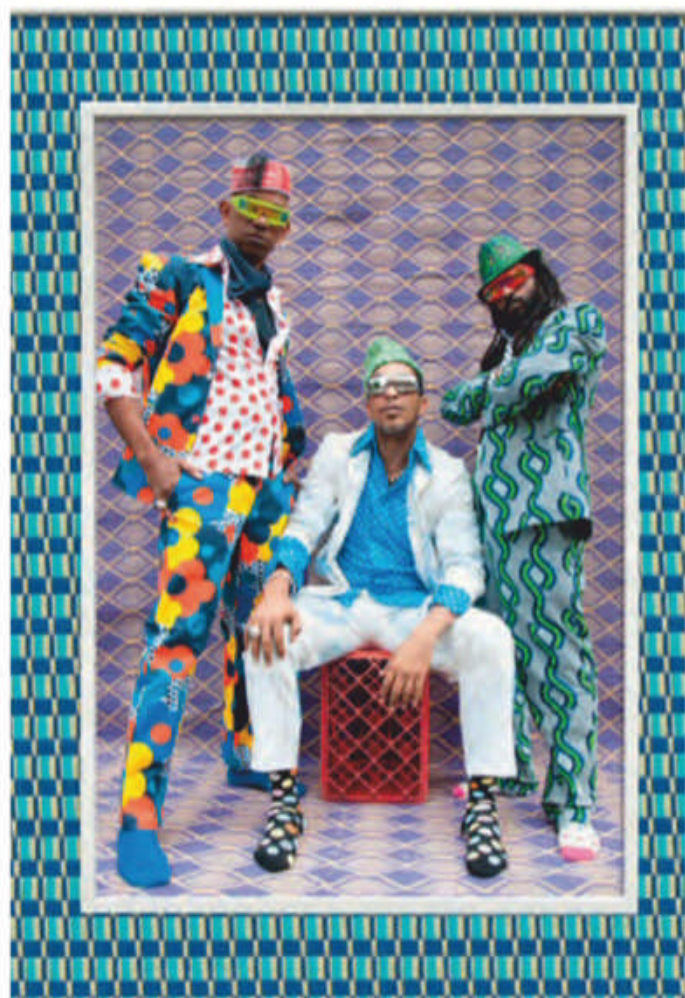
Compogravure : Open Graphic Média, Bagnolet.
Imprimeur: Léonce Deprez, ZI, Secteur du Moulin, 62620 Ruitz.

Commission paritaire: 0224 D 85602.
Dépôt légal: octobre 2020.

La rédaction n'est pas responsable des textes et des photos reçus. Les indications de marque et les adresses figurant dans les pages rédactionnelles sont données à titre d'information, sans aucun but publicitaire. La reproduction, même partielle, des articles et illustrations pris dans Afrique Magazine est strictement interdite, sauf accord de la rédaction.
© Afrique Magazine 2020.

ON EN PARLE

C'est maintenant, et c'est de l'art, de la culture, de la mode, du design et du voyage



IMAGES

EN CINQ COULEURS

« COLORS OF AFRICA » met en avant la richesse de la photographie africaine contemporaine via le travail de cinq artistes phares, dont l'Anglo-Marocain Hassan Hajjaj.

ÉDIFIER UNE GALERIE-MONDE ouverte à la planète art aux quatre coins du globe, tel est le défi de la 193 Gallery. Née en 2018, sous l'impulsion de César Lévy qui sillonne les continents en quête d'œuvres représentatives de leur pays, cette galerie parisienne met en lumière la création contemporaine au fil d'un *world tour* incessant.

« Colors of Africa », exposition photographique qui se tiendra du 22 octobre au 13 décembre prochain, témoigne d'une volonté de prendre le pouls battant du continent en réunissant cinq artistes de talent :

HASSAN HAJJAJ - THANDIWE MURIU - EBUKA MICHAEL



Hassan Hajjaj (Maroc), Thandiwe Muriu (Kenya), Derrick Boateng (Ghana), Ebuka Michael (Nigéria), ainsi que Nyaba Ouedraogo (Burkina Faso).

On y découvre des thématiques et des regards variés au fil de compositions et de portraits colorés, pêchus, pop, emplis de vitalité : l'univers singulier et les propos engagés d'Hassan Hajjaj dialoguent avec les tonalités vives, les lignes féminines des œuvres de Thandiwe Muriu. On est transportés par les images jubilatoires, chargées d'énergie et audacieuses d'Ebuka Michael et de Derrick Boateng, autour

d'une nouvelle esthétique qui raconte une Afrique jeune et en mouvement. Enfin, Nyaba Ouedraogo, avec son don de coloriste, propose une interprétation inattendue du masque lié au corps dans sa série charnelle *Le visible et l'invisible*, réalisée à Ouagadougou lors du confinement.

Intense, l'exposition «Colors of Africa», à travers des couleurs clés, propose autant de portes ouvertes vers les œuvres d'artistes essentiels qui fédèrent les Afriques, au-delà des frontières et de la crise sanitaire actuelle. ■ Fouzia Marouf

De gauche à droite, des œuvres de l'Anglo-Marocain Hassan Hajjaj, de la Kényane Thandiwe Muriu, du Nigérian Ebuka Michael, du Ghanéen Derrick Boateng et du Burkinabé Nyaba Ouedraogo.

«**COLORS OF AFRICA**»,
193 Gallery, Paris (France),
du 22 octobre au 13 décembre.
193gallery.com



ABOU TALL,
Ghetto Chic,
Wagram.



MUSIQUE

Abou Tall Street crédibilité

Pour son premier opus solo, le rappeur parisien manie le HIP-HOP à l'occidentale, sans oublier ses racines.

AVANT DE LE DÉCOUVRIR en solo, on l'avait remarqué dans le duo formé avec Dadju (le frère de Gims), The Shin Sekaï. Beau brin de voix, écriture chiadée... voilà ce que l'on retrouve dans ce premier album, *Ghetto Chic*, dans lequel il se raconte avec fierté, pour donner envie aux jeunes d'en découdre avec leur destin. Fils d'immigrés sénégalais, il grandit dans les rues du 9^e arrondissement de Paris, captivé par les tentations et les richesses de la capitale, comme il l'expose dans «Rats des villes». Que les cœurs d'artichaut se rassurent, il évoque aussi l'amour dans «Mona Moore» et une reprise de «J'aime les filles», de Jacques Dutronc. Autour de lui, les beatmakers MKL et Raphaël Nadjiko – qui veillent à mêler sonorités anglo-saxonnes et africaines –, Lefa, S. Pri Noir, sans oublier le vieux complice Dadju... Mais c'est bien seul qu'il porte ce projet, où les angoisses du ghetto deviennent des forces de frappe dans un monde aussi cruel qu'absurde. ■ Sophie Rosemont

SOUNDS

À écouter maintenant !

1 Badi & Boddhi Satva *Trouble-fête*, Naff

Né en Belgique de parents congolais, Badi a toujours chanté son amour des mélanges, tant humains que sonores. Pour ce second album afro-pop bien nommé *Trouble-fête* (car il ne s'agit pas de se censurer!), il a fait appel au producteur Boddhi Satva. On danse, on s'amuse, on réfléchit. Et on apprécie particulièrement l'hommage à Virgil Abloh dans le morceau du même nom !



2 Sabrina Bellaouel *We Don't Need to Be Enemies*, InFiné

Depuis la sortie de ses premiers singles en 2016, on suit avec attention cette musicienne qui manie l'électronique, le R'n'B et, entre autres, la techno. Ce qui s'entend dans cet EP très abouti, aussi bien inspiré par ses voyages en Europe qu'au Maghreb. Les titres sont brefs, intenses, expérimentaux, se jouent du répétitif et continuent de promettre le meilleur.



3 Urban Village *Ubaba*, No Format

Basé à Soweto, le quatuor Urban Village revient cet automne avec un nouvel EP nommé *Ubaba*. Un folk percussif, où brillent des harmonies vocales et résonne une tendresse pour ce que le sud du continent africain a de plus beau à offrir, malgré la violence et la précarité. De toute beauté. ■ S.R.



LITTÉRATURE **CHRISTIANE TAUBIRA** **PARLE À LA JEUNESSE**

C'est sa préoccupation de femme adulte et engagée. Avec un premier roman lucide et vivant, où les MOTS SCANDENT L'ESPOIR.

ON L'ATTENDAIT. Son premier roman. Sa première fiction. Qui débute avec un procès. Celui d'un jeune Guyanais, Kerma, accusé de complicité de meurtre. Pris dans la tourmente de la justice. Ballotté entre les incohérences, les errances, la vie comme elle est. Dans un pays où l'histoire récente et l'histoire lointaine s'entremêlent, inévitablement. Entre les lignes. Question amérindienne, colonisation, esclavage, marronnage, crise sociale de 2017. «C'est grave. C'est très grave. Et quoi qu'il advienne, c'est tourment pour toujours. - De quoi vivez-vous? Vous travaillez? - J'ai un emploi. Je gagne mille cent trente-six euros. - Vous n'aviez donc pas besoin de ces quinze euros pour conduire vos amis malfaiteurs sur le lieu du crime?» Dès les premières lignes, tout est dit. Les petits arrangements avec le quotidien. Une jeunesse en quête d'une vie meilleure. Les ambiguïtés, les joies, les colères, la société, la loi. Un texte ciselé, coloré, polyphonique. Où les voix interrogent le rôle de la justice, sa place dans une démocratie. Nous disent une Guyane aux traditions profondément ancrées – carnaval, contes créoles, musiques dansées. S'érigent contre les violences et les injustices. Pouvait-il en être autrement sous la plume de l'ancienne garde des Sceaux? Et si elle intitule son récit d'un mystérieux *Gran balan*, c'est à l'attention de la jeunesse qui, elle, comprendra. Sa signification? «C'est quand tu sais manœuvrer le ressort qui te permet de prendre ton essor pour contrôler ton propre sort.» Un titre qui danse et porte en lui un message de lucidité et de confiance en l'avenir. Que ce soit en politique ou pour dire tout ce qui la traverse, l'habite, la remue, Christiane Taubira manie les mots avec dextérité. Avec elle, les mots chantent. Comme sa voix. Qui nous prend par la main. Nous persuade de la suivre. Et d'y croire. Alors, naturellement, on l'attendait ce livre. ■ Catherine Faye



CHRISTIANE TAUBIRA,
Gran balan, Plon,
480 pages, 17,90 €.

Ci-contre, le groupe
Temenik Electric.
Ci-dessous, la chanteuse
tunisienne Dorsaf Hamdani.



ÉVÈNEMENT

LES ARABOFOLIES SE SOULÈVENT

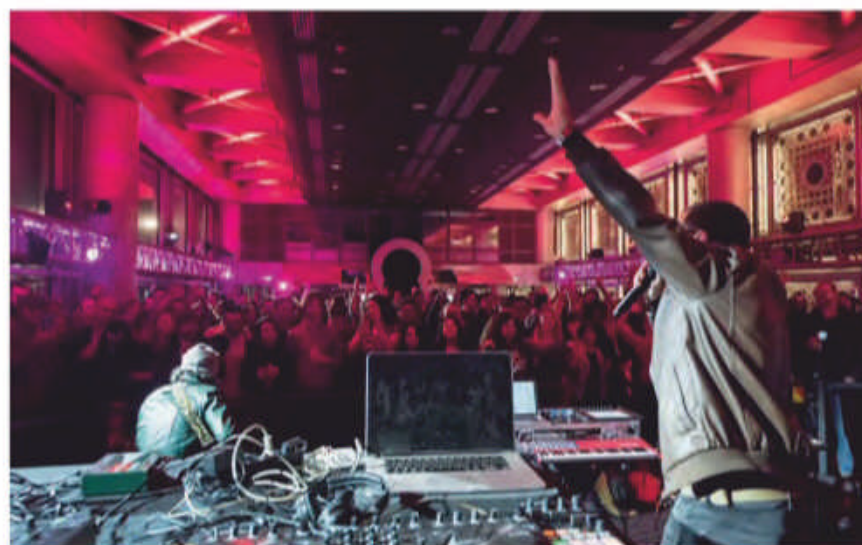
Rendez-vous à l'Institut du monde arabe pour cette CINQUIÈME ÉDITION du festival.

CET AUTOMNE, le festival musical, des arts et des idées a pour thème «Soulèvements». Pendant dix jours, c'est la force des artistes, la puissance poétique, la liberté des imaginaires et la richesse des identités qui sont mises à l'honneur. Au programme, des concerts de musique (électro, hip-hop, jazz, chanson, musiques du monde), des spectacles, des rencontres littéraires, notamment avec les écrivains Magyd Cherfi et Rachid Benzine autour de leurs ouvrages respectifs *La Part du Sarrasin* (Actes Sud) et *Dans les yeux du ciel* (Seuil). À ne pas rater, les concerts des Temenik Electric et du binôme de DuOud à l'occasion de la sortie de leurs albums. Ni les chorégraphies des danseuses palestiniennes Hala Salem et Rand Ziad Taha ou encore le récital de la Tunisienne Dorsaf Hamdani, qui interprétera les chants emblématiques de trois des plus grandes étoiles d'Orient : Oum Kalthoum, Fairuz et Asmahan. ■ C.F.



Ci-dessus, le bassiste syrien Omar Harb.
À droite, le collectif palestinien Electrosteen lors de l'édition 2019.

ARABOFOLIES, Institut du monde arabe, Paris (France), du 16 octobre au 3 novembre 2020.
imarabe.org/fr



BROUNCHS - PATRICK GHERDOUSSI - MAIS SHOURBAJI - ALICE SIDOLI

ICÔNE La tragédie Billie Holiday

Elle a marqué son époque de sa voix déchirante. Grâce à des éléments inédits, ce documentaire restitue sa fulgurante et **SOMBRE TRAJECTOIRE**. Et montre aussi qu'un drame peut en cacher un autre...

STRANGE FRUIT... Ces «fruits étranges» chantés par Billie Holiday désignaient les Afro-Américains pendus aux arbres pendant les années de ségrégation au sud des États-Unis. C'est LA chanson de son répertoire qui l'a fait entrer dans l'histoire. Quand on voit cette vocaliste singulière l'interpréter avec une colère sourde face à la caméra sur un plateau de télévision peu de temps avant sa mort, le frisson est garanti. C'est la magie de ce documentaire particulièrement soigné, avec des documents restaurés, parfois inédits, subtilement colorisés pour rendre plus contemporaine cette personnalité du siècle dernier. Il y a l'image, mais aussi la voix : la sienne, et celles de ceux qui l'ont bien connue. Ils sont tous morts ou presque aujourd'hui, et pourtant Sarah Vaughan, Charles Mingus, Count Basie, mais aussi des compagnons de cellule, et même des agents du FBI qui l'ont arrêtée, parlent ouvertement pour la première fois de cette «Lady Day» comme on l'appelait, qui aura connu la prostitution, la drogue, la prison, mais aussi la gloire. Ces

témoignages sonores sont tirés de 200 heures d'enregistrement réalisées sur un magnétophone au début des années 1970, par une jeune journaliste, Linda Kuehl. Elle préparait un livre, qu'elle n'achèvera jamais car son corps sera retrouvé un matin de 1978 dans une rue de Washington, près de chez elle. Un suicide, dira la police, peu convaincante. James Erskine a récupéré les archives sonores chez un collectionneur, remonté la piste de celle qui les avait réalisées, et s'appuie sur les films de famille de la journaliste pour tenter de percer le mystère de cet autre destin tragique. Mais jamais on ne perd le fil de la vie de Billie Holiday, jusqu'à sa mort, à 44 ans d'une cirrhose, en 1959. La bande-son du film montre qu'elle n'aura cessé de se raconter dans ses chansons, d'une façon déchirante qui continue de nous toucher. Cette double enquête nous permet d'en entendre l'écho troublant résonner encore plus fort en ces temps de Black Lives Matter. ■ Jean-Marie Chazeau **BILLIE (Royaume-Uni)**, documentaire de James Erskine.

La chanteuse dans un studio d'enregistrement, en 1939, à New York. La photographie a été colorisée pour le film.





COMÉDIE Agent de la farce publique Comment devenir un HÉROS MALGRÉ SOI et surmonter le ridicule...



RAYANE EST UN ANTIHÉROS : ce jeune policier à côté de ses pompes, vrai gentil, a peur de tout. Mais il va bientôt fendre l'armure en apprenant qu'il est atteint d'une maladie qui ne lui laisse que 30 jours à vivre. Comme il n'a plus rien à perdre, il ose alors tout pour impressionner une collègue dont il est secrètement amoureux. Il se lance dans une enquête sur un caïd de la drogue, qui blanchit l'argent de son trafic dans un kebab où semblent rôti ses ennemis... Les gags sont parfois téléphonés, les répliques attendues, mais le comique de situation est tellement bien réglé que le rire l'emporte. D'autant plus que le Franco-Marocain Tarek Boudali s'appuie sur un solide casting : son complice Philippe Lacheau (celui de *Babysitting 1 et 2*, et d'*Épouse-moi mon pote*... qui épousait

surtout les clichés les plus homophobes), mais aussi José Garcia en méchant gratiné, Marie-Anne Chazel, figure historique du Splendid, Chantal Ladesou en mère prostituée en fourgonnette, Reem Kherici en reine des réseaux sociaux, et même le champion du monde Hugo Lloris dans une courte apparition inattendue ! Pour sa seconde réalisation, Tarek Boudali s'est aussi offert... des séances de musculation, dont il peut afficher les résultats à l'écran, et un budget confortable permettant d'assurer des cascades et des courses-poursuites spectaculaires, au service d'un scénario à son meilleur lorsqu'il frise l'absurde. Moderne et potache à la fois. ■ J.-M.C.
30 JOURS MAX (France), de Tarek Boudali. Avec lui-même, José Garcia, Reem Kherici, Vanessa Guide.

POP URBAINE

Lous and The Yakuza La claquette de l'automne

Après plusieurs titres accrocheurs, cette chanteuse congolaise et belge d'adoption frappe fort avec son premier album, *GORE*.

«JE SUIS une grande *control freak*. Pour moi, tout travail porte ses fruits. Je recherche avant tout la vérité... et je ne suis pas au bout de mes peines!» Des peines, Marie-Pierra Kakoma en a déjà affronté un certain nombre. Née à Lubumbashi (RDC) de parents médecins et engagés, elle vit au Rwanda de 9 à 15 ans, «un premier départ», où elle tient déjà un journal. Puis elle passe son bac à Namur (Belgique), et étudie ensuite la philosophie. Sauf que sa passion pour la musique s'avère trop dévorante. Elle ne l'assume pas au début, le cachant à sa famille. Ainsi, avant de devenir Lous («soul» à l'envers), elle se retrouve à la rue, sans revenus fixes, agressée, gravement malade... Mais ce qui ne la tue pas la rend plus forte, «plus déterminée, refusant les concessions». Elle parvient à enregistrer en studio ce qu'elle a écrit, poste ses morceaux sur Internet et est finalement remarquée par le label Columbia. Ce premier album, *Gore*, ne caresse personne dans le sens du poil et nous donne des frissons tant il est sincère, abrupt. Mélodiquement puissant, aussi. Il a été confectionné à Barcelone (Espagne) avec le producteur de la chanteuse Rosalía, El Guincho. Le son est hybride, entre électro, hip-hop, trap, R'n'B, chanson française... Et «The Yakuza», dans

tout ça ? «Ce mot veut dire “perdant” en japonais et désigne la mafia, dans laquelle règne une extrême loyauté. Depuis toute petite, j'ai envie d'aller à Hokkaïdo, voir les montagnes et les cerisiers en fleurs... J'aime la discipline nippone, leur sens de l'amitié, de la famille, la propreté, un respect d'autrui rarement égalé. En cela, ça me rappelle le Rwanda, qui est le Japon de l'Afrique!» D'ailleurs, Lous est «fière d'être noire» et le clame haut et fort : «Le mot “nègre”, que l'on nous a longtemps imposé, est devenu source d'empowerment.» Son histoire, elle l'assume, mais pas tout à fait seule, car son groupe est «une aventure collective». Leur premier album s'appelle *Gore*, en référence au genre cinématographique, mais pas que : «Le gore, c'est quelque chose que l'on ne veut pas voir ; c'est le sang qui, pourtant, peut être aussi enrichissant que destructeur.» Comme le passé de Lous, sans lequel elle ne vivrait sans doute pas son radieux présent. ■ S.R.

LOUS AND THE YAKUZA, *Gore*, Columbia/Sony.





LA PREMIÈRE MARCHE (France), documentaire d'Hakim Atoui et Baptiste Etchegaray.



DOCU FIER.E.S ET CULOTTÉ.E.S

Une GAY PRIDE organisée en banlieue populaire ! Une première enthousiaste et revendicative.

INITIATIVE INÉDITE ET PLUTÔT OSÉE en Seine-Saint-Denis, au nord de Paris, où règne parfois un certain machisme homophobe : 1 000 personnes ont défilé en juin 2019 dans les rues de Saint-Denis en scandant « Assez de cette société qui ne respecte pas les trans, les gouines et les pédés ! »

Ce documentaire raconte les six mois de préparation de cette première marche de ces « banlieusard.e.s et fier.e.s », slogan qui souhaite associer la dénonciation de la stigmatisation des personnes LGBTQIA+ (selon

la terminologie complète en vigueur) à celle dont sont victimes les habitants des quartiers populaires et métissés en France.

Une convergence souhaitée par des étudiants, comme Youssef (originaire de Rabat) et Yanis, deux des initiateurs du projet, frondeurs, et plein d'humour, mais aussi gauchistes jusqu'à la caricature avec leurs cigarettes roulées à la main : leurs discussions enfumées s'enflamment en jargonnant sur l'intersectionnalité, l'homonormativité, ou encore les désormais incontournables racisés postcoloniaux... ■ J.-M.C.

VOD



ENTRE DEUX MÈRES

Un garçon d'origine nigériane grandit sans problème dans la campagne anglaise où il a été placé. Jusqu'au jour où sa mère biologique, quelque peu brutale, le ramène dans une cité HLM de la banlieue de Londres. Devenu ado, Femi va se construire, marqué par le souvenir d'une enfance heureuse auprès d'une Blanche aimante autant que par son quotidien urbain dominé par des figures noires violentes. C'est un voyage à Lagos qui l'aidera à recoller les morceaux d'une identité éparpillée... Primé au festival Vues d'Afrique à Montréal, ce film semi-autobiographique est ponctué d'effets de couleurs et de ralentis très esthétiques, à la façon d'un Spike Lee *british*. ■ J.-M.C.

THE LAST TREE (Royaume-Uni), de Shola Amoo. Avec Sam Adewunmi, Denise Black, Gbemisola Ikumelo.



ARCHI

JEANNETTE STUDIO

Adeptes d'un style simple, l'Ivoirienne **MÉLISSA KACOUTIÉ** dessine ses projets telles des installations et s'est imposée comme l'une des meilleures professionnelles de son pays.

À ABIDJAN, on parle d'elle comme de l'architecte du moment. Mélissa Jeannette Kacoutié préfère penser qu'elle répond simplement à la demande grandissante des Ivoiriens pour une architecture créative et de qualité. Diplômée en architecture à Paris en 2011, elle apprend toutes les facettes du métier sur le tas : du design d'intérieur au chantier, elle ne se lasse pas d'engranger des connaissances, que ce soit en Europe ou dans des agences de son pays. «Au départ, je ne me voyais pas du tout ouvrir mon cabinet, se souvient la trentenaire qui dirige Jeannette Studio depuis 2017. Mais ici, il y a tellement de matière et un tel besoin de propositions que j'ai vite compris que j'allais pouvoir dépasser mes limites.» Celle qui baigne dans le métier depuis toute petite – on compte au moins quatre architectes dans sa famille – a rapidement trouvé sa clientèle : pas forcément dotée de gros moyens, mais prête à lui laisser la main sur des projets qui ont une âme. Fascinée par les figures fractales (sortes de poupées russes mathématiques que l'on retrouve dans la nature), elle réitère et superpose des éléments simples pour dessiner des formes complexes. Comme dans la structure du Baazar, où les palettes en bois cachent la toiture en tôle et, reprenant un graphisme que l'on retrouve sur le pagne kente, transforment un hangar ordinaire en espace atypique à la mesure de sa créatrice. ■ L.N. jsarchis.com

Le Baazar, à Abidjan.





MoSuke est le premier établissement de Mory Sacko, ex-candidat de *Top Chef*.

RESTOS

LA GASTRONOMIE AFRICAINE FAIT SA PLACE À PARIS

MI KWABO ET MOSUKE sont deux nouvelles adresses de charme, pour les palais curieux et raffinés.

DEUX NOUVELLES adresses gourmandes sont apparues sur la liste des gastronomiques africains de la capitale française. Le micro-restaurant Mi Kwabo, «soyez les bienvenus» en fongbe du Bénin, a ouvert en janvier dernier dans les ruelles branchées au-dessous de Pigalle. Derrière les fourneaux, Elis Bond, talentueux chef autodidacte, concocte toutes les semaines un menu à l'aveugle différent. En salle, sa femme Vanessa, diplôme de sommelière en poche, veille aux accords entre mets et vins. Le couple (lui Haïtien-Guyanais et elle d'origine béninoise) a travaillé sept ans sur ce projet qui mélange influences africaines et caribéennes. Elis aime braiser au barbecue, à partir de rameaux de vigne, charbon végétal et arômes variés, et accompagne ses plats avec du riz sauce pois, un classique haïtien.

Chez MoSuke, le premier restaurant de Mory Sacko (vedette de *Top Chef*), on s'envole à l'autre bout du monde. Ici, la cuisine africaine côtoie le Japon, dans un esthétisme à la française : «Ça peut donner une sole de pêche bretonne, assaisonnée avec un assortiment d'épices japonaises, yuzu, sésame, puis cuite en feuilles de bananier.» Dans une salle soignée et chaleureuse, réveillée par des touches de motif wax et d'indigo, le chef propose trois cartes le midi et deux le soir. Le menu «Migration» comprend notamment un *stick rice* au gombo et caviar ou un bœuf sauce mafé au tamarin. Tandis que «Vol de nuit» met à l'honneur le poulet yassa, le turbot et banane plantain ou encore les gambas au miso. ■ L.N.
MI KWABO, 42 rue Rodier, 75009 Paris.
MOSUKE, 11 rue Raymond Losserand, 75014 Paris.



Le micro-restaurant Mi Kwabo est tenu par Elis Bond, un talentueux chef autodidacte.

DESIGN LES PORCELAINES DE FATY LY

La mémoire du continent S'INVITE À TABLE,
grâce à une créatrice sénégalaise.

LA PREMIÈRE COLLECTION signée Faty Ly, Nguka, arrive sur le marché en 2015 après avoir fait sensation lors du off de la biennale de Dakar. Des silhouettes de coiffures traditionnelles et des visages de Sénégalaises, inspirés des portraits des années 1950, se profilent sur un service à thé de porcelaine fine en noir, bleu ou jaune. La céramique devient la toile où la designeuse peint des histoires, subtilement mélangées à ses souvenirs. Pour B comme Baobab, l'arbre mythique est le protagoniste absolu à l'heure du dessert. Les mugs Les Sapeuses affichent les coiffures dandy de celles qui ont choisi ce mode de vie. Et avec Toile de Korogho, ce sont les peintures chargées de symbolisme du peuple Sénoufo qui se dessinent sur la table. Un hommage à la technique et à l'originalité des maîtres artisans ivoiriens.

Née à Dakar, Faty Ly travaille entre Paris, Londres, les États-Unis et le Sénégal, où elle a ouvert une galerie

d'art en 2001. Aujourd'hui, elle siège au conseil d'administration de l'Africa Design School au Bénin et essaye de construire une mémoire collective africaine à travers ses œuvres, déconstruisant les paradigmes et invitant à se laisser porter par l'imagination. ■ L.N. fatyly.com

Collection
B comme Baobab.

*Marché aux esclaves
à Rome, 2019.*



EXPO **L'AMBIGUÏTÉ DE LA FIGURE NOIRE**

Les toiles de ROMÉO MIVEKANNIN sont présentées pour la première fois en solo en Afrique, à la galerie CÉCILE FAKHOURY, à Abidjan.

POUR LE NOM DE SON EXPOSITION, le plasticien s'est-il inspiré du titre du recueil d'essais de W.E.B. Du Bois, œuvre majeure de la littérature nord-américaine publiée en 1903? L'auteur y évoque la réalité du quotidien des Noirs au temps de la ségrégation. Et l'étendue du racisme. L'artiste béninois, quant à lui, dialogue d'une œuvre à l'autre, à travers des références directes à la peinture classique, aux premiers portraits photographiques des monarchies coloniales, ou aux images d'Épinal qui ont défini la représentation des Noirs dans l'Europe du XIX^e siècle. L'apparition répétée de son propre visage, tantôt au premier plan, tantôt dissimulé dans les foules, est troublante.

Elle nous dit son incapacité à tisser lui-même une filiation avec ces récits de l'histoire. Ses toiles ont une coloration unique. À l'image d'un rite initiatique vaudou, les draps qui composent le fond de ses œuvres sont plongés dans différents bains de solutions rituelles. Quelques-unes de ses compositions sont ensuite enterrées à certains endroits du monde, en lien avec l'histoire de la colonisation, la mémoire et le temps en devenant ainsi la matière même. Le résultat est singulier. ■ C.F. «LES ÂMES DU PEUPLE NOIR», galerie Cécile Fakhoury, Abidjan (Côte d'Ivoire), jusqu'au 28 novembre 2020. cecilefakhoury.com

LAURENT BELET



Le styliste joue avec les couleurs et les dessins des tissus, et invite à réfléchir sur l'espace et le temps.



Collection Piece of A Mind.

Les pièces sont uniques, confectionnées à la main à partir de matériaux vintage, chinés aux quatre coins du globe.



FASHION MAISON ARTC

Au cœur de Marrakech, un étonnant DESIGNER ISRAELO-MAROCAIN fusionne audacieusement vintage et culture afro.

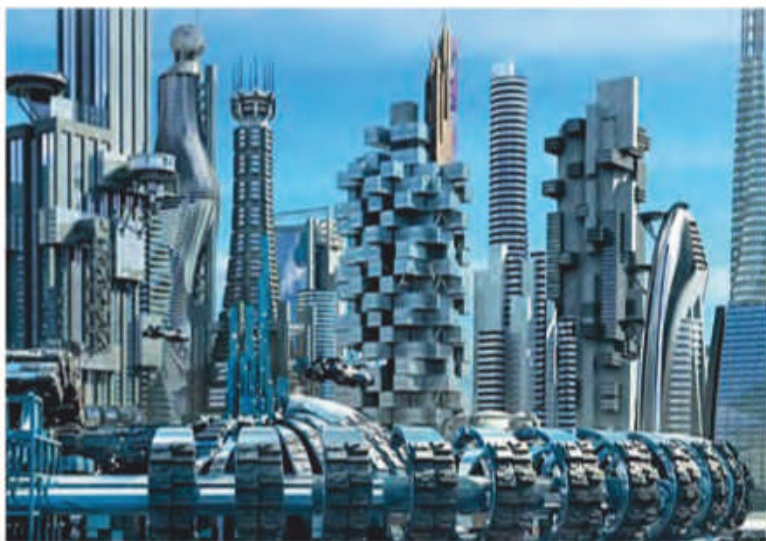


Artsi Ifrach.

ARTSI IFRACH a su frayer son chemin dans le monde de la haute couture internationale avec des collections hommes-femmes originales, qui sont en même temps des œuvres d'art atypiques et inclusives. Né à Jérusalem et basé à Marrakech, la ville de son père, Artsi – dont le nom signifie «ma terre» en hébreu et en arabe – a vécu à Tel Aviv, Paris et Amsterdam. C'est aux Pays-Bas, à l'âge de 28 ans, qu'il crée ses premières pièces. Autodidacte, il fait du multiculturalisme l'une des sources de son travail et n'hésite pas à se laisser porter par son intuition artistique. Dans ses collections, il joue avec les couleurs et les dessins des tissus pour en faire des paysages mouvants et fantasques qui invitent à réfléchir sur l'espace

et le temps. «Napoléon a dit : "Il y a une ligne subtile entre le ridicule et le sublime." Je cherche cette ligne chaque jour, dans chaque création», explique-t-il. Tous ses habits sont des pièces uniques, confectionnés à la main à partir de matériaux vintage, chinés aux quatre coins du globe. Chez Maison ArtC, la slow fashion n'est pas seulement un modèle économique, et le choix de l'upcycling (faire du neuf avec du vieux en donnant une plus-value au produit final) n'est pas juste une question de tendance marketing. Le procédé de création et de production d'Artsi est une réponse aux interrogations

toujours plus pressantes sur comment réduire l'impact de l'industrie de la mode sur l'environnement. Un engagement reconnu au plus haut niveau qui lui a valu de participer au troisième Green Carpet Fashion Awards de la semaine de la mode de Milan, le mois dernier. Mais c'est aussi une partie intégrante de son travail sur les souvenirs et la mémoire, personnelle et collective : «Employer des tissus vintage permet d'allier le passé au présent.» Et de faire d'une tenue un lieu de rencontre et de métissage harmonieux, où chaque élément garde son identité mais compose un ensemble qui dégage un caractère nouveau et inimitable. ■ L.N.maisonartc.com



TOURISME

AKON CITY, NOUVELLE PORTE D'ENTRÉE DU CONTINENT

Derrière le projet de VILLE DURABLE du chanteur de R'n'B afro-américain se trouve le désir de faire du Sénégal une destination incontournable, où redécouvrir son passé en regardant le futur.

LE RAPPEUR d'origine sénégalaise Akon a officiellement posé la première pierre de la futuriste Akon City le 31 août dernier. À ses côtés se tenait, tout sourire, le ministre sénégalais du Tourisme et des Transports aériens, Alioune Sarr, venu rappeler le soutien du gouvernement. La Société d'aménagement et de promotion des côtes et des zones touristiques du Sénégal – l'agence d'État qui vise à développer un tourisme éthique et compétitif – est un partenaire essentiel de ce projet, destiné à changer le visage de la commune de Mbodiène, sur la Petite-Côte, à côté de l'aéroport international Blaise Diagne. Parmi les sept quartiers urbains, un «district» agricole et des îles artificielles dotées d'une marina pouvant accueillir des

navires de croisière, une place d'honneur est réservée au Village de la culture africaine, qui devrait être achevé en 2023. On y trouvera un resort de 26 étages, où chaque chambre invitera à voyager dans un pays différent, du Maroc au Gabon. Mais aussi une vingtaine de chalets écoresponsables, un marché dédié aux meilleurs produits africains et un restaurant sur trois étages où savourer la gastronomie du continent. L'espoir des promoteurs est que cette ville durable, dont le coût global est estimé à plus de 6 milliards de dollars, devienne une destination touristique incontournable. Notamment pour les Afro-Américains, à qui Akon veut «donner la motivation de venir voir d'où ils viennent». ■ L.N. akoncity.com

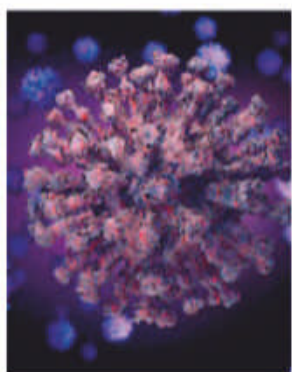


Le coût global de cette cité ambitieuse est estimé à plus de 6 milliards de dollars.

VOYAGE

DJIBOUTI MISE SUR LES TESTS RAPIDES

TIRAILLÉ ENTRE LA NÉCESSITÉ de rouvrir ses frontières au tourisme et aux affaires et celle de préserver la population d'un regain de l'épidémie, Djibouti a choisi, fin juillet, de miser sur le dépistage à l'arrivée. Tout passager à destination de l'aéroport international bénéficie d'un test salivaire dont le résultat est disponible en moins d'une heure. Développé par un consortium de recherche montpelliérain et le CNRS, le test EasyCov permet de savoir si une personne est atteinte par le virus, sans avoir besoin de passer par un laboratoire ni d'installer de grosses machines. De quoi faire de Djibouti le précurseur africain du diagnostic rapide. ■ L.N.



ART DE PART ET D'AUTRE DE L'ATLANTIQUE

La CÉLÈBRE FOIRE 1-54 se déroulera bien dans la capitale britannique cette année, mais dans un format réduit.

LA FOIRE D'ART contemporain africain 1-54, initiée par Touria El-Glaoui, se déroulera cette année encore à la prestigieuse Somerset House, où seules deux ailes seront occupées au lieu de trois. La foire s'est associée pour cette édition à Christie's afin de monter 1-54 Online, une plate-forme présentant les œuvres des exposants ainsi que celles des enseignes qui ne peuvent pas se rendre sur place. Tout le mois d'octobre, une sélection sera exposée dans la salle de vente de Christie's, sur King Street. Les conférences et les projections des films du 1-54 Forum, organisées par Julia Grosse et Yvette Mutumba du magazine *Contemporary And (C &)* auront lieu à la fois à Somerset House et en ligne. Son thème, «I Felt Like a Black Guy From New York Trapped in Peru», ouvre les champs de la création et des échanges. Avec une perspective afro-latino-américaine, caribéenne et africaine. ■ C.F.

Humility,
photographie
de Prince Gyasi,
2019.

1-54, Londres (Royaume-Uni),
du 8 au 10 octobre 2020. [1-54.com](https://www.1-54.com)





CATHERINE FAYE ET MARINE SANCLEMENTE, *L'Année des deux dames*, Paulsen, 350 pages, 19,50 €.

ROMAN

UNE AVENTURE MAURITANIENNE

Le parcours atypique de femmes qui le sont tout autant.

DEUX JOURNALISTES FRANÇAISES tombent amoureuses, au détour d'un étal de bouquinistes, du parcours atypique de deux autres femmes, originales, androgynes, parties à l'aventure en Mauritanie en 1933. Elles dévorent leurs ouvrages et décident de refaire exactement le même parcours qu'elles. Ce livre est un récit étonnant, fruit de deux mois passés dans le pays, sur les traces d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones. L'une de nos collaboratrices, Catherine Faye, et Marine Sanclemente (en photo, durant leur voyage) ont traversé le pays, sous la chaleur torride des déserts, allant de villages en bourgades, à la recherche de vestiges ou témoignages de la présence des deux originales, qui ont marqué l'histoire locale. Le parc national du banc d'Arguin, Mederdra et ses tisserandes, Boutilimit et ses collections de manuscrits, la piste de Tidjikdja et ses palmiers, l'Adrar, Chinguetti... Écrit à deux, avec deux sensibilités qui s'entrecroisent et deux regards qui se complètent, ce livre met à jour avec simplicité et intelligence une Mauritanie vue de l'intérieur, depuis ses campagnes arides et ses familles accueillantes. Une vraie révélation pour les autrices. Et une belle réussite littéraire pour les lecteurs. ■ Emmanuelle Pontié

ENQUÊTE

Redonner la voix

À ZIGUINCHOR, en Casamance (Sénégal), un monument commémore la tragédie dans un parc au bord du fleuve. On peut y lire : «Place des naufragés du bateau le *Joola*». Mais qui se souvient de l'un des naufrages les plus meurtriers de la dernière décennie ? Près de 2000 morts. Plus que le nombre de victimes à bord du *Titanic*. Le 26 septembre 2002, le *Joola*, parti de Ziguinchor pour Dakar, sombre au large de la Gambie. En 2003, la justice sénégalaise classe le dossier, concluant à la seule responsabilité

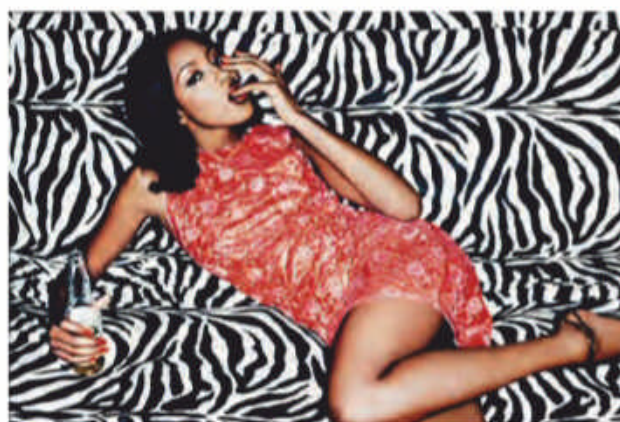


ADRIEN ABSOLU, *Les Disparus du Joola*, JC Lattès, 250 pages, 19 €.

du commandant de bord. La cour de cassation française valide quant à elle un non-lieu définitif en 2018. Pourquoi un tel déni de la justice ? Et que cache cette affaire tombée dans l'oubli ? L'auteur des *Forêts profondes* (2016), sur l'épidémie d'Ebola en Guinée, explore cette fois-ci les méandres d'une catastrophe maritime et humaine. Dans un récit poignant. ■ C.F.

BEAU-LIVRE

Naomi for ever



Naomi, Taschen, 522 pages + volume complémentaire de 388 pages, 100 €.

PREMIÈRE TOP MODEL NOIRE à figurer sur la couverture de *Vogue France* et de *Time*, Naomi Campbell reste à 50 ans l'incarnation de la beauté. Démarche chaloupée, provocatrice, celle qui a fait sa première apparition à l'âge de 7 ans dans le clip de la chanson de Bob Marley «Is This Love», est aujourd'hui entrepreneure, artiste et militante. Le livre-objet qui lui est consacré propose un voyage dans le monde de la

mode et du royaume des stars. Naomi y est plus sublime que jamais, photographiée par les maîtres du genre : Richard Avedon, Helmut Newton, Ellen von Unwerth, Peter Lindbergh... C'est aussi le récit d'une histoire intime et inclassable. Un destin d'exception. Celui d'une jeune Anglaise aux ascendances jamaïcaine et asiatique, devenue une figure de la beauté. Et le symbole d'un caractère bien trempé. ■ C.F.



INTERVIEW

Fatima Daas, épatante de talent

Son premier roman, *La Petite Dernière*, a bousculé la rentrée littéraire. Interview avec une jeune prodige de la littérature française qui fait de sa culture algérienne une force créative.

AM: Comment est né *La Petite Dernière*?

Fatima Daas: Pendant mon master de création littéraire, à l'université. En groupe, nous avons travaillé sur des contre-fictions liées à l'islam, en imaginant d'autres histoires moins stéréotypées que celles que l'on pouvait lire d'habitude. D'abord, il fallait écrire sur notre rapport à l'islam. Dès le premier texte, j'avais mis en parallèle mon homosexualité et ma religion. Quand on s'est lu les uns les autres, mon groupe a aimé mon texte, le professeur aussi. Il m'a encouragée à le poursuivre, parce qu'il pensait que ça pouvait faire bouger des choses. J'ai refusé, car j'avais commencé à travailler sur un roman épistolaire. Cependant, j'ai continué seule quelques semaines jusqu'à ce que je me sente assez solide pour le partager avec les autres, et le présenter à un éditeur...

C'était important pour vous de parler à la fois d'homosexualité et de religion?

Quand on a grandi dans la non-reconnaissance de soi et de l'homosexualité, on a l'impression de ne pas pouvoir être musulmane si l'on est lesbienne. C'est interdit dans l'islam, et personne ne parle de ça. Alors que plein de musulmans sont homos! L'être en étant pratiquante, ça chamboule car on ne trouve aucune réponse. Seule l'écriture pouvait m'apporter de la nuance. Il était temps d'exprimer et de faire exister cette complexité, pour moi et pour les autres.

Dans le roman, il y a de nombreuses incursions de la langue arabe, des mots traduits, expliqués...

Les parents de Fatima lui parlent en arabe, et elle répond en français. Cette langue est ce qui l'attache et la relie à sa famille, y compris celle en Algérie. Je voulais qu'on l'entende, qu'elle soit accessible par la phonétique pour ceux qui ne la lisent pas, comme mon personnage. « J'ai l'impression de laisser une partie de moi en Algérie, mais je me dis à chaque fois que je n'y retournerai pas », répétez-vous dans le roman...

Oui, il y a de la contradiction dans mon rapport à la culture algérienne. J'aime la chaleur, l'accueil, la tendresse du pays de mes origines. J'aime le fait de vivre avec son identité algérienne et sa religion sans racisme, sans avoir à s'expliquer. De se sentir chez soi dans la maison des autres. Mais dans la famille restreinte, celle des parents et de la fratrie, il y a des non-dits, des silences...

Dans votre roman, vous décrivez vos prières quotidiennes. Pourquoi faire partager ce moment très personnel?

Le problème aujourd'hui, ce n'est pas la croyance, mais la pratique. Elle suscite beaucoup de questions, de fantasmes. Les gens se créent un imaginaire sur la religion, en particulier l'islam. En donnant accès à ce moment de prière, je tiens la main au lecteur pour qu'il vive avec moi cette intimité. D'après moi, il faut aussi donner quelque chose à Dieu, être présent pour lui, comme on l'est avec ceux que l'on aime et que l'on respecte. On nous pousse à être avant tout et uniquement croyants, mais la pratique permet d'entretenir le lien...

Quels auteurs vous ont donné envie d'écrire?

Adolescente, je ne lisais que ce qu'on m'imposait en cours, et je n'allais pas voir ailleurs car j'avais peur que la littérature ne me parle pas, qu'elle soit éloignée de moi. Au lycée, j'ai commencé à lire Marguerite Duras sur les conseils d'une professeure. J'ai adoré. J'ai compris qu'autre chose existait, proche de ma sensibilité, qui me permettait de ne pas être seule au monde.

Il y a eu aussi *Passion simple* d'Annie Ernaux, qui mettait des mots sur ce que je n'arrivais pas à écrire...

Avez-vous d'autres projets littéraires à venir?

Tout ce qui se passe durant la promotion de *La Petite Dernière*, où l'on ne comprend pas toujours mon propos, me questionne et me donne envie d'écrire... J'ai hâte d'avoir du temps pour me poser et commencer un deuxième livre. ■ Propos recueillis par Sophie Rosemont



Fatima Daas, *La Petite Dernière*, éditions Noir sur Blanc, 192 pages, 16 €.



PHÉNOMÈNE

«JERUSALEMA», GENÈSE D'UN SUCCÈS

Qui aurait cru qu'une incantation religieuse écrite en zoulou par une Sud-Africaine deviendrait un TUBE PLÉBISCITÉ dans le monde entier ? De Jérusalem à l'application TikTok, il n'y avait qu'un pas (de danse).



À 24 ans, Kgaogelo Moagi, alias Master KG, est le producteur de ce hit.

ELLE S'APPELLE NOMCEBO ZIKODE, a 26 ans et a grandi dans le township d'Epumalanga, près de Durban. Repérée lors d'un radio-crochet alors qu'elle n'a pas encore 12 ans, elle chante depuis longtemps, sans pour autant percer dans l'industrie du disque. Lui s'appelle Kgaogelo Moagi, a 24 ans et vient d'un petit village de la province de Limpopo. DJ sous le nom de Master KG, également musicien et producteur, il rêve depuis tout petit de toucher le gros lot.

En 2019, Nomcebo Zikode traverse une crise existentielle et écrit «Jerusalem» en zoulou. Le morceau s'ouvre sur une prière à cette ville dans laquelle elle aimerait trouver refuge, loin de sa précarité quotidienne, et qui incarne alors Dieu : «Jerusalem ikhaya lami / Ngilondolozé /

CAPTURE D'ÉCRAN - DR



Le clip comptabilise 163 millions de vues à ce jour sur YouTube. C'est Nomcebo Zikode (à gauche) qui a écrit cette prière.

appel à la protection divine, à l'évasion et, surtout, à une vie meilleure. De quoi sonner juste en pleine pandémie, et même donner naissance sur les réseaux sociaux à un #JerusalemaDanceChallenge – une chorégraphie mêlant le kuduro et le madison, reprise aux quatre coins du monde...

Si le titre passe inaperçu à sa sortie en novembre 2019 comme single de l'album du même nom de Master KG, il est finalement popularisé grâce à une vidéo du groupe de danse angolais Fenomenos Do Semba publiée en février 2020, qui devient rapidement virale. Mais c'est l'application TikTok – incontournable chez les moins de 25 ans – qui en fait un phénomène planétaire. Il ne manquait plus qu'un remix avec un featuring de Burna Boy en mai pour que «Jerusalema», sans perdre de sa spiritualité, explose les compteurs YouTube : 163 millions de vues à ce jour ! Et plus de 60 millions de téléchargements sur la plate-forme de streaming Spotify. N'en déplaise aux athées, la prière de Nomcebo Zikode a été entendue, et bien au-delà de ses espérances. ■ S.R.

Uhambe nami / Zungangishiyi lana» («Jérusalem est ma maison / Protège-moi / Marche avec moi / Ne me laisse pas ici»). On peut aussi y trouver une référence au chapitre 21 du livre biblique de l'Apocalypse.

Nourrie des rites zoulous, transcendée par le format afro-pop concocté par Master KG, «Jerusalema» est un

Philomé Robert

LE JOURNALISTE HAÏTIEN présente les éditions matinales sur France 24 le week-end. Défenseur d'une information citoyenne, il a été contraint à fuir son pays en 2001. Une expérience douloureuse qu'il a racontée dans son livre, *Exil au Crépuscule*, en 2012.

par Astrid Krivian

«L

e pain de l'exil est amer», écrit Shakespeare dans *Richard II*. Ce jour de décembre 2001, la vie de Philomé Robert bascule. Né en 1975 en Haïti, diplômé en droit et en linguistique appliquée, journaliste à Radio Vision 2000 où il présente les actualités, il est attaqué dans les rues de Port-au-Prince par des partisans du pouvoir. Une arme sur la tempe, il est sommé de rendre allégeance au président de l'époque, Jean-Bertrand Aristide, et de son parti. Le contexte est sinistre : quelques jours auparavant, l'un de ses confrères, Brignol Lindor, a été exécuté à coups de machette. Philomé est alors perçu par le régime comme un journaliste d'opposition, «ce qui était faux» précise-t-il. «Ce pouvoir

avait décrété la mort de la presse. Tout commentaire ou critique prononcé à son égard, comme le problème de collecte des ordures ou la corruption dans l'administration, suffisait pour être considéré opposant.» Réfugié à l'ambassade de France, contraint à l'exil, il quitte Haïti pour l'Hexagone le 28 décembre. Il raconte ce déchirement dans son livre autobiographique, *Exil au crépuscule*, véritable plaidoyer pour le droit et le devoir d'informer : «L'exil est un arrachement, une douleur effroyable. J'ai mis des années avant d'accepter mon impossible retour.»

Après avoir officié à RFI, son master de télévision obtenu à Sciences Po en poche, il intègre la chaîne France 24 en 2008, d'abord en tant que journaliste de desk. Puis il se met à présenter les éditions matinales du journal, le week-end. L'enfant du pays revient en Haïti après le tremblement de terre de janvier 2010. «Je ne pouvais pas rester là à commenter la situation, faire le journaliste. Je n'avais pas de nouvelles de ma famille.» Plus de 230 000 morts et 1 million de personnes sans-abri... Il trouve un pays à terre. «Une expérience immonde en tant que citoyen, exilé, journaliste.» Aujourd'hui, toujours hanté par sa terre natale – «On ne prend pas congé de Haïti : elle vous prend aux tripes, vous rattrape sans cesse» –, il nourrit l'espoir qu'elle devienne un État de droit, redonne à son peuple sa dignité, l'intérêt dans sa citoyenneté. «Un chantier totalement ouvert», hélas. Il se désole d'une direction politique «inepte, folle, frappée d'incurie». Et s'inquiète de l'insécurité grandissante, provoquée par ces groupes armés, appelés «gangs» : «Des organisations au service de politiques aux intérêts précis, qui commettent exactions, exécutions sans procès.» Tel l'assassinat du bâtonnier de Port-au-Prince, le 28 août dernier. Tout au long de ses vingt-quatre ans d'expérience, Philomé Robert a défendu une information utile au plus grand nombre, reliée aux réalités des populations : «Concurrencée par les réseaux sociaux, décriée, voire défiée, la presse demeure indispensable. C'est un métier appelé à évoluer constamment, qui doit s'adapter aux nouveaux outils, se rapprocher du citoyen.» Pendant son temps libre, connecté non-stop aux actualités – «Je déteste ne pas savoir» –, il s'évade au cinéma, cherche à publier son premier roman : l'histoire d'une enfance volée, entre les Caraïbes, les États-Unis et l'Afrique. Et n'a qu'une hâte : retourner sur le continent. «Première République noire, Haïti est la fille aînée de l'Afrique. Mais l'héritage du continent y est encore trop méconnu. J'ai adoré le Sénégal. En Guinée, Conakry est déglinguée, comme Port-au-Prince, j'entends les mêmes sonorités. Mon lien avec l'Afrique est profondément charnel.» ■

A portrait of a smiling Black man, Romuald Meigneux, wearing a dark suit, white shirt, and a yellow patterned tie. He is seated, with his hands clasped in front of him. The background is blurred, showing an indoor setting with other people and lights.

«Concurrencée
par les réseaux
sociaux, décriée,
voire défiée, la
presse demeure
indispensable.»



PAR EMMANUELLE PONTIÉ

BONS ÉLÈVES

Il y a sept mois, au début de la crise du Covid-19, les projections les plus sinistres sur l'avenir du continent africain pullulaient. Dans la presse affolée, chez les épidémiologistes chagrins, dans les discours pessimistes de l'OMS. Pourtant, si le virus fait des ravages en Amérique, en Europe et en Inde, il semble épargner relativement l'Afrique. Dernières données fin septembre de l'OMS: 1,4 million de cas et 35000 décès... Mieux, dans les pays les plus touchés, comme l'Algérie, le Nigeria, le Cameroun, la Côte d'Ivoire, le Ghana ou le Sénégal, les infections ont diminué ces deux derniers mois et continuent de chuter régulièrement.

Personne n'a vraiment d'explication. Certains continuent à évoquer le climat chaud et humide. D'autres, peut-être plus dans le vrai, rappellent la courbe inversée du continent par rapport aux autres et la formidable jeunesse de la population. Localement, on soutient aussi, certainement à juste titre, que les pays étant surentraînés face aux maladies infectieuses, avec les Ebola et autres fléaux récurrents, ils ont finalement su assez vite endiguer la pandémie et ont montré que les systèmes de santé, contre toute attente, ont bien fonctionné. On parle enfin d'immunités croisées chez des citoyens plus exposés aux infections diverses, et probablement mieux protégés.

En tous les cas, les faits sont là: à ce jour, et malgré des statistiques certainement pas complètement fiables, l'Afrique a remarquablement résisté. Ce qui, à l'échelle mondiale et dans le contexte actuel, est une prouesse incroyable! En revanche, et ça c'est moins gai, la récession économique globale n'épargne pas le continent, très dépendant des investissements extérieurs et des échanges internationaux. La fermeture des frontières ou le tracass des tests et autres confinements imposés aux voyageurs, dans les deux sens, du nord au sud, ont déjà pesé lourd sur l'économie. Idem pour les échanges commerciaux et les approvisionnements en tous genres. Et ça, c'est rude. Pour un continent qui semble être moins «contaminant» que les autres. Desserrer l'étau serait une bonne chose. Et déjà, laisser entrer les Africains qui le souhaitent en Europe ou ailleurs. Car ce n'est pas encore le cas pour tous les pays. Alors, libérons un peu l'Afrique, plutôt bonne élève en matière de résistance devant cette pandémie planétaire? ■



présidentielle

Côte d'Ivoire: les



LE RHDP CHOISIT

ADO POUR
LA CÔTE
D'IVOIRE

Stade
Félix Houphouët-Boigny
Abidjan

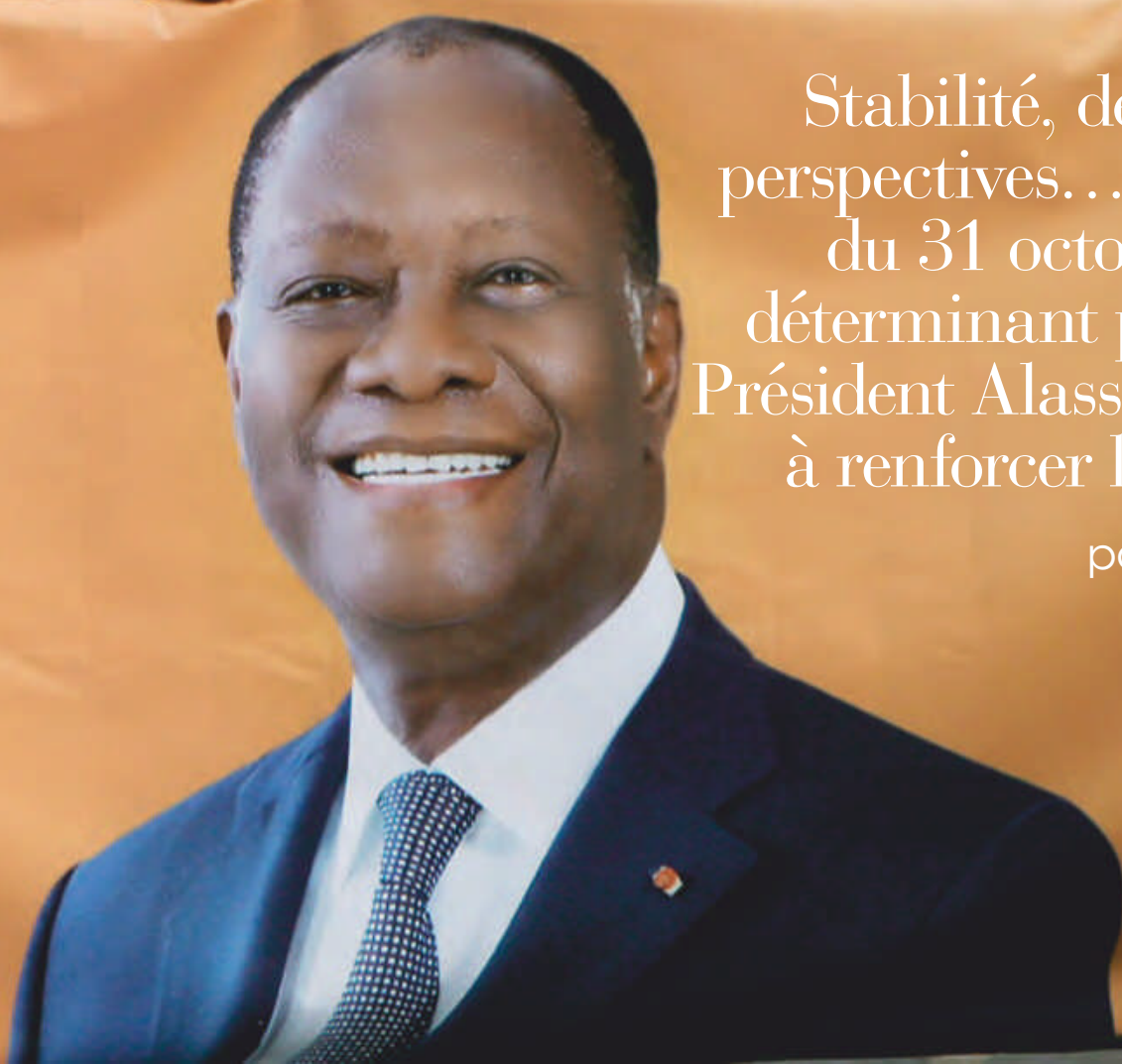
enjeux d'octobre

Rassemblement au stade Félix-Houphouët-Boigny lors de l'investiture du candidat du RDPH, le 22 août dernier.



Stabilité, démocratie, ouverture, perspectives... L'élection présidentielle du 31 octobre sera un moment déterminant pour le pays. Et pour le Président Alassane Ouattara, déterminé à renforcer l'agenda des réformes.

par Zyad Limam





Le Président Houphouët et Alassane Ouattara à Paris, fin des années 1980. Un héritage politique assumé.

DR

Certains seraient tentés de faire un résumé assez peu positif de la situation. Et de céder à l'habituel narratif afropessimiste sur les élections africaines. Voilà un président, Alassane Ouattara, qui s'engage dans la voie d'un troisième mandat après avoir dit qu'il ne serait pas candidat. Un classique, en quelque sorte. Et, en Côte d'Ivoire, l'histoire aurait en plus une déprimante tendance à se répéter. À ressortir tous les cinq ou dix ans un nouvel épisode du combat des chefs. Alassane Ouattara, Henri Konan Bédié, Laurent Gbagbo... Auquel on peut ajouter maintenant Guillaume Soro, ancien rebelle, ancien Premier ministre, président de l'Assemblée, en rupture de ban, ulcéré par la perte de son statut d'héritier. Vingt-sept ans après la mort d'Houphouët, les mêmes protagonistes continueraient donc de s'affronter, et le pays tout entier paraît revenu à la case départ, sans avoir semble-t-il fondamentalement renouvelé son offre politique. Avec à la clé un scrutin présidentiel du 31 octobre contesté.

Et pourtant, les choses ne sont pas aussi simples. La Côte d'Ivoire de 2020 n'est plus celle de 2010. Et l'histoire ne se répète pas. Des changements profonds sont à l'œuvre, et au-delà des postures politiques, les enjeux de cette élection sont bien réels.

ET AU DÉPART, IL Y A UNE TRAGÉDIE PERSONNELLE

Le 5 mars, à Yamoussoukro, le Président Alassane Ouattara annonce qu'il ne sera pas candidat à l'élection présidentielle de 2020. Le 12 mars, un conseil extraordinaire du Rassemble-

ment des houphouëtistes pour la démocratie et la paix (RHDP) désigne le Premier ministre Amadou Gon Coulibaly comme candidat pour le scrutin prévu le 31 octobre. Le scénario est en place, et la Côte d'Ivoire s'oriente vers une succession relativement tranquille, maîtrisée. Avec une première passation pacifique, unique dans son histoire.

Le 8 juillet, Amadou Gon Coulibaly est victime d'un malaise fatal en plein Conseil des ministres. Après plusieurs semaines de soins en France, il était revenu au pays le 2 juillet. Le choc est immense. Amadou Gon Coulibaly était au centre du projet, l'élément clé de cette passation politique. Au cœur de l'architecture. Le « PM » candidat avait son équipe et un projet pour l'avenir. Le parti s'était mobilisé. Amadou Gon, c'était aussi celui qui constituait un point d'équilibre à l'intérieur du système, celui qui rassemblait autour de sa candidature la masse critique des principaux barons du régime.

Le chamboulement est important. Amadou Gon était bien un chef, par délégation, mais un vrai chef. Il gérât le pays, arbitrait les dossiers, suivait les chantiers. Le gouvernement, c'était le sien, à très peu d'exceptions près. Ses gens à lui, qui se sentent aujourd'hui orphelins. La machine de l'État était à sa main. Il était la cheville ouvrière du Président, son homme de confiance, celui qui transformait les idées en actions concrètes, celui qui transformait les projets en réalités, celui dont la loyauté était à toute épreuve. Et là, son absence est immense... Et le pays paraît soudainement fragile.

Ci-dessous, le Premier ministre Amadou Gon Coulibaly. Il est décédé le 8 juillet 2020.



THIERRY GOUÉGNON/REUTERS

AGC était au centre de l'équation, le point d'équilibre du système. Et sa disparition entraîne une lecture totalement différente de la situation.

LE COMBAT D'ALASSANE OUATTARA

Pour le Président Ouattara, la disparition d'Amadou Gon Coulibaly entraîne une analyse complètement différente de la situation politique et stratégique du pays. Dans un contexte particulièrement difficile, marqué par la pandémie de Covid-19, les risques de crise économique et les défis sécuritaires régionaux, il lui paraît hors de question de laisser la Côte d'Ivoire glisser dans une situation de doute et d'instabilité. Tout comme semble impossible la mise en place d'une nouvelle candidature portant les couleurs du RHDP, à quelques semaines du scrutin. Sans créer de forts remous, des divisions à l'intérieur du parti. Le RHDP est une structure jeune, encore fragile. Amadou Gon pouvait réussir, de par son expérience et sa proximité avec ADO. Mais les autres « candidats » auraient tous été un peu trop « jeunes » pour accéder au rang de « numéro un ». Pour le Président, il s'agit donc de consolider l'unité du RHDP. Mais aussi de contrer le plus efficacement possible les candidatures émanant du Parti démocratique de Côte d'Ivoire (PDCI) et du Front populaire ivoirien (FPI), formations « dont on connaît le bilan particulièrement négatif lorsqu'elles ont exercé le pouvoir depuis 1989 ». Sur la scène politique, ses adversaires, ceux qui sont devenus ou redevenus ses ennemis intimes, sont là, en attente : Henri Konan Bédié, Guillaume Soro, Laurent Gbagbo aussi, de son exil belge. Le Président sent que son héritage est menacé. Que son travail est en danger. Il le dit sans ambages (dans une interview à *Paris Match*) : « Notre pays a connu un redressement spectaculaire. Je ne laisserai pas des prédateurs sans foi ni loi anéantir tout ce qui a été fait. » ADO sait que ce troisième mandat lui portera ombrage, qu'il y perdra en matière d'image. Mais que c'est un prix à payer. Il y va parce qu'il pense que c'est son devoir, pour lui et pour la Côte d'Ivoire. Et il se sent apte à mener le

À l'époque, en 2011, c'étaient les meilleurs alliés d'ADO. À gauche, Guillaume Soro, et à droite, Henri Konan Bédié. Depuis, les ambitions politiques ont chamboulé le paysage.



combat. Après tout, il reste le meilleur candidat de son camp pour remporter l'élection.

Et puis, ADO n'avance pas seul. L'ossature du pouvoir a tenu. Le fidèle « Hambak », maire d'Abobo, ville dans la ville d'Abidjan, Hamed Bakayoko, 55 ans, est devenu Premier ministre. Et l'on connaît les qualités politiques de cet enfant de Séguéla. Il s'était rapproché d'AGC dans les derniers mois. Des personnalités plus jeunes apparaissent aussi dans l'équipe, comme le ministre Mamadou Touré, porte-parole adjoint du gouvernement, 44 ans, Sidi Tiemoko Touré, porte-parole et ministre de la Communication. Ou le ministre de l'Énergie et des Mines, Abdourahmane Cissé. Enfin, Patrick Achi, ministre d'État, secrétaire général de la Présidence, a pris de l'ampleur avec un regard sur les affaires économiques. Et il est également l'un des initiateurs de la stratégie à long terme de développement du pays. À citer aussi, le survitaminé Adama Bictogo, directeur exécutif du parti RHDP.

En tout état de cause, il y a peut-être là symboliquement un dernier combat des chefs pour cette génération. Un ultime round ADO-HKB. Mais pour le Président, sa candidature n'est pas défensive. C'est une candidature d'action. Il y a clairement une volonté d'aller de l'avant, de sortir par le haut de ce moment. Et aussi, comme une volonté de rendre hommage à Amadou Gon.

LA STRATÉGIE « NIHILISTE » DE L'OPPOSITION

Pour l'opposition, les choses sont claires, les élections ne peuvent pas avoir lieu, le Président ne peut se présenter pour un troisième mandat, il faut dissoudre la Commission électorale indépendante (CEI) et reprendre tout à zéro. C'est la théorie de la transition, et du report du scrutin. Théorie vertement recalée par ADO, y compris auprès de certains interlocuteurs internationaux. Le Président se sent entièrement légitime et il

sera candidat. Prêt à aller au combat. Et la discussion sur le troisième mandat est forclosée. C'est l'impasse politique.

La réalité, c'est aussi que ses adversaires sont loin d'être prêts pour une élection ouverte. Henri Konan Bédié a été le quasi-numéro deux du pouvoir pendant les deux mandats d'Alassane Ouattara, traité avec honneur et respect. À 86 ans, il n'incarne pas franchement le renouvellement. Et un nouveau paradigme pour le pays. Son passage au palais du Plateau (1995-1999) aurait laissé des traces profondes, et abouti au fameux coup de d'État de Noël 1999. Sa capacité à aller au-delà de sa base électorale

Pour le Président, c'est un combat personnel :
« Je ne laisserai pas des prédateurs
sans foi ni loi anéantir tout ce qui a été fait. »



paraît limitée pour un homme qui reste encore pour de nombreux Ivoiriens comme « le père de l'ivoirité ». Et pourtant, malgré cela, le président du PDCI pourrait pouvoir tenter sa chance, se mettre en campagne avec un projet, constituer un front et aller aux urnes. Mais HKB n'aime pas faire campagne et il n'aime pas perdre, sourit un proche. Il est par ailleurs contesté par un dissident plus jeune, Kouadio Kona Bertin (KKB), bien décidé, lui, à participer au scrutin. Guillaume Soro, en exil, condamné par la justice de son pays, ne rassure pas les nouvelles *middle class* ivoiriennes, soucieuses de stabilité et de croissance. Le candidat FPI, l'ancien Premier ministre Pascal Affi N'Guessan, paraît loin de faire l'unanimité dans son propre camp. Reste à savoir si ce front « uni » de l'opposition restera « uni » jusqu'au bout. On connaît la longue histoire des inimitiés et des trahisons qui agitent la classe politique ivoirienne. Et sur le fond, personne n'est prêt à céder sa place à personne.

Comme le souligne une haute personnalité du RHDP cité dans *Jeune Afrique* : « Ils croient depuis le début au scénario que leur a vendu Guillaume Soro, celui de la déstabilisation et d'une transition qu'aurait pu conduire Bédié. Ils n'ont pas préparé la compétition électorale, ne se sont même pas préoccupés de la phase d'enrôlement. Sur le million de nouveaux électeurs, 90 % proviennent de zones acquises au RHDP. Toutes nos analyses sur les élections organisées ces dernières années, municipales, régionales, législatives ou présidentielles, appliquées aux 21 000 bureaux de vote existants et affinées avec les projections liées à l'enrôlement, aboutissent à la même conclusion : une victoire du chef de l'État au premier tour. Voilà pourquoi ils ne veulent pas d'élection et mettront tout en œuvre pour la décrédibiliser, avant comme après. »

Ce qui manque à cette opposition, « c'est une substance au-delà du conflit de personnes, ce sont des nouveaux visages, des projets en phase avec l'évolution du pays. Si Alassane maintient malgré tout sa légitimité, c'est parce que lui et son équipe ont un bilan et un projet de gouvernement. Une ambition qualitative », note cet observateur international averti. Enfin, « attaquer aussi frontalement le Président au lendemain d'un deuil qui lui est particulièrement intime, exiger sa reddition pure et simple et son retrait, c'est franchement mal le connaître », conclut une personnalité de la place.

Comme l'a dit « Hambak », la revanche n'est pas un projet de société.

LA CÔTE D'IVOIRE EST UN PAYS «RICHE», C'EST MÊME LE PAYS LE PLUS RICHE D'AFRIQUE SUBSAHARIENNE (PAR HABITANT)

Ce n'est pas encore vraiment l'émergence, mais le chemin parcouru depuis dix ans est assez exceptionnel. Selon les statistiques récemment publiées par la Banque mondiale (après une remise à jour des bases de calculs), le PIB par habitant de la Côte d'Ivoire s'établissait à 2 286 dollars à la fin de 2019, soit un niveau désormais supérieur à ceux du Ghana (2 202 dollars)

et du Nigeria (2 230 dollars), et dépassant largement celui du Kenya (1 816 dollars). Ce qui fait de la Côte d'Ivoire le pays le plus riche par habitant d'Afrique subsaharienne. Ces résultats reflètent dix années de réformes macroéconomiques et d'investissements massifs dans les infrastructures. Les taux de croissance sur la période ont pu approcher les 8 % à 9 % par an. Le PIB global a presque doublé, en passant de 23 milliards de dollars en 2010 à près de 45 milliards de dollars en 2020. La Côte d'Ivoire n'a pas ou peu de pétrole, pas ou peu d'or, mais elle a su créer les conditions pour se rendre incontournable. Elle reste le premier producteur mondial de cacao (40 % de la production mondiale). C'est une puissance agricole, la première de la région (cajou, caoutchouc naturel, palmier à huile, kola...). C'est aussi des structures portuaires qui ouvrent sur toute la région (Abidjan, San Pédro...). Les grands travaux modèlent le territoire et inscrivent dans une réalité physique les ambitions du pays. La Côte d'Ivoire, c'est aussi la première puissance économique de la zone UEMOA. L'un des piliers de la monnaie commune. Une place financière. Et une terre d'accueil pour de nombreux migrants et expatriés. Riches ou pauvres.

Cette performance a de multiples conséquences. Elle a de la marge de manœuvre, bénéficie d'un *credit rating* honorable et arrive à se financer sans trop de difficultés. Elle peut gérer les crises internes et externes. Elle a la capacité d'aborder mieux que d'autres des chocs externes comme la pandémie de Covid-19. Mais surtout, l'enjeu économique devient bien réel. Il devient sociétal. La Côte d'Ivoire s'enrichit. Et peu d'habitants sont tentés de sacrifier cette relative richesse, cette possibilité d'émergence sur l'autel des ambitions politiques des uns et des autres. La croissance crée une forme de modernité en décalage avec des discours politiques d'un autre temps, où seules comptent finalement les questions de personnes. Les enjeux ont changé. Ce qui compte aujourd'hui pour une grande partie des Ivoiriens, c'est la croissance, l'emploi, la santé, l'éducation, les opportunités... Dans les grandes villes, une nouvelle génération d'entrepreneurs, de cadres, d'architectes, de designers, de commerçants est bien décidée à maintenir le rêve ivoirien. Et même s'ils ne sont pas tous ADO, même s'ils ne sont pas tous RHDP, ils auront bien du mal à cautionner, à « entendre » les discours de rupture, de désobéissance civile, de surenchère. Et qui n'offrent aucune perspective. À part le conflit.

Et puis, même si les réflexes politiques restent encore largement conditionnés par les appartenances régionales, le pays se « métisse », sort progressivement des règles héritées du passé. La mutation économique enclenche des mutations sociétales, culturelles. La Côte d'Ivoire change. La formation de petites classes moyennes et de nouvelles classes d'entrepreneurs participe à la stabilité du pays. La croissance bouscule la carte identitaire du pays, longtemps figée. Une société civile émerge en s'appuyant sur les réseaux sociaux. Les grandes villes sont des lieux de brassages, Abidjan est une « ville ouverte », sur le pays et sur le monde. Le progrès désenclave les

régions de l'intérieur et ouvre des espaces. Et puis, surtout, la Côte d'Ivoire est jeune, et cette jeunesse cherche avant tout éducation, formation, stabilité, opportunité, perspectives. Elle est exigeante. Et positive.

ET APRÈS ?

À court terme, le pays ne manque pas de dossiers brûlants sur la table du gouvernement. Il faut maîtriser l'épidémie de Covid-19. Sur le plan sanitaire et sur le plan économique. En maintenant la capacité productive du pays et son ambition pour l'avenir. En s'assurant d'une croissance suffisante pour accélérer la réalisation des différents plans d'accompagnement économiques et sociaux. Il faut aussi maintenir un haut degré de vigilance sur le volet sécuritaire. La Côte d'Ivoire se trouve en première ligne face à la menace djihadiste dans le Sahel. Le pays est une « cible ». Des troupes françaises sont installées à Port-Bouët. Et le pays joue un rôle stratégique, de « profond » dans la mise en place des actions à l'échelle régionale. Il doit se mobiliser pour assurer sa défense, sa sécurité. Et la sécurité de tous ceux qui vivent avec nous, ressortissants étrangers, investisseurs, partenaires économiques.

Tout l'enjeu pour ADO et son équipe sera de ne pas se laisser enfermer par le « troisième mandat ». De maintenir un agenda réformiste. Le projet présidentiel a de l'ambition : doubler à nouveau la taille de l'économie dans les dix ans à venir, réaffirmer l'ambition d'émergence, accentuer la compétitivité de l'économie, sa montée dans l'échelle des valeurs, promouvoir un secteur privé fort... En particulier en misant sur l'industrialisation, et la transformation. Mais pour réussir, il faudra aussi s'attaquer aux faiblesses structurelles du pays. « Hors des murs » d'Abidjan, loin des plages d'Assinie, des grands chantiers, ou de la centrale de Soubré, les besoins sont encore immenses. Le taux de pauvreté s'améliore lentement depuis 2012 après avoir connu une spectaculaire augmentation entre 1998 et 2008. Mais malgré une décennie de progrès (en particulier en matière d'espérance de vie et de scolarisation), l'indice de développement humain (IDH) reste faible, avec une performance aux alentours de la 170^e place mondiale. La Côte d'Ivoire affiche également un faible indice de capital humain, selon le classement de la Banque mondiale. Cet indice mesure la contribution de la santé et de l'éducation à la productivité de la prochaine génération d'un pays. La Côte d'Ivoire demeure aussi l'un des pays du monde où les inégalités entre les sexes sont encore trop marquées. Ces questions ne sont pas accessoires. Le développement de l'éducation, de la santé, l'émancipation des femmes restent au cœur d'une économie moderne.

Sur le plan politique, tout l'enjeu sera de maintenir la promesse originelle. Le troisième mandat permet certainement à la



« Hambak », sur une affiche de campagne du RHDP pour les municipales de 2018, à Abobo.

La politique reprendra vite ses droits. Et le pays se mettra en recherche de la personnalité « post-Gon » qui pourra incarner un plus long terme.

Côte d'Ivoire de préserver l'avenir en ces temps houleux. Mais la politique reprendra vite ses droits. Et le pays se mettra en recherche de la personnalité « post-Gon » qui pourra incarner un plus long terme. Pour ADO, toute la difficulté va être de s'inscrire dans ce processus. De mettre en œuvre l'engagement présidentiel d'une passation générationnelle. La situation a imposé une « correction de trajectoire », une nouvelle temporalité. Mais l'objectif d'assurer cette transition de génération dans les conditions optimales doit demeurer.

Le 31 octobre, les Ivoiriens décideront.

Stabilité, modernisation économique et sociale, succession : pour ADO, l'histoire n'est pas encore entièrement écrite. ■

Olivier Sultan

Passé maître dans l'art de promouvoir **LA CRÉATION CONTEMPORAINE AFRICAINE**, le directeur de la galerie Art-Z, à Paris, signe un livre d'entretiens avec Malick Sidibé, *Regards croisés* (éd. Grandvaux). propos recueillis par Fouzia Marouf

Je suis très attaché au Zimbabwe. J'y ai vécu treize ans, j'y retourne une fois par an. Arrivé en 1987, j'y ai appris que les gens sont en constante quête d'identité. Je ressens depuis près de vingt ans un regard tourné vers l'extérieur sous l'acuité des artistes, même si les Zimbabweens entretiennent un rapport à la tradition très profond. Culturellement, économiquement, l'Afrique a souvent été mise à l'écart des mouvements mondiaux, alors qu'elle a une revanche à prendre. Elle a de vrais atouts par rapport aux autres continents et se réinvente sans cesse.

Ce que j'aime, c'est le rapport au présent et à la présence. L'Afrique m'a appris l'attention accrue portée à autrui, que l'on ne retrouve pas en Occident : elle a éveillé ma conscience aux religions animistes, à l'attachement à la terre... Cet écho s'exprime dans la création, d'où émane une importance liée au matériau. Et le recours à la récupération entraîne dès lors une noblesse destinée à réactiver, recréer, préciser des choses. El Anatsui façonne un art particulièrement fort à partir d'une matière modeste, il renoue avec le passé glorieux propre aux grands empires, la fierté d'être africain et la prédominance de la culture. Comme l'art de la débrouille, cette incroyable capacité à raviver la création et à inventer constamment d'autres modes de vie.

Ce sont les artistes qui ont forgé ma sensibilité. J'ai appris le métier de galeriste à leur contact. Cela m'a permis de développer l'écoute d'une nouvelle culture. Quand on souhaite communiquer avec autrui, il faut s'imprégner de sa langue. J'ai appris à parler le shona avec ma femme zimbabweenne, dont la mère était sud-africaine. Elle m'a beaucoup transmis, tout en me faisant me sentir chez moi au travers de son brassage culturel.

Malick Sidibé était un voyant qui avait le don de voir qui vous étiez en quelques minutes. Il m'a appris la bienveillance. Il avait une curiosité qui dépassait les codes établis et témoignait un profond intérêt aux gens qui se présentaient dans son studio photographique à Bamako. Il prenait le temps de discuter une heure avec eux afin de traduire au mieux qui ils étaient. C'était sa façon de produire une image juste en un quart de seconde, en révélant son sujet dans son passé et son présent. J'ai beaucoup aimé notre dialogue incarné, Malick avait une vision circulaire de la société sans hiérarchie établie. Il aimait beaucoup ceux qui ne se soumettaient pas à la pose, comme les enfants, incapables de ne pas bouger, dans sa série *C'est pas ma faute* : il savait accueillir l'irruption de l'inattendu, les hasards de la vie.

J'ai vécu la libération de Nelson Mandela, la liesse, l'espoir immense qui ont submergé durant dix ans l'Afrique du Sud et le Zimbabwe, marquant la fin des lois de l'apartheid. J'ai appris que le racisme est une construction historique qui n'est pas naturelle à l'homme. C'est la construction de la notion de race qui a donné naissance au racisme, telle une rupture institutionnelle, économique, politique.

L'art est une proposition constante, insufflant un sens à l'humanité car il apporte un regard nouveau sur le monde. Les récentes photographies de Nyaba Ouedraogo montrent que le masque fait partie de la vie des Burkinabés, ce n'est pas une pièce uniquement présente au musée du quai Branly [à Paris, ndlr] : en peignant des corps de différentes couleurs, ce photographe change le rapport au masque et à la tradition en Afrique, il crée une nouvelle perspective. ■ art-z.net

A full-page photograph featuring a man in the foreground and a young boy in the background. The man, with dark hair and sunglasses, wears a brown textured jacket over a dark shirt. He has a small white tag pinned to his jacket pocket and a red and orange striped pocket square. The boy, in a striped polo shirt and dark pants, stands in shallow water, looking upwards. The background shows a rocky coastline under a cloudy sky.

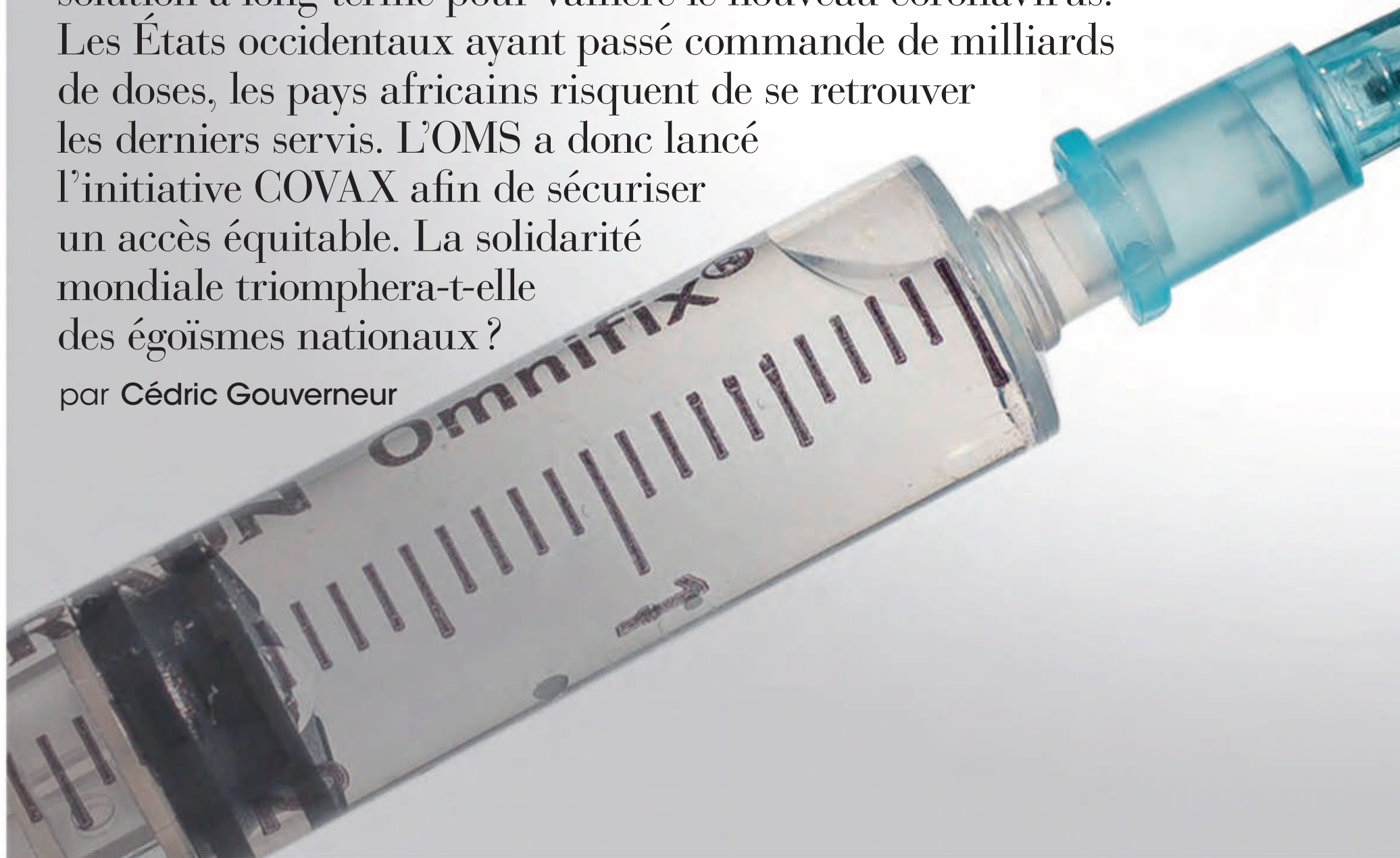
«L'Afrique m'a
appris l'attention
accrue portée
à autrui, que
l'on ne retrouve pas
en Occident.»

Covid-19

VACCIN POUR QUAND... ET POUR QUI?

La course s'accélère afin d'élaborer un vaccin efficace, seule solution à long terme pour vaincre le nouveau coronavirus. Les États occidentaux ayant passé commande de milliards de doses, les pays africains risquent de se retrouver les derniers servis. L'OMS a donc lancé l'initiative COVAX afin de sécuriser un accès équitable. La solidarité mondiale triomphera-t-elle des égoïsmes nationaux ?

par Cédric Gouverneur





L'Afrique résiste mieux que prévu à la pandémie. Les scénarios apocalyptiques esquissés en début d'année ne se sont pas concrétisés. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) comptabilise 1,3 million de cas et 31 000 décès (dont la moitié en Afrique du Sud) pour environ 1,3 milliard d'habitants. Même s'il est probablement sous-évalué, ce bilan demeure relativement faible : à titre de comparaison, les États-Unis totalisent plus de 7,2 millions de cas et près de 210 000 décès pour 334 millions d'Américains. Coordinateur de la vaccination en Afrique pour l'OMS, le docteur Richard Mihigo a relevé, lors d'un point presse le 3 septembre, «une tendance générale au reflux des nouveaux cas». Mais il appelle cependant à la prudence : «D'autres pays et régions ont connu des déclinés pour subir plus tard une montée en flèche. Ces poussées vont probablement continuer jusqu'à ce que nous trouvions un vaccin sûr et efficace.» À long terme, l'unique panacée face au nouveau coronavirus. Jamais un vaccin n'aura soulevé autant d'enjeux, à la mesure de la crise économique provoquée par la pandémie, dont le Fonds monétaire international (FMI) estime le coût à 375 milliards de dollars par mois. «Ce vaccin n'a pas une valeur seulement sanitaire, mais

aussi économique et géopolitique, rappelle à *Afrique Magazine* Frédéric Bizard, spécialiste des questions de santé. Avancer, ne serait-ce que de quelques mois, le retour à une vie économique et sociale normale représente un enjeu majeur.» «La paralysie traumatique du confinement décidé en mars dernier place le sujet très haut sur l'agenda des chefs d'État», ajoute Nathalie Ernoult, responsable plaidoyer à Médecins sans frontières (MSF) pour la campagne d'accès aux médicaments essentiels.

VITESSE ET PRÉCIPITATION...

Dans ce contexte, «la Chine, la Russie et les États-Unis sont en compétition pour trouver un vaccin et soigner leur image», souligne Frédéric Bizard. Vladimir Poutine a dégagé le premier, annonçant en août l'élaboration par l'institut Gamaleya du Spoutnik V (en hommage au tout premier satellite artificiel, mis sur orbite par l'Union soviétique en 1957). Précisant que sa propre fille en avait déjà bénéficié, le maître du Kremlin envisage une vaccination de son peuple dès janvier 2021. Une annonce qui paraît un peu prématurée : publiés en septembre dans la revue médicale *The Lancet*, les résultats de Gamaleya laissent les observateurs circonspects, les patients étant quasiment tous de jeunes hommes. Donald Trump a quant à lui lancé en mai l'opération «Warp Speed» («vitesse fulgurante», une référence à la série *Star Trek*...) : les agences fédérales ont ainsi versé des milliards de dollars à cinq projets. Assumant son slogan chauvin «America First» («l'Amérique d'abord»), le locataire de la Maison-Blanche entend vacciner tous les Américains. Et si possible, en commençant avant le scrutin présidentiel du 3 novembre. Avec l'espoir

que les électeurs lui en soient reconnaissants dans les urnes... Trump assène ainsi qu'un vaccin sera prêt «dès octobre». Hypothèse jugée «très très basse» par le copilote de l'opération, le docteur d'origine marocaine Moncef Slaoui [voir *Afrique Magazine* n° 405]. Et comme le dit l'adage, il ne faut pas confondre vitesse et précipitation: neuf labos (AstraZeneca, BioNTech, Glaxo-SmithKline, Johnson & Johnson, Merck, Moderna, Novavax, Pfizer et Sanofi) ont répliqué à Trump le 7 septembre en signant un engagement de ne développer de vaccin que «dans le respect des normes éthiques», soulignant qu'ils ne demanderaient une autorisation d'urgence qu'«après en avoir démontré l'innocuité et l'efficacité, via une étude clinique de phase III», c'est-à-dire un essai sur une cohorte de plusieurs milliers de volontaires. Le risque est réel: par le passé, des agences fédérales américaines avaient donné leur feu vert sans prendre assez de garanties. Un exemple? Le Boeing 737 MAX, victime de deux crashes mortels en l'espace de cinq mois (en Indonésie en octobre 2018, et en Éthiopie en mars 2019), du fait d'un défaut de conception: l'appareil avait été hâtivement certifié par l'Agence fédérale de l'aviation américaine, pressée de placer un concurrent face au A321neo de l'européen Airbus [voir *Afrique Magazine* n° 394].

La mise au point d'un ou plusieurs vaccins efficaces est espérée pour 2021. «Plus probablement au printemps 2021», estimait le 21 septembre la journaliste spécialiste de la santé du *Guardian*, Sarah Boseley, dans les colonnes du grand quotidien britannique. Ce délai lui paraît raisonnable en matière de sécurité et d'efficacité. Elle se dit «assez sûre» qu'en septembre 2021, «nous aurons plusieurs vaccins brevetés. Nous utiliserons peut-être une combinaison de plusieurs vaccins pour booster leur efficacité», notamment chez les personnes âgées, premières victimes du Covid-19. Une échéance qui peut paraître tardive, compte tenu des dégâts de la pandémie au quotidien. Et pourtant: Nathalie Ernout de MSF rappelle à *Afrique Magazine* que «ces dix-huit à vingt-quatre mois sont relativement brefs, l'industrie pharmaceutique mettant en général dix années pour fabriquer un vaccin». «C'est incroyablement rapide, écrit également Sarah Boseley. Plus rapide que n'importe quel autre auparavant... Si cela peut paraître une longue attente, ce n'est pas plus d'une nanoseconde en matière de développement normal d'un vaccin.»

Si toutefois il est trouvé: anxigène, l'hypothèse d'une impasse vaccinale ne peut être balayée pour autant. Après tout, jamais aucun vaccin n'a été découvert contre le VIH, finalement jugulé par la prévention et les trithérapies... Cependant, l'hypothèse d'un coronavirus nécessitant l'élaboration d'un nouveau vaccin chaque année, telle la grippe, semble «moins probable qu'on ne l'envisageait il y a encore quelques mois», rassure Frédéric Bizard: «Ce virus mute assez peu, et ses mutations ne sont pas extrêmement significatives.»

Il faudra ensuite résoudre l'équation complexe de la distribution des doses, notamment dans les zones rurales et reculées d'Afrique [voir l'interview ci-après]. Président de l'Association internationale du transport aérien, Alexandre de Juniac, a estimé le 11 septembre au micro d'Europe 1 que la livraison des vaccins à travers le globe exigerait «1 000 vols par jour et 8 000 avions-cargos... La mission du siècle!»

LES VIP DU TITANIC

À l'image des passagers de première classe qui, lors du naufrage du *Titanic*, avaient réquisitionné les canots de sauvetage, la puissance des pays riches les place dans une position privilégiée pour s'octroyer les futurs vaccins. «Un peu comme une fratrie se disputant la nourriture, et dont l'aîné, le plus costaud, prendrait tout», a commenté, sans cacher son écœurement, Chikwe Ihekweazu, responsable du Centre nigérian de contrôle des maladies. «Les dizaines de deals signés – sans la moindre transparence – entre les pays riches et les groupes pharmaceutiques saturent les capacités de production mondiale de vaccins en se réservant des milliards de doses», souligne Nathalie Ernout de MSF. Les États-Unis ont ainsi versé 11 milliards de dollars à sept labos afin de mettre la main sur 800 millions de doses avec – on n'est jamais trop prudent – une option sur 1 milliard de doses supplémentaires. L'Union européenne n'est pas en reste, avec 1,5 milliard de doses commandées pour 450 millions d'habitants. Le Royaume-Uni et le Japon ont fait de même. Au total, selon les décomptes de l'association humanitaire britannique Oxfam, les pays riches (13 % de la population mondiale) se sont réservé près de la moitié des doses.

De l'aveu du patron de la Fédération internationale de l'industrie du médicament, le Suisse Thomas Cueni, «de façon réaliste, pour que chacun soit vacciné, nous aurions besoin de 12 à 15 milliards de doses», la plupart des labos planchant sur des vaccins nécessitant deux doses. Or, «les cinq ou six plus grands fabricants produisent moins de la moitié de ce volume sur l'année», déclarait-il en juillet au site *Politico*. La Coalition pour les



innovations en matière de préparation aux épidémies (CEPI), après enquête auprès de 113 fabricants dans 30 pays et en sous-trayant l'indispensable continuité de la production d'autres vaccins essentiels (rougeole, polio...), estime que seulement «2 à 4 milliards de doses» seraient disponibles d'ici fin 2021. Pour rappel, nous sommes 7,7 milliards sur Terre. «L'accès au vaccin ne devrait pas dépendre du lieu où l'on vit et de ses revenus», précise dans un communiqué Robert Silverman, d'Oxfam. Cela risque pourtant d'être le cas...

LA VOIE DE LA COVAX

Le scénario de 2009 pourrait se reproduire : cette année-là, le monde avait frissonné devant la virulente grippe H1N1. Or, les pays africains n'étaient parvenus à se procurer ni vaccins, ni Tamiflu (médicament efficace contre cette souche). Les pays occidentaux – et notamment la France, de Nicolas Sarkozy – s'étaient approprié de quoi traiter l'intégralité de leur population. L'Afrique «a tiré les leçons du passé», soulignait le docteur Richard Mihigo le 3 septembre. Ainsi, pour éviter que ne se renouvelle l'injustice de 2009, les pays en voie de développement parient sur un dispositif sans précédent : l'initiative Covid-19 Vaccine Global Access (COVAX). Appuyés par 156 États, l'OMS, la CEPI, l'Alliance du vaccin Gavi, soutenue par l'UNICEF et des philanthropes (notamment la fondation Bill et Melinda Gates), vont mutualiser leurs achats afin de garantir l'accès du continent à un minimum de 220 millions de doses, couvrant 20 % des Africains. L'objectif est de «vacciner dans un premier temps les agents de santé» et les plus vulnérables, c'est-à-dire «les personnes âgées et celles présentant des comorbidités», précisait Richard Mihigo. Huit pays d'Afrique «à hauts revenus» ont accepté d'autofinancer leurs achats – seule la Guinée équatoriale, productrice de pétrole, a jusqu'ici rendu public son engagement. «Les 46 autres États du continent vont recevoir le vaccin de manière gratuite, avec l'appui du GAVI», à travers une garantie de marché, le COVAX AMC (Advanced Market Commitment), ajoutait le coordinateur de l'OMS.

L'OMS recense 180 projets de vaccins contre le nouveau coronavirus, dont 35 en phase d'essais cliniques. Or, absolument rien ne garantit leur succès : début septembre, AstraZeneca, dont le projet élaboré en partenariat avec l'université d'Oxford est présenté comme l'un des plus prometteurs, a dû suspendre quelques jours ses essais cliniques de phase III, après des complications survenues chez un patient volontaire... L'idée de l'initiative COVAX est donc de mutualiser les risques en participant au financement d'une dizaine de projets. C'est mathématiquement plus sûr que de signer un coûteux deal bilatéral exclusif sur une ou deux études, avec le risque de miser sur le «mauvais cheval». La COVAX appuie pour le moment neuf projets, développés par Inovio (États-Unis), Moderna (États-Unis), CureVac (Allemagne), Institut Pasteur-Merck-Themis (France, États-Unis, Autriche), AstraZeneca-Oxford (Royaume-Uni), l'université de Hong Kong, Novavax (États-Unis), Clover (Chine) et l'université du Queensland (Australie). Sept sont en phase d'essais cliniques, dont deux testés en Afrique du Sud (AstraZeneca et Novavax). Neuf autres

Seulement 2
à 4 milliards
de doses devraient
être disponibles
d'ici fin 2021,
or nous sommes
7,7 milliards
sur Terre.

De gauche
à droite, le
Chinois Xi Jinping,
l'Américain
Donald Trump,
le Russe Vladimir
Poutine, le Français
Emmanuel
Macron et le
directeur de l'OMS
Tedros Adhanom
Ghebreyesus.





Vipul Chowdhary

Docteur et chef technique du Policy Cures Research (Australie)

«Les facteurs de risques sont nombreux»

Basé à Sydney, le think tank Policy Cures Research vient d'analyser* les huit projets de vaccins les plus avancés : AstraZeneca-Oxford, CanSino, China National Biotech Group, Gamaleya, Moderna, Novavax, Pfizer-BioNTech et SinoVac. Ses conclusions sont mitigées : «Cinq des huit candidats utilisent des concepts vaccinaux entièrement nouveaux, avec une expérience limitée dans le monde réel.» Surtout, alors que 90 % des décès dus au Covid-19 concernent des personnes âgées, «un seul essai» implique des volontaires «de plus de 65 ans». Et la réponse immunitaire de ces sujets apparaît «significativement plus basse». Sans compter que sept candidats sur huit nécessitent deux doses : une mauvaise nouvelle au regard des capacités mondiales de production, estimées de 2 à 4 milliards de doses. Enfin, trois «ne remplissent pas les critères minimums de stabilité et de conservation», point sensible en Afrique, compte tenu des conditions climatiques. Responsable technique de Policy Cures Research – et ancien chef de mission humanitaire ayant mené des campagnes de vaccination en Afrique –, le docteur Vipul Chowdhary répond à nos questions.

AM : La majorité des candidats utilisent des concepts vaccinaux entièrement nouveaux, peu expérimentés

hors des laboratoires (tels les vaccins dits «à ARN messenger»). Cela peut-il avoir une implication en matière de risques pour la santé ?

Vipul Chowdhary : Le souci avec l'utilisation de ces nouvelles plates-formes vaccinales ne réside pas vraiment dans les effets secondaires ou dans l'efficacité : aucun essai n'a conduit à un incident sévère, tout juste à des effets secondaires légers. Et la plupart des essais ont apporté une réponse immunitaire. Le vrai souci, c'est que nous n'avons jamais assisté à leurs performances dans le monde réel, qui plus est dans le cadre d'une pandémie dont nous voulons immuniser le monde entier.

Un seul essai implique des volontaires de plus de 65 ans. Comment l'expliquer, sachant que 90 % des victimes fatales sont des personnes âgées ?

Il est assez normal pour un nouveau vaccin d'inclure dans ses premiers essais des participants qui ne sont pas représentatifs de la population : l'objectif initial est de vérifier la sécurité du nouveau produit. Et la meilleure façon de s'en assurer est de tester de jeunes adultes en bonne santé. Cela étant dit, une fois la sécurité établie, la deuxième étape consiste à l'expérimenter sur une démographie plus diverse, comme les personnes âgées et les femmes enceintes. Ce qui



Le Premier ministre australien Scott Morrison (au premier plan) a annoncé un accord avec le groupe pharmaceutique AstraZeneca, l'un des projets les plus avancés.

DR - NICK MOIR-POOL/GETTY IMAGES/AFP

pose problème, c'est que, sans l'expérimenter sur des patients âgés, des essais cruciaux d'efficacité ont été effectués. Je doute qu'un organisme de régulation puisse autoriser, pour l'ensemble de la population, un vaccin qui n'aura été testé que sur les 18-65 ans.

Sept candidats sur huit nécessitent une double dose...

La réponse immunitaire guide la décision d'élaborer un vaccin à une seule ou à deux doses. Compte tenu des résultats publiés jusqu'ici, il paraît assez évident que l'élaboration d'une réponse d'anticorps adéquate nécessite une dose boostée.

La production de doses sera-t-elle suffisante?

Selon la CEPI, les capacités manufacturières varient de 2 à 4 milliards de doses entre le quatrième trimestre 2020 et la fin 2021. Si l'on additionne les déclarations des huit laboratoires, ceux-ci estiment pouvoir s'assurer de la fabrication de 7 milliards de doses. C'est du déclaratif... Quoi qu'il en soit, tout porte à croire que cela prendra au minimum plusieurs mois, après la découverte d'un vaccin efficace, pour qu'il soit distribué à une échelle massive sur le globe.

Élaborer un vaccin prend plusieurs années.

Dans le cas du Covid-19, cela pourrait prendre

18 à 24 mois, est-ce un facteur de risque?

Le développement accéléré des vaccins a deux facettes : raccourcir les phases de développement clinique, notamment les premiers essais chez l'être humain, et en parallèle assurer leur fabrication. D'habitude, ces phases ont lieu de façon séquentielle, la fabrication démarrant seulement après que le candidat a obtenu le feu vert des autorités de régulation. Dans le cas du Covid-19, l'agenda est substantiellement raccourci. Le problème n'est pas seulement la sécurité du vaccin, mais aussi d'autres attributs, comme sa durabilité : la durée maximum des essais cliniques chez les huit candidats est de 56 jours, la plupart se situant entre 14 et 28 jours. Scientifiquement, il n'est pas possible de dire, sans un doute raisonnable, que le vaccin offrira une protection pour une année.

Vous écrivez également que les candidats ne remplissent pas toujours les critères de stabilité.

Qu'est-ce que cela implique?

J'ai participé avec Médecin sans frontières à des campagnes de vaccination contre la rougeole au Malawi, au Soudan, au Liberia... Sur le terrain, il s'avérait extrêmement compliqué d'acheminer les produits dans les zones rurales reculées. Combien de temps celui contre le Covid-19 sera stable, compte tenu de la chaleur et de l'humidité dans les zones tropicales et subtropicales? Nous n'en savons rien, et cela nécessite en général de longues recherches. Au total, les facteurs de risques sont nombreux. ■

**Analyse disponible (en anglais) à l'adresse suivante : policycuresresearch.org/vaccines-clinical-trial-results-summary.*

sont à l'étude. Idéalement, la GAVI voudrait mettre trois vaccins à la disposition des pays participants : les doses seraient ensuite réparties entre États bénéficiaires, proportionnellement à leur population. Esquisser dès aujourd'hui une fourchette de prix est hasardeux : tout dépendra du vaccin et de son fabricant. «Le projet de vaccin à ARN messager sur lequel travaille Moderna est beaucoup plus compliqué à produire, donc plus cher», précise Frédéric Bizard. Le laboratoire américain envisage ainsi de le vendre au moins 50 dollars aux pays riches... Sanofi et GlaxoSmithKline, eux, parlent de moins de 10 euros la dose, et AstraZeneca de 2,50 euros.

Les promoteurs de la COVAX soulignent que les deals bilatéraux signés entre États et firmes afin de précommander des centaines de millions de doses apportent «un risque de surenchère». L'initiative doit recevoir ses premiers versements à partir du 9 octobre. La Commission européenne a promis 400 millions d'euros. Le COVAX AMC a collecté jusqu'ici 700 millions de dollars sur un objectif de 2 milliards pour 2020, et au moins 3,4 milliards pour 2021... Insuffisant et inquiétant : «Le COVAX AMC a besoin d'argent frais afin de négocier les achats avec l'industrie pharmaceutique, prévient Suerie Moon, codirectrice du Centre de santé global à l'Institut de hautes études internationales et du développement, à Genève. Du point de vue des industriels, il vaut mieux signer avec des pays riches qui payent cash et précommandent des millions de doses qu'avec une COVAX qui promet de payer un jour, mais demeure désargentée!»

Parmi les économies les plus développées, les pays européens, le Japon et les pays du Golfe ont souscrit à l'initiative. «Un accès équitable au vaccin est la clef pour vaincre le virus, a rappelé le Premier ministre suédois Stefan Löfven. Ce ne peut pas être une course avec une poignée de gagnants.» Mais les trois grands préfèrent faire cavaliers seuls : la Chine, la Russie et, sans surprise, les États-Unis (qui ont claqué la porte de l'OMS «prochinoise»)... Lors d'une visioconférence organisée le 4 septembre, John Nkengasong, directeur du Centre africain de prévention et de contrôle des maladies, a tenté de convaincre les réticents : «Nous sommes tous ensemble là-dedans» – c'est-à-dire dans la même panade. Le virus se jouant des frontières, «aucun pays ne sera en sécurité tant qu'un seul pays connaîtra encore des cas de Covid-19. Toutes les nations devraient se tendre la main dans un effort global pour se procurer et distribuer les vaccins», a-t-il insisté. Le directeur général de l'OMS, Tedros Adhanom Ghebreyesus, a renchéri : il sera «plus efficace de vacciner 20 % d'habitants dans chaque pays plutôt que 100 % dans une poignée de pays». «Malheureusement, certains gouvernements refusent d'entendre ces arguments rationnels, commente à *Afrique Magazine* Suerie Moon. Ils voient le court terme – souvent une échéance électorale –, et non le long terme – la santé globale, les relations internationales. Leur attitude égoïste aura des conséquences à long terme : la diplomatie n'oubliera pas.» Et de suggérer aux chefs d'État africains «de donner de la voix afin de protester contre cette situation». ■



réflexions

LE MONDE SELON RACHID BENZINE

Le cœur de cet islamologue passionné d'écriture palpite d'une rare émotion : celle de l'observateur accompli quand il devient conteur. En toute liberté, il signe *Dans les yeux du ciel*, récit féministe et poignant. Et nous livre ses pensées sur l'état de la société.

propos recueillis par Fouzia Marouf

Il a choisi la plume pour dire la complexité humaine, les maux propres au monde qui l'entoure, les questionnements qui l'assaillent dans le tumulte de l'Orient et de l'Occident. Rachid Benzine est né en 1971 à Kénitra, au Maroc. Imprégné d'un entre-deux, d'une double culture qui fait sa force, cet auteur proche de tous les publics vit entre l'Europe et le royaume chérifien, où il présente régulièrement ses œuvres. Arrivé en France à 7 ans, il grandit à Trappes aux côtés de Jamel Debbouze et Nicolas Anelka, avec lesquels il joue au football. Le trio gagnant entretient toujours des

liens d'amitié. En 1996, il est champion de France de kickboxing, raccroche les gants et quitte le ring pour les sciences politiques et l'herméneutique coranique. Islamologue, il a enseigné à l'université catholique de Louvain, en Belgique, et à l'Institut d'études politiques à Aix-en-Provence, en France.

Passant avec acuité de l'essai à la pièce de théâtre (*Lettres à Nour*, 2017), il crée la surprise en signant deux romans en sept mois : *Ainsi parlait ma mère* (Le Seuil) en janvier dernier, puis *Dans les yeux du ciel* (Le Seuil) en août. Le premier, dont le titre fait écho à *Ainsi parlait Zarathoustra*, de Nietzsche, est un récit tout en pudeur, un hommage aux mères courageuses qui ont sacrifié leur vie en quittant leur pays natal. L'auteur-narrateur porte haut la voix de cette génération de femmes analphabètes, déracinées, passées sous silence. Dignes, pétries d'abnégation et de philosophie. Son amour intarissable des mots, son goût rare de l'interprétation de l'histoire en marche le mène à *Dans les yeux du ciel*, confession intimiste de Nour, prostituée et marginale aux prises avec les jeux de pouvoir dans une société à l'aube des Printemps arabes. Rachid Benzine signe un roman éminemment féministe et politique, dénué de fantasmes et de misérabilisme. Un récit juste, qui fait corps avec la réalité des exclus du boom économique. Cet écrivain essentiel et fer de lance d'un islam libéral francophone pose pour *Afrique Magazine* un regard éclairé sur le destin tumultueux de l'humanité.

Écriture C'est mon expression, ma façon de dire les réalités, en les mettant à distance par le truchement de la fiction. Une rhétorique du sensible au service du sens. Il y a dans l'écriture

une forme de réparation, de soi et du monde : écrire, c'est soigner, parce que l'écriture, en convoquant ce qui nous est commun – à savoir les émotions –, permet la rencontre et l'apaisement, avec soi et avec les autres. On se reconnaît en humanité.

Dans les yeux du ciel J'ai commencé à écrire ce roman au lendemain des Printemps arabes, pour dire ce que je ressentais devant les analyses, les désillusions, les attentes portés par tous ces peuples que l'on croyait voués au silence et qui soudain ont pris la parole et occupé le temps de l'histoire.

C'est vraiment un cri, incarné par deux personnages qui, parce qu'ils sont marginalisés par leur société pour leur choix de vie, incarnent mieux que quiconque les espoirs de celle-ci. Plus que quiconque, ils ont besoin de justice, de droits, de liberté et, surtout, de reconnaissance. Une société ne peut grandir que si elle reconnaît et protège les plus vulnérables en son sein : toute révolution est vouée à l'échec si elle continue à punir et blâmer ceux dont on juge qu'ils sont différents. C'est ce que j'ai voulu dire dans ce roman, en voyant très vite les islamistes, force politique «joker» – vierge de tout passif sur cette scène et qui donc apparaissait comme une alternative crédible –, arriver au pouvoir un peu partout.



Son dernier roman, *Dans les yeux du ciel*, est sorti en août dernier.



Libertés Pour qu'une révolution devienne évolution, elle doit impérativement inscrire les libertés fondamentales comme inaliénables. Personne ne peut être ostracisé, discriminé, menacé en raison de son origine ou de ses choix, qu'ils soient religieux ou sexuels, pas plus que l'on ne peut être empêché de s'exprimer. Ce que l'on voit partout, y compris dans les démocraties, c'est que l'intolérance gagne du terrain :

on voudrait que tous les citoyens d'un même pays pensent pareil, s'habillent de la même façon. C'est dangereux. On doit pouvoir respecter les libertés de chacun, tant que l'exercice de ces libertés ne met en danger personne. Les libertés, c'est le premier combat aujourd'hui, partout.

Féminisme J'aurais aimé que nous n'ayons plus besoin de ce terme. Or, aujourd'hui, on le voit : soit on est confronté à des pays où les femmes sont bien loin d'avoir accès à leurs droits (avortement, égalité juridique...), soit on est face à des pays où

« La liberté
demandée lors
des printemps
arabes continue
de vibrer. »

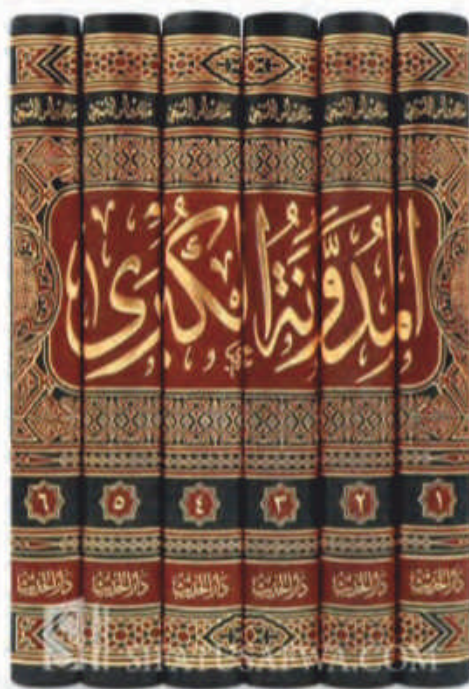
Manifestation contre
le régime de Ben Ali
sur l'avenue Bourguiba,
à Tunis, le 19 janvier 2011.

Il faut pleinement reconnaître l'autre dans

ces mêmes acquis sont remis en cause. Selon moi, la façon dont une société considère et traite ses femmes est le curseur pour juger de la façon dont elle traite ses minorités. La femme est la figure de l'altérité par excellence, et tant que l'on n'aura pas pleinement embrassé cette altérité, en la reconnaissant comme égale et en lui octroyant exactement les mêmes droits, on aura de la difficulté à rejoindre toutes les autres altérités. Donc féminisme : oui, plus que jamais, et partout.

Printemps arabes C'est un temps fort de l'histoire contemporaine du monde arabe, un élan inattendu, puissant, qui a permis de prendre la mesure de sa vitalité. À ceux qui parlaient de choc de civilisation en pensant que le monde arabe était hermétique aux idées de la modernité, les printemps sont venus prouver que les désirs de liberté, de droits, de justice étaient bien partagés. Même si beaucoup de désillusions ont suivi, cet événement travaille désormais la mémoire de ces sociétés, il continue de vivre à travers des mouvements citoyens, et la liberté demandée continue de vibrer, d'animer leur cœur. Il y a selon moi un avant et un après.

Nour C'est le nom de l'héroïne de mon dernier roman. Dans le texte coranique, «Nour» désigne la lumière lunaire qui guide les hommes au milieu du désert, dans le froid et l'obscurité. Elle leur permet d'atteindre le jour sans s'égarer. Dans mon livre, Nour, prostituée, qui se bat pour élever sa fille et lui éviter un destin similaire au sien, qui connaît tous les pans de la société et du pouvoir pour les voir défiler entre ses draps, incarne le cri de liberté poussé dans ces révoltes arabes. Un cri fort, qui dit ce qui est, sans hypocrisie, sans chercher à plaire : Nour croit peu à peu en la révolution tout en restant lucide, elle est fragile et puissante à la fois, elle se prostitue et parle à Dieu. Elle incarne une complexité que dans les sociétés arabes notamment, on refuse souvent de voir, tant tout est normé selon des critères très précis : l'honneur, la respectabilité, la foi. Or, la première des libertés, c'est de pouvoir être pleinement soi. Ce que dit aussi ce personnage, c'est toute l'hypocrisie de ces sociétés frustrées, pour lesquelles le corps des femmes est le support de toutes les batailles, idéologiques et sexuelles. Son corps, c'est celui de ces femmes, fatigué, meurtri, un corps qui porte tant et tient pour tant encore debout. Enfin, symboliquement, le corps de Nour est celui du monde arabe, violenté, saccagé, rompu à la violence, réduit au silence, et qui, un jour, se met à crier, à rêver, à espérer. Un corps maltraité pendant la colonisation et qui continue à l'être après les luttes pour l'indépendance. Un monde arabe qui n'est plus à l'initiative de sa propre histoire.



Slimane C'est l'ami de Nour, un homosexuel qui se prostitue également, un poète révolté fortement engagé et impliqué dans la révolution, n'hésitant pas à se mettre en danger. C'est un être doublement marginalisé, par les regards et par la loi, prêt à aller jusqu'au bout – et il le fera – pour la révolution. Lui et Nour sont deux êtres entiers : chez eux, et contrairement à la société à laquelle ils appartiennent, il n'y a pas de place pour le compromis et le mensonge. Ils représentent le courage de la vérité. Ils sont l'exact opposé d'une société où les apparences doivent rester sauves, où tout se vit en cachette, derrière des portes closes, et où beaucoup de choses sont tues. Ils ont compris qu'aucun changement ne peut survenir sans la liberté première, fondamentale, pour tout un chacun, d'être ce qu'il est, de dire ce qu'il pense et de faire ce qui est juste pour lui et pour les autres. C'est cela, une société éthique : «Une vie bonne, avec et pour autrui, dans des institutions justes», pour reprendre la définition de Paul Ricœur. Et ce sont ces deux marginaux, Nour et Slimane, parce qu'ils n'ont rien à perdre (ni pouvoir ni argent ni réputation) qui vont défendre l'espoir d'une telle société.

Maroc Mon autre pays, celui où j'ai vu le jour, où j'aime revenir, où j'ai des souvenirs affectifs. C'est un pays qui me surprend, m'étonne, m'agace aussi parfois. Mais pour lequel je reste confiant, pour peu que l'on ose briser certains schémas de fonctionnement, déconstruire des impensés, interroger les représentations héritées et autoriser une parole libre et diversifiée pour construire ensemble.

Moudawana Une avancée incontestable, et courageuse, qui aura changé la vie de beaucoup de Marocaines. Mais pour qu'elle soit encore plus efficace, il aurait fallu – ou il faudrait – qu'elle soit accompagnée par un véritable mouvement de fond, qui puisse favoriser un changement véritable quant au rapport aux femmes. Changer la loi reste insuffisant si l'on ne change pas les croyances et les consciences, et cela passe par l'éducation, par les représentations culturelles et médiatiques, par la visibilité des femmes dans toutes les sphères de la vie publique. Sur ce plan, on a encore du travail. J'espère qu'il y aura une Moudawana II. Les droits des femmes ne peuvent plus attendre. Nous avons suffisamment perdu de temps.

France Mon pays d'adoption et de vie, celui qui m'a permis de devenir ce que je suis aujourd'hui. Je lui dois beaucoup... Y compris d'être critique à son égard lorsque c'est nécessaire. Aujourd'hui, les débats sur l'islam me laissent souvent perplexes, je n'aurais jamais cru que dans ce pays, on en arriverait à une

ce qu'il est, l'aimer pour ce qu'il est.

telle situation passionnelle. Cela me touche beaucoup, j'ai le sentiment que la raison est balayée au profit des émotions, on n'est plus capables de réfléchir avec mesure. L'irruption de la violence meurtrière à travers les attentats a cassé toutes les digues, et on a aujourd'hui deux camps qui ne s'écoutent plus. Je le regrette, et j'essaie à ma façon – notamment avec *Lettres à Nour*, qui parle du djihadisme – de passer par la fiction pour rétablir un peu de dialogue. Mais ce n'est pas facile.

Islam La foi des miens, reçue en héritage, que j'interroge depuis maintenant trente ans. L'islam est devenu un mot associé à la violence, à la guerre, à l'extrémisme, on en oublie que c'est une religion, une croyance, qui a une histoire, qui a été interprétée et mise en pratique dans des cultures différentes à travers les siècles. C'est une civilisation appartenant aussi à l'histoire de l'humanité, qui a innové, créé, inspiré. Je trouve terrible que l'on oublie tout cela aujourd'hui. Par mon travail, j'essaie à la fois de déconstruire les lectures qui l'ont réduite à cette violence, et de rétablir sa part humaniste. Je pense très souvent à mon père et sa spiritualité. Je l'ai souvent vu malheureux par la manière dont certains musulmans et non-musulmans maltraitent sa foi.

Tolérance Il faudrait arriver à dépasser ce mot, je lui préfère celui de «reconnaissance». Il faut pleinement reconnaître l'autre dans ce qu'il est, l'aimer pour ce qu'il est, se battre pour qu'il puisse être ce qu'il est. Quand on tolère, on voit l'autre, on l'accepte et on le laisse se débrouiller. Quand on reconnaît, on n'humilie pas, on se sent concerné par lui. Nous devons aujourd'hui nous battre les uns pour les autres, et pas seulement «vivre ensemble» – un autre terme que je n'aime pas beaucoup. Il nous faut aider chacun à réaliser son potentiel et augmenter ses capacités face à toutes les vulnérabilités.

Juifs et musulmans À condition de ne pas réduire leur identité à la religion, les musulmans et les juifs ont énormément de choses à se dire et à faire ensemble pour œuvrer de concert au bien de l'humanité... À travers l'histoire, il y a eu à la fois des conflits, mais aussi de très belles périodes de dialogues et de collaboration. Ils gagneraient à étudier leurs pensées respectives. Quand j'entends «juifs», je pense à mon amie Delphine Horvilleur, rabbinne libérale. Elle donne à penser à la fois aux croyants et aux non-croyants.

Démocratie Un mot en panne, je dirais. Nous traversons un moment où il faut tout réinventer : notre place dans le monde, notre rapport à la nature, notre système économique, et nos modèles politiques, qui laissent partout trop de gens sur le carreau. Je suis sensible aux démarches lancées à travers le monde pour le réinventer, c'est peut-être notre défi essentiel pour les décennies à venir. La démocratie est et sera toujours un projet inachevé. C'est un bien fragile dont nous devons prendre

soin. Toutes les sociétés sont fragiles. Nous avons besoin d'institutions justes. Et les citoyens doivent prendre soin des institutions. Comme les institutions doivent prendre soin des citoyens.

Obscurantisme C'est une réalité qui a gagné du terrain un peu partout, à la faveur de courants idéologiques puissants, de la misère sociale qui sévit dans beaucoup de pays arabes, et de la négligence de dirigeants, qui se sont parfois compromis avec les courants islamistes pour acheter la paix sociale et la stabilité politique. Nous en payons le prix aujourd'hui, avec un conservatisme qui ne se cache pas, qui veut imposer sa vision, qui nous renvoie en arrière. On maintient une illusion. C'est un danger réel qui demande la plus grande vigilance.

Révolution Je ne crois plus aux grands soirs, comme on dit. Il y a eu les printemps arabes, il y a eu Occupy Wall Street, il y a eu Nuit debout, tous porteurs d'un élan formidable, et ils ont tous échoué, se sont essouffés. Je crois que le changement viendra désormais à partir d'initiatives locales, concertées, porteuses de nouveaux modèles et de changement. On le voit sur le plan écologique, beaucoup de villes prennent des mesures locales qui rompent avec les pratiques habituelles : économie circulaire, recyclage, circuit de production court... Je crois que c'est par le faire, par le concret que l'on peut changer les choses. Et pour faire concrètement et réussir, il faut partir du petit, du local. Je crois en la vertu du modèle.

Jeunesse J'aimerais retrouver la mienne, j'ai l'impression qu'il me reste tant à faire ! Plus sérieusement, il faut l'écouter, cette jeunesse. Elle fourmille d'idées, n'a aucun complexe, ose prendre la parole. Je le vois au Maroc, je suis à chaque fois surpris par les jeunes, ils font ce que je n'aurais sans doute pas osé à leur âge, et je trouve cela formidable ! C'est un énorme enjeu pour l'avenir : il faut lui faire une place à cette jeunesse, et surtout lui faire confiance, arrêter de l'accabler. C'est crucial. La chanteuse Silya Ziani est une figure marocaine qui ose, en créant et en s'engageant, défendre avec courage les causes qui sont chères. On ne peut plus faire l'économie d'écouter cette jeunesse, de lui tendre la main : c'est se priver de forces essentielles pour construire demain. La répression n'est pas une réponse : il faut inclure et non exclure. Le journaliste algérien Khaled Drareni incarne cette répression, ce recul des libertés qui se fait sentir. Mon souhait est de voir ces pratiques cesser, car la parole plurielle est importante, et l'information doit rester libre : une démocratie ne se construit pas avec du consensus, et encore moins du consensus forcé, elle se construit dans une gestion apaisée des désaccords. J'en appelle vraiment à la vigilance pour que l'on ne revienne pas à des pratiques qui excluent, qui intimident, et qui, à terme, non seulement fractionnent des sociétés déjà souvent divisées, mais annihilent une partie de la jeunesse, sans laquelle, je le répète, demain sera bien fragile. Et surtout incomplet. ■

interview

Roukiata Ouedraogo

«Je me dois de parler du courage féminin»

Forte du succès de son dernier spectacle, à la fois hilarant et conscient, la comédienne et humoriste burkinabée publie un premier roman autobiographique. Retraçant le combat de sa mère face à un drame familial, *Du miel sous les galettes* est un vibrant hommage aux femmes africaines.

propos recueillis par Astrid Krivian



C'est une année féconde et une rentrée bien chargée : Roukiata Ouedraogo remonte sur les planches avec son troisième seule-en-scène *Je demande la route*, un succès depuis 2018, qu'elle a coécrit avec Stéphane Eliard, son metteur en scène et compagnon. Avec son humour ravageur, elle raconte son parcours, riche en péripéties, depuis son enfance au Burkina Faso

jusqu'à ses années de galères parisiennes. Mettant en miroir ses deux pays, le choc des cultures comme prétexte à rire, elle pulvérise les clichés. Armée d'une foi inébranlable en sa bonne étoile, celle qui rayonne d'une bonne humeur à toute épreuve n'en demeure pas moins une révoltée, s'emparant de sujets graves et douloureux comme l'excision. L'artiste a aussi repris ses chroniques dans l'émission *Par Jupiter!* sur France Inter, après un congé maternité : son premier enfant, Ulysse Wendyda («le dieu au-dessus de tout» en mooré), est né le 1^{er} avril.

Elle signe également son premier roman, *Du miel sous les galettes*, inspiré de son enfance à Fada N'Gourma. À travers ses yeux d'enfant, elle narre l'emprisonnement injuste dont son père fut victime, mais surtout le combat de sa mère contre cette erreur judiciaire, l'administration, le monde des hommes. L'autrice tombée dans le féminisme à l'âge de 9 ans rend hommage à cette femme, sa force, sa résilience, sa dignité pour élever seule ses sept enfants.

Née en 1979, Roukiata arrive en France à 20 ans et rêve d'intégrer une école de stylisme. Sa vocation brisée par une «conseillère» d'orientation, elle devient animatrice, modèle, maquilleuse professionnelle. Elle s'éprend ensuite éperdument de théâtre, entre au Cours Florent, dont elle sort diplômée en 2008. Plutôt que d'attendre sagement des propositions de rôle, elle écrit et interprète les sept personnages de son premier spectacle, *Yennenga*, qui raconte l'épopée des Mossi d'après un mythe fondateur de son pays natal : celui d'une princesse guerrière, défiant son père, qui donne naissance au royaume et au peuple mossi, dont Roukiata est issue. Puis, dès 2012, elle tourne en France et en Afrique avec son one woman show *Ouagadougou pressé*. Rencontre avec une battante qui sait que l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

AM: Votre roman retrace l'emprisonnement injuste de votre père par le procureur de Fada N'Gourma, au début des années 1980. N'est-il pas avant tout un hommage à votre mère, qui s'est battue sans relâche contre cette erreur judiciaire?

Roukiata Ouedraogo: Oui. Ma mère m'a raconté cette histoire poignante, comment elle a survécu, lutté pour faire sortir papa de prison et arriver à nourrir seule ses sept enfants, les rassurer, assurer leur scolarisation... Son combat me semblait digne d'un récit, alors j'ai commencé à l'écrire. Quand les éditions Slatkine & Cie m'ont contactée pour faire un livre exposant mon parcours, je leur ai proposé ce manuscrit. Ils étaient ravis. Ma mère est une reine, une amazone des temps modernes. Il fallait absolument que je lui rende hommage dans ce roman, ainsi qu'à toutes les autres femmes africaines d'ailleurs. Avec mes spectacles, j'ai tourné dans quelques pays du continent : les femmes se battent, que ce soit au marché, les vendeuses de galettes, de mangues, de salades, de légumes, les tenancières de boutiques, de restaurants... Pour nourrir leur famille, certaines se lèvent à 3 heures du matin, enfourchent leur vélo, leur bébé sur le dos, font des kilomètres pour chercher des légumes et les revendre ensuite au marché. Je devais parler de ce courage féminin. Si je n'avais pas eu une mère courageuse, je n'aurais pas fait la moitié de ce que j'ai réalisé. C'est aussi grâce à elle que je trouve les ressources pour monter seule sur scène.

Ce courage féminin, écrivez-vous, est «rarement mis en scène sous forme d'héroïsme comme chez les hommes».

On ne le crie pas sur tous les toits, en effet. Nul besoin de dire que les femmes sont courageuses car elles le sont, il faut voir comme elles triment. Maman faisait des petits commerces pour contribuer aux charges du foyer. Quand mon père était encore fonctionnaire, c'est à elle qu'il demandait des sous à la fin du mois pour acheter ses clopes, parce qu'il n'avait plus d'argent ! Ce courage féminin est quotidien, terre à terre, pour faire face aux difficultés, au poids des traditions, au pouvoir des hommes.

Est-ce cela qui vous a fait découvrir le féminisme, à l'âge de 9 ans?

Un jour, fuyant les coups de son mari, une femme a débarqué chez nous et s'est réfugiée derrière ma mère. Maman s'est tenue debout face à



(Ci-dessus) Son spectacle est actuellement en tournée. Les dates sur kimaimemesuive.fr.

(Ci-dessous) *Du miel sous les galettes*, Slatkine et Cie.





*Je demande la route
est son troisième
seule-en-scène.*

« Monter sur
scène pour parler
de la pluie et du
beau temps ne
m'intéresse pas. »

FABIENNE RAPPENEAU

l'époux et lui a dit : « Si tu veux la battre, il faudra me passer sur le corps ! » J'ai compris qu'un homme n'a pas le droit de frapper sa femme, quelles que soient les conditions, les raisons. Le féminisme m'est venu ainsi. Et bien sûr, de voir ma mère batailler pour que mon père, une fois libéré, retrouve son travail, la voir se battre contre la domination masculine, se tenir droite, faire entendre ses idées, porter sa parole. Le féminisme, ce n'est pas être contre les hommes, c'est se lever, faire face, s'imposer, affirmer ses idées pour que les choses avancent. Je ne vais pas à des manifestations, mais je me bats au quotidien pour défendre mes idées. J'aime citer la regrettée Giséle Halimi, qui disait en

substance : le féminisme est la seule révolution qui transforme en profondeur la société à tous les niveaux et sans violence. On peut lutter dans le silence, se faire entendre de manière non-violente. Pour citer le poète persan Rumi : « Élève tes mots, pas ta voix. C'est la pluie qui fait pousser les fleurs, pas le tonnerre. »

Votre famille n'a finalement jamais su pourquoi votre père avait été jeté à tort en prison. Une fois libéré, il a trouvé son salut dans l'agriculture. Même les idées révolutionnaires de Thomas Sankara, alors au pouvoir, ne lui inspiraient guère d'espoirs en l'espèce humaine...

Papa et la terre, c'est une grande histoire ! Il nous a appris comment la travailler. Si tu respectes la nature, si tu lui parles, que tu en prends soin, elle te répondra avec douceur et bonheur. Elle était devenue son refuge, il fuyait le monde des hommes et aussi cette honte qu'il éprouvait. Cet emprisonnement injuste était un déshonneur pour lui. Il a souffert, personne n'a levé le petit doigt pour le libérer, rétablir la vérité, à part ma mère. On lui a retiré son travail, on ne lui versait plus son salaire. Je suis issue d'une famille royale. Mon grand-père était chef de 17 villages. C'était un homme aux très grands pouvoirs, très redouté et respecté. Mon père était un prince, donc se retrouver ainsi en prison était difficile. Cette épreuve l'a abîmé, il ne croyait plus en grand-chose.

Le récit fait des allers-retours entre passé et présent, et vous y racontez la préparation de votre discours au sein de l'Organisation internationale de la francophonie. Quel est votre rapport avec la langue française ?

Je l'ai faite mienne, je l'ai façonnée. Je suis la langue française. Ma façon de la parler est différente de celle des autres, avec mes sonorités, les goûts et les couleurs que je lui donne. J'aime beaucoup la travailler. Ma langue maternelle est le mooré. Quand je suis nostalgique de mon pays, dans une solitude, j'appelle ma mère, on discute en mooré, et ça me fait un bien fou ! La langue française est un pont, elle permet de nous rassembler, de transmettre. C'est à travers elle que je crée mes spectacles, que je peux me faire comprendre dans d'autres pays africains et en France, rencontrer des gens, échanger.

Vous abordez également votre grossesse.

Qu'est-ce qu'un segré ?

C'est la réincarnation d'un ancien dans le nouveau monde. Chez nous, quand un ancêtre, parent ou grand-parent meurt, il se réincarne dans le bébé qui naît après. Et par exemple, si le bébé ressemble à la personne décédée, c'est sa réincarnation. Moi, je suis le segré de mon grand-père, car j'ai hérité de ses oreilles. Je suis très respectée quand je vais dans mon village de Somiaga, dans le nord du Burkina, où il fut chef. On dit que j'ai son aura, et que si j'avais été homme, j'aurais été roi. Mais je ne suis qu'une femme, n'est-ce pas ! Ce poids des traditions...

Vous confiez aussi votre peur de l'accouchement, en tant que femme ayant été excisée à l'âge de 3 ans...

J'ai entendu tant de choses à ce sujet, des femmes excisées qui avaient du mal à accoucher, certaines qui mouraient en couche. Pour d'autres, c'était compliqué, alors on faisait une césarienne ou une épisiotomie. Heureusement, je suis tombée sur une sage-femme qui avait travaillé en Afrique. Elle avait connu beaucoup de cas de femmes excisées, et elle m'a prise en charge, c'était génial. J'avais tellement peur, mais elle m'a rassurée. Et au final, tout s'est bien passé.

Le passage où vous racontez votre excision est bouleversant. L'odeur de la mixture que l'on vous applique ensuite dessus pour cicatrifier la plaie vous habite encore aujourd'hui.

Elle ne me quittera jamais. Je la sens en ce moment, en vous parlant. Je ne me souviens plus de la douleur, mais je revois cette terre mouillée, cette case, et cette odeur me hante toujours.

Enfant, vous vous êtes construite avec l'idée qu'être excisée était un atout...

On nous a bourrées le mou en nous disant que l'on était des filles bien. Pendant toute mon enfance, j'ai cru que les filles non excisées n'étaient pas honorables. Elles étaient mal vues, on les montrait du doigt : c'était sale, impur ! Quand je suis arrivée en France, je me suis rendu compte que c'était moi la fille bizarre. J'ai alors commencé à prendre conscience de la vérité. C'était très dur. J'avais honte d'en parler. J'ai aussi ressenti de la colère. Puis je me suis questionnée, j'étais perdue, je ne comprenais pas pourquoi on m'avait fait ça.

Vous vous sentiez une femme «incomplète», comme vous l'écrivez dans le roman.

J'ai compris que l'on m'avait enlevé une partie de moi. Et quand j'ai appris le plaisir qu'elle devait me procurer... Ah ouais, ils ont coupé beaucoup de choses, toute ma féminité en fait ! Ce fut un long chemin, c'était compliqué. J'ai dû me battre pour retrouver mon corps, l'aimer, être prête à le montrer, me sentir à l'aise face à un homme. Pour m'accepter. C'était dur, mais je m'en suis sortie. Aujourd'hui, je vis pleinement ma vie, je suis heureuse, j'aime mon corps. Mais il a fallu m'armer de force et de patience. J'ai fait un travail sur moi-même, car à l'époque, je n'avais pas les moyens pour consulter un psychologue.

Dans votre one woman show Je demande la route, vous traitez ce sujet douloureux avec beaucoup d'humour, en personnifiant votre clitoris : il revient sonner à votre porte après toutes ces années d'absence...

Monter sur scène pour parler de la pluie et du beau temps ne m'intéresse pas. Mon coauteur et metteur en scène, Stéphane Eliard, et mon collaborateur artistique, Ali Bougheraba, m'ont aidée à amener ce sujet sans tomber dans le pathos ni la vulgarité. Et sans imposer une morale. On pose les choses, elles deviennent évidentes, et les gens comprennent que c'est un mal.

Aujourd'hui, en discutant avec votre mère, avez-vous compris pourquoi on vous a excisée ?

Parce que c'est la tradition, transmise de génération en génération ! Ma mère a été excisée, mes sœurs le sont... Avec le temps, ma mère a compris que ce n'était pas bon, que des enfants en mouraient. Elle s'est alors battue contre : avec sa mobylette, elle se rendait dans les villages pour sensibiliser les populations, les inciter à ne pas exciser les fillettes. Elle continue aujourd'hui à en parler. Je ne savais pas comment elle allait réagir en voyant mon spectacle, je craignais qu'elle ne le prenne mal, mais elle a adoré, elle était fière de moi.

Vous êtes engagée auprès d'associations œuvrant dans l'éducation et la santé au Burkina Faso. Quel est votre combat contre l'excision, en dehors de la scène ?

À travers mes chroniques sur France Inter, je parle des associations qui se battent contre l'excision. J'en parle souvent sur

les réseaux sociaux, beaucoup de femmes m'écrivent pour me demander comment faire pour s'en sortir... J'ai également écrit un court-métrage que j'espère réaliser bientôt: l'histoire d'une femme qui parvient à prendre du plaisir malgré tout, et qui effectue un travail sur elle, un peu comme moi.

Le roman se déroule à travers vos yeux de bébé, portée sur le dos de votre mère. C'est important pour vous de porter votre enfant, Ulysse, également de cette façon, avec un pagne?

Oui, pour qu'il découvre le monde à hauteur d'homme. Il peut te regarder dans les yeux, observer ce qu'il se passe. C'est ainsi en Afrique. Et même en Europe, beaucoup de femmes commencent à porter leur bébé ainsi. Dans une poussette, le petit respire les pots d'échappement, il voit les pieds des gens!

En quoi le théâtre vous a-t-il sauvée?

Parler de mes douleurs sur scène est une forme de thérapie. C'est aussi un partage. Je me rends compte que des gens ont vécu des épreuves similaires. On en parle, on s'aide. Pour moi, la scène, ce n'est pas juste faire son show, puis retourner dans sa loge et dans sa vie. C'est un moment de transmission, d'échange. Avec mon public, on se nourrit mutuellement. C'est comme si j'invitais des amis à la maison. Certains spectateurs deviennent même des amis.

Quand vous êtes arrivée en France à 20 ans, qu'est-ce qui vous a le plus marquée?

Avec mes grands rêves, je voulais conquérir le monde. Dans ma tête, il était comme la télé me l'avait montré... mais la réalité est tout autre! J'ai vécu le choc des cultures. Rien que dans ma façon de m'habiller: je portais des habits colorés, alors que tout le monde était vêtu de noir, comme s'ils étaient en deuil, c'est dingue! J'ai retravaillé mes codes vestimentaires pour me fondre dans le moule. J'ai dû faire attention à beaucoup de choses, car tout est différent: le regard sur les choses, la façon de vivre... Il faut s'adapter et trouver sa place.

Une conseillère d'orientation vous amène alors vers le social et brise vos rêves de faire une école de stylisme...

Elle m'a vue arriver, une femme noire, africaine, et elle s'est dit que la plupart des Africaines travaillent dans le social ou font des ménages... donc elle m'a poussée dans cette voie. Le stylisme lui semblait inapproprié! Je l'ai écoutée. Chez nous, on dit: quand tu arrives dans une ville où les gens marchent sur la tête, ne te pose pas de question, marche sur la tête! J'ai passé mon BAFA (Brevet d'aptitude aux fonctions d'animateur), travaillé dans le social. Mais ma vie était ailleurs, dans l'artistique. J'ai commencé par le maquillage. Puis, j'ai voulu m'exprimer autrement, et c'est sur scène que je me suis vraiment épanouie.

Le théâtre, c'est aussi une passion familiale?

En effet, mon père faisait partie d'une troupe. Ils écrivaient des textes et les jouaient. Quand j'ai perdu mon frère, puis mon père en l'espace de six mois, j'ai vu la mort de très près, j'ai eu peur. Elle pouvait m'emporter moi aussi. Alors, j'ai décidé de ne pas me priver, de suivre mes envies, sans savoir où ça me mènerait. Si papa faisait du théâtre, pourquoi pas moi? Au départ, je me suis inscrite au Cours Florent pour un stage de prise de parole, je voulais apprendre à m'exprimer en public. Je manquais d'assurance, les gens rigolaient de mon accent, j'avais peur de parler devant eux, j'avais honte. Et c'est lors de ce stage que j'ai découvert le théâtre: un coup de foudre!

Vous témoignez que l'on vous a souvent recalée lors de castings à cause de votre accent. Le cinéma

français a encore beaucoup de chemin à faire pour laisser de la place à des profils plus divers. N'est-ce pas la preuve d'un manque d'ouverture aux artistes d'origine africaine? Rappelons que les actrices Victoria Abril, d'origine espagnole, et Romy Schneider, d'origine allemande, se sont imposées avec leur accent.

Si elles ne sont pas africaines, ça passe, mais pour nous, non! C'est un truc de fou! Au début, mon accent était un vrai problème. Parfois, je passais des castings, et je changeais ma façon de parler. Aujourd'hui, comme je l'ai imposé, j'ai confiance en lui. Je joue avec, ça passe ou pas, tout simplement. Des réalisateurs m'appellent et me disent: «Je veux ta voix.» Avant, elle était un frein à ma carrière, aujourd'hui, c'est un atout. Un soir,

au théâtre du Lucernaire, trois filles sont venues me voir à la fin, me félicitant de parler ainsi. Elles étaient employées dans le secteur bancaire, des endroits où l'on rencontre une certaine élite, et elles avaient honte de leur accent et travaillaient à l'effacer. Mon Dieu, les pauvres! J'assume mon accent. Si tu n'en veux pas, tant pis pour toi!

Que diriez-vous aux jeunes Africains qui rêvent de suivre vos pas en Europe?

Prenez votre destin en main. Il faut s'accrocher, se battre pour trouver sa place. Se mettre debout, imposer ce que l'on veut exprimer.

Qu'est-ce qui vous manque le plus de votre pays natal?

Ma famille! J'ai hâte de leur présenter mon fils. Maman devait venir pour l'accouchement, mais son voyage a été annulé à cause du Covid-19. On espère que les frontières s'ouvriront bientôt. En attendant, je parle avec elle trois à quatre fois par jour sur WhatsApp [rires]! Tout me manque: les causeries, les rigolades, les repas... ■

« Au début,
mon accent
était un vrai
problème.
Aujourd'hui,
je l'ai imposé,
j'ai confiance
en lui. »





rencontre

Delphine Diallo

**«Je suis perçue
comme
un exotisme»**

La photographe franco-sénégalaise basée à New York milite pour changer le regard porté sur les femmes, trop souvent objectivées. Ses images habitées d'une profonde dimension spirituelle consacrent la pluralité des identités.

propos recueillis par Astrid Krivian

N

ée en 1977 d'une mère française et d'un père sénégalais, Delphine Diallo grandit à Paris. Diplômée en design et animation de l'Académie Charpentier, elle travaille dans l'indus-

trie musicale en tant qu'artiste d'effets spéciaux, graphiste, monteuse, directrice artistique. Elle s'éveille à la pratique photographique au Sénégal, à Saint-Louis, ville de son père, où elle réalise des portraits de famille. Grâce à son amie l'actrice Aïssa Maïga, elle rencontre le célèbre photographe Peter Beard, qu'elle accompagne au Botswana pour l'assister dans la réalisation d'un calendrier Pirelli. Cette expérience décisive la convainc de lancer sa carrière à New York, où elle vit depuis 2008. Publiées dans le *New York Times* ou le *Washington Post*, ses œuvres ont entre autres été exposées à Londres, à New York, à Berlin, à Lisbonne, à Paris, au musée du Quai Branly, ou encore à Arles, aux Rencontres de la photographie. Artiste activiste, elle s'est donné pour mission de changer le regard sur les femmes noires en proposant d'autres représentations que celles conditionnées par le patriarcat, l'histoire de l'esclavage et de la colonisation. La photographe effectue ainsi des recherches anthropologiques, puise dans des mythes ancestraux pour créer de nouvelles narrations et mythologies, ériger de nouveaux modèles. Dans ses images riches de symboles, de métaphores, les femmes interprètent différents archétypes, incarnant la force des énergies enfin libérées, le «divin féminin» pour la citer. Ici, la photographie est un don, un acte spirituel, une guérison pour donner confiance aux femmes et transcender leur condition.

AM: À travers votre travail photographique, vous dites que vous conjuguez l'art et le militantisme.

Delphine Diallo Je n'ai pas eu le choix : ma nature, mon identité font de moi une militante, car je suis invisible. En tant que photographe noire, je n'ai pas eu de modèle. Où sont les femmes photographes ? Et noires ? Ces dernières doivent représenter à peine 5 % de la profession. Les industries de la photographie, de la publicité n'embauchent pas de femmes, c'est ancré dans leur subconscient. Il faut changer cette habitude de ces générations de professionnels qui ne font confiance qu'aux hommes. Avec mon niveau actuel, je pourrai réaliser des campagnes de pub, des projets importants à 100 000 dollars qui permettent d'acheter une maison, de vivre dans un monde d'opulence et

” Ma nature fait de moi une militante, car je suis invisible. En tant que photographe noire, je n'ai pas eu de modèle.

d'abondance. Et non pas être limitée à une commande de photos dans un magazine de mode. C'était difficile à accepter au début, mais au lieu de me plaindre, j'ai décidé de réaliser mes œuvres artistiques et de les vendre très cher. Je me suis ainsi débrouillée pendant dix ans, en bossant entre New York, Paris, et le Sénégal pour multiplier les opportunités. Aujourd'hui, j'ai ma place sur le marché de l'art, mes prix sont à un bon niveau pour me permettre de vivre. Mais ce n'est que le début : je crée sans cesse, et mon compte en banque devra prouver cette abondance, ma production prolifique.

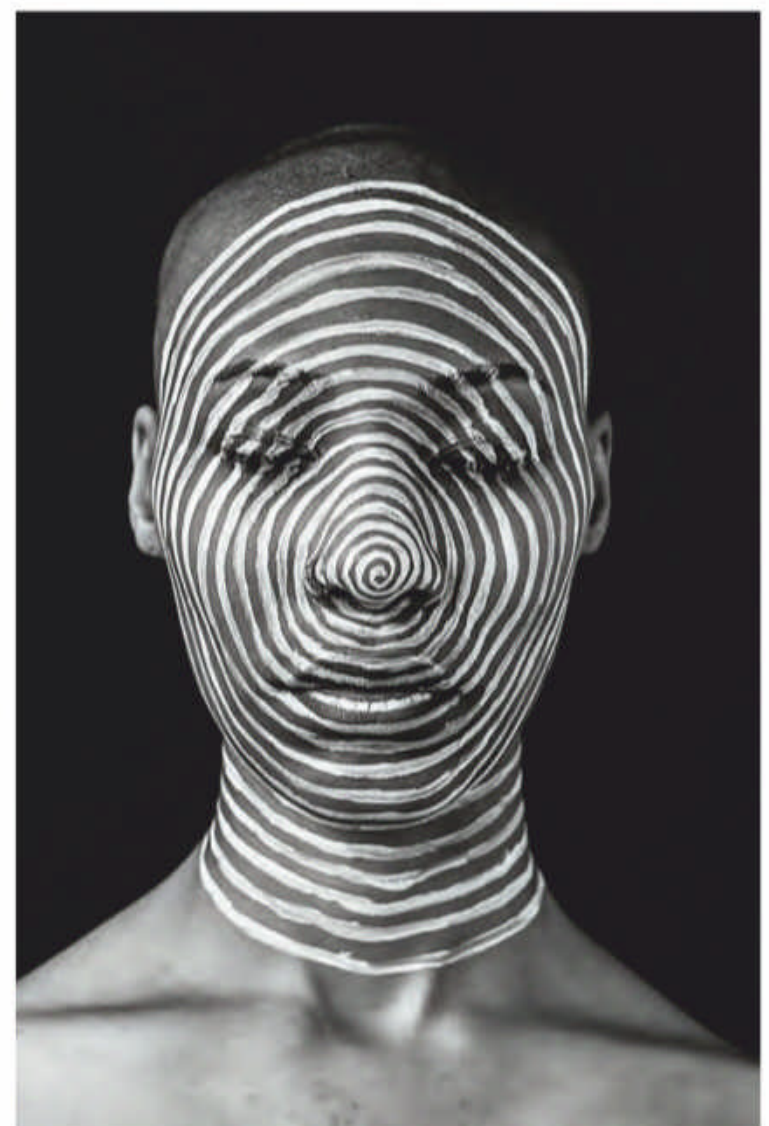
Votre intention est-elle de changer le regard sur les femmes en général, noires en particulier ?

Dans les sociétés occidentales, l'objectification des femmes noires est un fait. Elles sont beaucoup plus sexualisées, c'est la seule place qu'on leur attribue, il n'existe pas d'autres modèles. Les Blanches rencontrent aussi ce problème d'hypersexualisation, mais elles disposent de différents rôles, elles peuvent générer plusieurs interprétations d'elles-mêmes et choisir un espace où se développer. En tant que Noires, nous n'avons quasiment pas d'exemples : un seul mannequin, Naomi Campbell. Une seule actrice, Aïssa Maïga... Je transcende cette objectification, je suis métisse, «café au lait», et à mon âge, je suis toujours perçue comme un exotisme. Déçue de ne pas voir reflétée cette identité dans la société, je l'ai créée pour moi. Si personne ne me voit, moi, je vais me voir ! Je crée un espace où les femmes de couleur ont le respect, l'honnêteté, l'intégrité, la décence, même dans l'interprétation de leur nudité.

Vous vous êtes construite grâce à votre art ?

Oui. Je sais qui je suis, donc je peux dépasser le fait d'être perçue en tant qu'objet et m'adresser à toutes les femmes de notre problème commun de vivre dans une société patriarcale. Je parle de conscience universelle, de masculinité toxique, de la non-entraide des femmes entre elles – qui ne croient pas en elles,

Ci-dessous, *Highness Hybrid* (2011).
 Ci-contre, en haut, *Mengly Buto* (2010),
 et en bas, *Infinite* (2015).



DELPHINE DIALLO

n'arrivent pas à cultiver leurs rêves. À New York, je suis entourée de femmes qui rêvent, qui ont dépassé ce désir normé d'avoir des enfants, un mari, une maison. De couleurs différentes, on crée toutes ensemble. Donc c'est plus facile, car je ne suis pas seule dans cet état. Nous sommes libres, non soumises à la réflexion et à la place que les hommes veulent que l'on prenne dans la société. C'est compliqué, car il existe très peu de visions de cet autre monde. Mais c'est ici que j'ai rencontré d'autres photographes comme moi : j'ai donc un pôle de réflexion, un univers autour de moi. En France, j'aurais été la seule femme noire à être embauchée, parce qu'il n'y en a pas d'autres.

Vous dites que les hommes sont convaincus de voir la beauté des femmes, mais qu'ils se trompent. C'est-à-dire ?

La photographie a posé une malédiction sur les femmes car ce sont les hommes qui l'ont développée. Souvent, une femme ne s'aime pas, n'apprécie pas de se regarder, car elle sait que les hommes ne vont pas aimer cette réflexion. C'est dingue ! Eux voient la jeunesse et ont besoin de sexualiser la beauté pour la voir. Moi, je me concentre sur l'énergie, la beauté intérieure. Les hommes ne peuvent pas y accéder s'ils ne sont pas spirituellement éveillés. Un photographe doit transcender la jeunesse, capter le trajet de la vieillesse, la manière dont on mûrit en tant que femmes. Pourquoi la société ne nous voit-elle plus après 40 ans ? On doit se libérer de ça. Car c'est à partir de cet âge que l'on est *smart*, belles, c'est là que tout commence. Ce sont certainement nos plus belles années car nous savons qui nous sommes. Je me réfère beaucoup aux femmes africaines de ma famille : elles sont âgées, mais quand je les vois marcher nonchalamment, s'asseoir, discuter, elles sont bien dans leur peau, dans leur statut, leur identité. Elles savent qui elles sont. J'accepte de vieillir, je n'ai pas besoin de me maquiller tous les jours, d'avoir à prouver quelque chose. Plus on se libère, plus on regarde notre corps avec bienveillance, plus il nous donne de l'amour, et non l'inverse.

Cette émancipation, ce «travail de guérison», doit-il s'effectuer par les femmes elles-mêmes ?

Elle ne peut pas venir des hommes. Les femmes doivent se projeter dans le futur. On ne sait pas qui l'on est, parce que l'on a laissé les hommes s'exprimer, faire, ils ont occupé tout l'espace. Maintenant, elles prennent leur place dans la création, la littérature, les arts visuels et plastiques, la réalisation... Et racontent d'autres histoires importantes, originales, qui feront évoluer les mœurs. Les hommes mettent souvent en scène des récits de conflits, de violence, de tueries. Où sont les histoires d'amour ? On a besoin d'utopie et d'imagination pour se projeter. Les femmes du futur sont là, elles vont arriver à changer la société ces dix prochaines années. Les hommes devront même reconsidérer leur comportement vis-à-vis de nous. C'est une mission, une belle bataille. On a tout à y gagner, car le monde actuel est obsolète.

Vous souhaitez que le corps féminin soit plus respecté. Comment enclencher cette évolution ?

Nous avons besoin de créatrices aujourd'hui, par centaines de milliers. L'industrie est tellement masculine que même les femmes se doivent d'embaucher des femmes. C'est important. 75 % de mes rentrées d'argent sont le fait d'hommes. Où sont les femmes qui m'aident ?

Il y a une dimension spirituelle, voire sacrée dans votre travail. La photographie est un don, elle ne prend pas l'âme du sujet.

Je donne une place qui n'a jamais vraiment été ouverte à la photo, que tu peux appeler «photographie sacrée». Ce n'est pas religieux. La réflexion d'un être humain, de sa lumière à travers l'objectif est sacrée. Je respecte profondément les sujets, je passe beaucoup plus de temps à parler avec eux qu'à les prendre en photo. Ils me l'autorisent, je leur demande, sans arrêt. Je ne vole pas les âmes. Le matin, je regarde mon corps, mes mains bouger, le soleil me touche de sa lumière orangée, je reconnais cet amour. L'amour est une expérience personnelle, intérieure. C'est une illusion. Il peut être distribué, donné, avec l'intention de guérir, mais pas de prendre. L'intention du photographe doit donc changer. C'est aussi pour cela que notre société ne va plus bien : la photographie doit donner, elle ne doit plus prendre. En espérant qu'une génération d'artistes comprenne cet aspect spirituel. Mon travail est conduit par une énergie spirituelle, un continuum de réflexion et de guérison. Je crée des personnages, des caractères, des images transcendantes qui insufflent cette énergie féminine. Je ne vends pas mes photos, parce qu'elles sont jolies, mais parce qu'elles soignent.

Vous dénoncez aussi l'objectivation des femmes noires dans l'industrie du rap, au sein de laquelle vous avez travaillé en France...

La culture hip-hop à la base est exceptionnelle. Mais elle a été récupérée par l'industrie, qui a vu le danger de ces hommes noirs intelligents, et fait en sorte que les artistes générant des fortunes sur MTV ne disent pas grand-chose, soient vite oubliés. Ces clips objectifiant les femmes noires ont été distribués dans le monde entier, depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui ! Quant aux artistes féminines, elles n'ont aucune compréhension de leur spiritualité. Si j'avais une fille qui les prenait en modèles, ça m'énervait. Elles ne veulent pas prendre cette responsabilité, martelant qu'elles sont des femmes noires libres. Donc les gens n'ont rien à dire ? C'est hypocrite. As-tu vraiment envie d'inspirer la Terre avec ce corps hypersexualisé ? C'est l'industrie du *porn*, la marque d'une société en déclin, une lecture et un langage pornographiques du corps qui n'ont pas de valeurs. Il existe d'autres manières de montrer une femme nue de manière respectable, d'autres histoires, d'autres mythologies, qui transcendent le temps et l'espace.

Vous puisez justement votre inspiration dans des mythes traditionnels ancestraux. Vous voulez tuer les muses et les princesses, et exposer les guerrières, les guérisseuses...

Les muses et les princesses viennent de la société patriarcale : on est faibles, vulnérables, on reste derrière notre prince.

” J’ai un lien fort avec le Sénégal, il me permet d’être équilibrée, de ne pas me sentir perdue dans un monde sans racines.

C’est triste, c’est la seule mythologie que l’on nous a apprise enfants ! Alors qu’il y a tant d’autres archétypes féminins jamais explorés : les guerrières, les reines, les chamanes, les guérisseuses, les exploratrices, les amantes... C’est très excitant pour moi de découvrir ces histoires différentes.

Pourquoi le succès du top model Naomi Campbell n’a-t-il pas représenté pour vous une marque d’ouverture dans l’histoire de la mode ?

C’était une illusion. Son esthétique est devenue la marque et la signature officielles du continent africain. Imaginez l’inverse : une seule mannequin blanche qui réussit dans toute l’Afrique ! On ne compte pas plus de cinq mannequins noirs, comparé aux centaines de milliers de femmes blanches. Cela montre bien le racisme de la mode. Elle ne s’est pas ouverte à d’autres types de beautés africaines, qui ont pourtant fait de la France, de l’Europe des sociétés diverses, et que l’on voit dans les rues de Paris ou de Londres. Ces lieux qui se prétendent les meilleurs du monde sur le niveau intellectuel. Laissez-moi rire ! Cet intellect supérieur qui interdit à d’autres personnes de raconter leurs histoires ? Parce qu’elles seraient moins importantes que les vôtres ? Quelle prétention. Et ces valeurs continuent à diviser les gens aujourd’hui. La diversité des beautés, des esthétiques, des interprétations relève pour moi d’une évolution, d’une société progressiste. Ce n’est hélas pas le cas en Occident.

Votre éveil photographique est-il né au Sénégal ?

Oui. En voyant ma première photo, j’ai compris que quelque chose s’était passé entre le modèle et moi. Depuis, je réalise des portraits de ma famille. J’ai un lien fort avec le Sénégal, il me permet d’être équilibrée, de ne pas me sentir perdue dans un monde sans racines. L’Occident nous enjoint à rester seuls chez nous, à ne pas partager, à se couper de nos origines. L’Afrique, c’est l’opposé total ! J’ai le projet d’y passer du temps l’an prochain pour poursuivre ce travail en profondeur. Le noir et blanc représente 70 % de mes photos. Certains critiques m’ont dit : « Il ne faut plus prendre l’Afrique en noir et blanc, Seydou Keita et

Malick Sidibé l’ont fait. Nous, on incarne l’Afrique moderne. » Mais moi, je vois en noir et blanc. Je défends ce choix esthétique, intemporel, il m’a permis de comprendre la forme, de la vivre.

Réalisé avec votre mère, votre autoportrait *Black Skin, Black Mask* est une métaphore d’un regard conditionné, qui voit d’abord votre couleur de peau avant votre humanité. Vous invitez le spectateur à ouvrir son esprit, à connaître l’histoire de l’esclavage, de la colonisation. Cette image s’inspire de l’ouvrage *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon.

C’est un livre fondateur. Les Blancs et les Noirs doivent le lire pour comprendre l’effet psychologique de la colonisation sur eux. Ainsi éduqués, ils pourraient dépasser l’esprit du colonisés-colonisateurs. Chacun doit se décoloniser. Un exemple : pourquoi en Europe les films des personnes de couleur (arabes ou noires) ne sont presque exclusivement que des comédies ? On ne nous prend pas au sérieux ? Une histoire ne sort pas de l’ordinaire si elle n’est pas comique ou ne se déroule pas dans les banlieues. Ça limite les capacités d’expression d’une génération d’artistes. New York est un microcosme qui évolue très vite, avec des films indépendants, une industrie du film noir, du film latino, du film asiatique. Des communautés que la France dénigre sous le mot « communautarisme », car cela représente une menace pour sa domination culturelle. Il faut changer notre regard sur l’autre. Celui que l’on ne comprend pas et que l’on ne veut pas comprendre. Celui que l’on ne voit pas dans le cinéma français, qui oublie les cultures « du monde ». Même les termes utilisés sont des mots de colonisateurs. Analysons ce langage pour le déconstruire et utiliser un nouveau langage international, ouvert, non raciste. L’Occident ne regarde pas le monde. Que sait-on vraiment des autres peuples ? J’ai dû effectuer ce travail de compréhension de l’autre en arrivant ici. Car j’étais de culture française, donc privilégiée, avec ce problème d’ethnocentrisme dans ma manière de m’exprimer, de juger, de critiquer...

New York est-elle une bulle ?

Est-ce que vous y sentez l’Amérique de Trump ?

Non. Les New-Yorkais sont des guerriers, des immigrants venus sans leur famille. Même dans les temps difficiles, ils s’entraident, se soutiennent. C’est là où j’ai construit mon identité. À Paris, on n’a pas vraiment accès à la création underground, alternative. J’ai la chance de vivre à Brooklyn, à Bushwick, un quartier d’artistes. À côté de chez moi travaillent 200 peintres, sculpteurs, plasticiens. Ici, la création n’a pas besoin d’être approuvée par les autres. Parfois, pour joindre les deux bouts, les artistes ont un ou deux boulots. Mais beaucoup parviennent aussi à vivre de leur art. C’est un métier très difficile, il faut être prêt à assumer des galères. Guidée par l’énergie créative, je suis une machine à production, je suis mon propre boss, responsable, disciplinée. Ainsi fonctionne le mouvement des artistes, on ne peut pas être fainéants ! Ma liberté est un espace de silence, de réflexion, de recherches anthropologiques pour mon travail photographique. ■ delphinediallo.com

document

L'autre rêve américain

Beyoncé,
en 2010.



Dans *Black Power*, Sophie Rosemont (l'une de nos collaboratrices) propose un panorama de la pop culture afro-américaine sur plus de cinq décennies, des *fifties* à nos jours. États des lieux socioculturels, chroniques de disques, de films, de livres et d'œuvres d'art incontournables, portraits et courts récits d'événements iconiques s'y succèdent, mettant en avant un combat toujours d'actualité. À lire !



Black Power, l'avènement de la pop culture noire américaine, Sophie Rosemont, GM Éditions, 29 euros.

COLUMBIA RECORDS - DR

Ci-dessous, les coureurs Tommie Smith (au centre) et John Carlos (à droite) effectuant le salut Black Power lors de la cérémonie des médailles aux Jeux olympiques de Mexico en octobre 1968.



Ci-dessus, Martin Luther King lors d'une conférence de presse le 8 juin 1964.

À l'extrême gauche, Brooklyn, à New York, dans les années 1980.

Ci-contre, Pam Grier dans *Foxy Brown*, en 1974.



Contrairement à ce que son nom indique, on écrit souvent son avant-propos après avoir terminé l'ensemble de son manuscrit. Celui-ci ne fait pas exception à la règle, ce qui est heureux au vu du contexte particulier. L'été 2020 vient de débiter, et, alors que le printemps a été secoué par une pandémie, on assiste à un retour de flammes, aussi appréciable que nécessaire, du mouvement *Black Lives Matter*. Le meurtre de George Floyd a été un électrochoc, celui de trop face à un monde pollué, dans tous les sens du terme. Assez de voir des petits pas en avant provoquer de grands bonds en arrière. La libération sexuelle, la dénonciation du racisme, les différents mouvements libertaires lancés dans les années soixante ont certes permis de gagner des acquis, mais ceux-ci semblent continuellement remis en question. Face à cette hostilité latente, la pop culture – musique, cinéma, littérature, performances diverses et variées, arts plastiques – ne se contente pas seulement de divertir d'un quotidien pesant, ce qui est déjà formidable, mais de nourrir une réflexion, tout du moins de l'accompagner. De propager sa vitalité, son enthousiasme. D'être un vecteur de puissance. Ainsi, confirmant que l'Amérique n'avait toujours pas réglé son problème avec ses citoyens noirs, le printemps 2020 a confirmé la pertinence de *Black Power*, l'avènement de la pop culture noire américaine, des années cinquante à aujourd'hui.

Le *Black Power* désigne originellement une mouvance politique qui, entre le milieu des années soixante et le début des années soixante-dix, a investi le territoire américain, et dont l'objectif était l'indépendance des Noirs face à l'oppression blanche. Avec son livre *Black Power* (1954), qui rassemble des écrits sur ses voyages au Ghana, mais aussi des réflexions sur la littérature noire et les «réactions psychologiques des peuples opprimés», Richard Wright pérennise et popularise l'expression, que chacun peut s'approprier, du Black Panther Party au SNCC – Stokely Carmichael l'emploiera lors d'une célèbre intervention radiophonique en 1966 – et aux artistes. Si le *Black Power* trouve aujourd'hui un nouvel écho dans le terme de *black empowerment*, son influence reste vivace, comme l'analyse le professeur Pap Ndiaye: «Le mouvement *Black Power* a ainsi été l'une des origines de la transformation multiculturelle de la société américaine à partir des années soixante-dix. La valorisation d'identités et d'origines autrefois méprisées, et l'acceptation que les différences ne sont pas incompatibles avec l'égalité doivent beaucoup à l'effervescence politique et culturelle portée par les militants du *Black Power*. En dépit des attaques brutales qu'il subit de la part du président Trump, cet héritage des années soixante demeure vivace aux États-Unis.»



Rosa Parks est arrêtée par la police pour avoir refusé de céder sa place à un Blanc dans le bus, en 1956, à Montgomery.

1954-1969/ A Change Is Gonna Come

QUITTER LE SUD, PERDRE LE NORD

«ÉTOUFFÉE, comprimée par les conditions d'existence dans le Sud, ma vie n'avait pas été ce qu'elle aurait dû être, écrivait Richard Wright dans *Black Boy*, en 1945. Je m'étais conformé à ce que mon entourage, ma famille – conformément aux lois édictées par les Blancs qui les dominaient – avaient exigé de moi, j'avais été le personnage que les Blancs m'avaient assigné (...). J'avais appris peu à peu que le Sud ne pouvait reconnaître qu'une partie de l'homme, ne pouvait admettre qu'un fragment de sa personnalité, et qu'il rejetait le reste – le plus profond et le meilleur du cœur et de l'esprit – par ignorance aveugle et par haine.» Depuis les premières déportations d'Africains, le désir de reprendre sa liberté semble impossible avant de devenir une réalité en 1865. Or, une fois émancipés, les esclaves continuent de travailler pour les Blancs, dont ils dépendent toujours même s'ils ne sont théoriquement plus leur propriété.

La révolution industrielle aidant, on a moins besoin de main-d'œuvre. Les Noirs américains quittent le Sud pour tenter leur chance dans les usines du Nord. De l'avant-guerre jusqu'au début des années soixante-dix, quatre millions d'Africains Américains vivent cet exode rural, qui a pour conséquence la surpopulation dans les quartiers noirs de Chicago, Detroit ou encore Baltimore. Après le champ de coton, place au ghetto. Livrés à eux-mêmes et souffrant de discriminations à l'embauche, les plus jeunes cherchent de nouveaux moyens de gagner de l'argent, quitte à plonger dans la délinquance. La frustration monte, malgré les bénéfices glanés par des élans artistiques comme la Renaissance de Harlem, dans l'entre-deux-guerres, ainsi que les actions de penseurs activistes comme W.E.B Du Bois (1868-1963). Auteur de *The Souls of Black Folk* (1903), créateur du Niagara

Movement en 1906, œuvrant pour les droits civiques, il a aussi fondé la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People) en 1909, toujours active à ce jour.

Désormais libres de leurs mouvements dans une grande partie du pays, les Noirs n'oublient ni leur passé, ni le présent subi dans les États sudistes. Ce dont témoigne le morceau *Strange Fruit*, immortalisé par Billie Holiday dès 1939. Les Noirs n'ont pas le droit de vote, ni d'aller dans les mêmes toilettes publiques, piscines, salles d'attente, écoles ou universités que les Blancs. En juin 1941, après une marche sur Washington où des milliers de manifestants réclament les mêmes chances à l'emploi, Roosevelt signe l'*Executive Order 8802*. Les postes administratifs et militaires sont désormais ouverts à tous. Nombre de Noirs combattent ainsi contre le nazisme, mais peu seront reconnus à leur juste valeur. En 1948, le président Truman ordonne l'*Executive Order 9981* qui stipule que les soldats racisés peuvent obtenir les mêmes promotions que les autres combattants. (...)

QUAND DIZZY GILLESPIE VOULAIT ÊTRE PRÉSIDENT

Né en Caroline du Sud, Dizzy Gillespie développe très tôt son talent à la trompette. Dans les années quarante, il bouscule New York de ses folles improvisations, nourries du jazz mais aussi des rythmes cubains. Durant les *fifties*, il fait le tour du monde. Mais la honte cuisante de la ségrégation ne cesse de le ronger et, si sa musique reflète sa volonté de mélanger les couleurs sonores, il veut aller plus loin. Début 1963, son label fabrique des badges où il est inscrit «Dizzy Gillespie for President». Quelques jours plus tard après la marche de Washington, il découvre une photo de la foule. Un couple se détache, arborant le fameux badge. Pourquoi pas ? Le 12 septembre 1963, au Monterey Festival, Gillespie annonce qu'il veut devenir le prochain président des États-Unis, avant de jouer l'hymne de sa campagne électorale, *Vote Dizzy*, avec Jon Hendricks au micro. Il évoque d'ores et déjà les membres de son gouvernement, dans une White House devenue Blues House : Miles Davis comme

Dizzy Gillespie à New York, en 1948.



BRIDGEMAN IMAGES

directeur de la CIA, Duke Ellington, secrétaire d'État, Ella Fitzgerald aux Affaires sociales, Max Roach, ministre de la Défense, Charles Mingus, ministre de la Paix, Louis Armstrong dirigera l'Agriculture, Malcolm X, la Justice. Quelques jours après l'attentat de l'église de Birmingham, Gillespie annonce officiellement sa candidature. C'est un choc qui amuse certains, agace ou enrage d'autres, mais donne aussi de l'espoir. Avant la fin de l'automne, des comités se sont formés un peu partout... et JFK est assassiné le 22 novembre. Il est remplacé par Lyndon B. Johnson, moins engagé dans la lutte pour les droits civiques, qui aura affaire à Barry Goldwater, sénateur républicain opposé à la déségrégation. Le 23 juillet 1964, Gillespie publie son programme via la revue *California Eagle*. Il y propose de mettre fin à la guerre du Vietnam, rompre la guerre froide, favoriser l'égalité des chances et la gratuité des soins médicaux, interdire le Ku Klux Klan mais aussi de réduire l'armement et dissoudre le FBI. En novembre, Johnson devient le nouveau président des États-Unis. Même Dizzy a voté pour lui, afin de ne pas perdre une voix contre Goldwater. Combien en a-t-il obtenu ? Personne ne le sait puisqu'on n'a jamais retrouvé le comptage.

1970-1979/ To Be Young Gifted And Black

RACINES, ALEX HALEY

À l'origine, un roman signé Alex Haley, paru en 1977 et lauréat du Prix Pulitzer. Lorsqu'un jeune griot gambien de 17 ans part à la cueillette, il est enlevé par les toubabs, ceux qui fournissent des esclaves aux États-Unis. En Virginie, on lui donne un nouveau prénom, et Kunta Kine doit gommer son passé pour survivre. C'est son histoire que raconte *Racines*, écrit par son arrière-petit-fils, Alex Haley, qui rapporte aussi celle de sa descendance. Entre sévices et résiliences, le récit est servi par la belle plume d'Alex Haley, journaliste qui a aidé Malcolm X à écrire ses mémoires. Or, elle aurait aussi été trempée dans l'encre d'un autre roman, *L'Africain* d'Harold Courlander, et nourrie de recherches historiques approximatives. Ce que Haley présente comme une *faction* («fact» + «fiction») fait l'objet de controverses. Au même titre que la série éponyme, diffusée sur ABC en janvier 1977, regardée par des millions d'Américains. Employant la même méthode que son *Holocauste* à venir, le réalisateur Marvin J. Chomsky cherche l'empathie du téléspectateur, quitte à tomber dans un systématisme émotionnel peu représentatif de la réalité des déportés noirs. Aujourd'hui, on reconnaît cependant à la série d'avoir imposé à une heure de grande audience un témoignage des heures sombres de l'histoire américaine. Ce qu'il en reste ? La figure de Kunta Kine, souvent citée dans le hip-hop et objet d'une plaque commémorative à Annapolis, Maryland, volée dès son installation par le Ku Klux Klan mais remplacée depuis.

1980-1990 / Do The Right Thing

BASQUIAT, ROI NOIR DE LA PEINTURE MODERNE

Ses héros ? Charlie Parker et Jimi Hendrix. S'il a toujours insisté sur le fait d'être un artiste avant d'être un artiste noir, Jean-Michel Basquiat (1960-1988) puise son inspiration dans l'imagerie traditionnelle africaine, la musique caribéenne, le jazz et le hip-hop – même s'il a joué dans des groupes de rock dit blanc. Né à Brooklyn d'une mère portoricaine et d'un père haïtien, il n'aura de cesse d'interroger ses origines. Une œuvre comme *Slave Auction* témoigne de sa volonté à témoigner du passé ségrégationniste et de la force expressive de la diaspora noire et, dans *Self-Portrait*, il se représente tel un guerrier du Bakongo. Cependant, Basquiat est ancré dans la modernité, qu'il juge encore trop empruntée, et salue ses grandes figures noires, de Mohamed Ali à Malcolm X. En baptisant une de ses toiles *Irony of a Negro Policeman*, il en dit long sur ses convictions face à la prédominance blanche – il a assisté au meurtre d'un de ses amis par un officier. Si sur sa couronne signature ses trois pointes désignent l'importance de ses héros (le poète, le musicien, le boxeur), elle est une évidente démonstration de sa souffrance existentielle, en partie due au racisme ambiant. Élevé au sein d'une famille cultivée de la classe moyenne, Basquiat se montre très tôt récalcitrant à toute forme d'autorité et se retrouve dans la rue au sortir de l'adolescence. Il y découvre le graffiti mais aussi la force d'une ambition qui nourrit un corpus tout en déflagrations primitives jusqu'à la fin de sa courte existence, interrompue par une overdose. À 27 ans, comme Hendrix.

Jean-Michel Basquiat à Saint-Moritz (Suisse), en 1983.



Spike Lee dans les rues de New York, en 1998.

DO THE RIGHT THING, SPIKE LEE

Dédié à plusieurs victimes de la violence policière américaine, le quatrième film de Spike Lee (né en 1957), celui qui lui permet de rencontrer le succès, se fonde sur l'antagonisme entre les discours de Martin Luther King et de Malcolm X – à qui le réalisateur consacrera un biopic en 1992. Cependant, son intrigue ne perd jamais de vue sa fonction distrayante. Nous sommes dans le Brooklyn des années quatre-vingt, loin d'être gentrifié comme aujourd'hui, à Bed Stuy. Y cohabitent de nombreuses communautés de toutes les couleurs de peau. C'est là où Spike Lee a grandi, et il le représente durant l'été, le jour le plus chaud de l'année. Les tensions raciales montent au fil des heures jusqu'à exploser la nuit. Avec ses personnages truculents, du livreur de pizza Mookie (incarné par Spike Lee lui-même) à l'animateur radio Mister Señor Love Daddy (Samuel L. Jackson), *Do the Right Thing* impose un ton hip-hop qui épouse la musique, la mode et l'attitude des quartiers où est né le rap. Il est aussi politique et défraye la chronique à Cannes, le jury n'ayant guère apprécié les scènes d'émeutes. Spike Lee y contrôle tout, de la caméra au jeu, de l'écriture à la production. Ce qui permet alors de parler d'une « nouvelle vague » du cinéma noir, parfois surnommé New Jack, la première depuis l'éphémère *Blaxploitation* des années soixante-dix. Sa grande maîtrise du vocabulaire et des couleurs pop influence tous les metteurs en scène qui veulent parler de la réalité des cités ou des ghettos. Encore aujourd'hui, Lee signe des films puissants du point de vue narratif comme politique. En a notamment témoigné *BlackKKlansman* (2018), qui raconte l'infiltration du Ku Klux Klan par un jeune flic noir.

2000-2020 / Black Lives Matter

LES VIES NOIRES COMPTENT

Quant aux bavures policières, elles ne connaissent pas de trêve. Le 26 février 2012, Trayvon Martin, 17 ans, est tué d'une balle dans le ventre par le surveillant de son quartier en Floride, George Zimmerman. Lequel est acquitté le 13 juillet 2013. Naît alors sur Twitter le hashtag #BlackLivesMatter. C'est le début d'un mouvement initié par trois femmes noires,

Patrice Cullors, Alica Garza et Opal Tometi. En commentaire d'un billet de Garza se concluant par «Personnes noires. Je vous aime. Je nous aime. Nos vies comptent», Cullors indique #BlackLivesMatter: «Les vies noires comptent». À la tête de l'association Black Alliance for Immigration, Tometi les rejoint. Ensemble, elles définissent que ce mouvement non hiérarchique doit avant tout rassembler les activistes de l'antiracisme. Elles ont du pain sur la planche. Le 17 juillet 2014, Eric Garner, un père de famille de 44 ans, est arrêté dans la rue à Staten Island, New York, car on l'accuse de vendre illégalement des cigarettes. Le policier pratique cette méthode de plaquage au sol nommée *décubitus ventral*. «I can't breathe», répète Garner avant de perdre connaissance. Il sera déclaré mort à l'hôpital. Le 9 août 2014, Michael Brown, 18 ans et non armé, est abattu par un policier à Ferguson, Missouri. S'ensuivent dix jours de violences entre la police et la population. Le 22 novembre 2014, Tamir Rice, 12 ans, est tué à Cleveland, Ohio. Son crime? Avoir joué avec un faux pistolet. Le 8 avril 2015, Walter Scott, un cariste de 50 ans, est abattu d'une balle dans le dos en Caroline du Sud. Arrêté pour une infraction mineure au Code de la route, il avait tenté de s'enfuir pour se dérober aux coups de taser du policier. Lequel est condamné à vingt ans de prison. Le 10 juillet 2015, Sandra Bland, 28 ans, qui venait de décrocher un travail à l'université texane A&M de Prairie View, est arrêtée pour ne pas avoir mis son clignotant, et emprisonnée pour «agression sur fonctionnaire». Trois jours plus tard, on la retrouve pendue dans sa cellule – suicide? Le 5 juillet 2016, Alton Starling, 37 ans, père de cinq enfants et vendeur de CD à la sauvette, est abattu, alors qu'il est à terre et maîtrisé. Le 6 juillet 2016, c'est au tour de Philando Castile, 32 ans, d'être tué par un officier (qui sera acquitté) à St Paul, Minnesota. Arrêté pour cause de phare cassé, cet employé de cantine a agonisé devant sa compagne et la petite fille de celle-ci. Etc., etc.

Les brutalités policières sont quotidiennes aux États-Unis, et touchent en grande majorité des personnes noires. Mais, après des décennies à trembler devant un système solidement tenu par la police et le FBI, la communauté africaine américaine s'est organisée, associée avec des activistes, socialistes ou tout simplement humanistes, et clame sa colère. Les moyens de communication que sont les réseaux sociaux deviennent précieux, et le #BlackLivesMatter devient de plus en plus viral. Le mouvement BLM tient à son indépendance et à son pacifisme – en 2016, il condamnait fermement le meurtre de policiers blancs par des militants radicalisés lors d'une manifestation à Dallas. Néanmoins, il veut aussi partager le plus possible sa quête d'égalité. Raciale, économique et financière. En 2017, plus de 20 % des Noirs américains vivent sous le seuil de pauvreté, contre 12,3 % pour l'ensemble de la population. Ils sont les plus touchés par l'obésité, du fait de leur précarité, de leur mauvaise hygiène de vie et du faible budget consacré aux soins. Plus de la moitié des Noirs américains ne peuvent se payer le médecin ou, plus cher encore, une hospitalisation.

Même vitale. Ainsi, en 2020, la pandémie de Covid-19 frappe cruellement la *working class* noire. En mars 2020, Jason Hargrove, chauffeur de bus de Detroit, poste une vidéo sur Facebook où il partage sa colère et son abattement face à des passagers qui toussent sans couvrir leur visage. Quelques jours plus tard, il décède, emporté par le virus... Le mois suivant, les Africains Américains représentent 25 % des malades touchés par le Covid-19 et, selon les États, trois-quarts des morts. Cette tragédie révèle qu'en 2020, rien n'est résolu.

LES VOIX DU PRÉSIDENT OBAMA

C'est sans aucun doute le président le plus mélomane que les États-Unis aient connu. Capable de fredonner Al Green en plein discours (le fameux «I'm so in love with you...», suivi des hurlements de bonheur de la foule) ou *Sweet Home Chicago* de Robert Johnson, entouré de Mick Jagger, Buddy Guy et B.B. King lors d'une soirée donnée lors du Black History Month de 2012. Capable d'imaginer des soirées en l'honneur de Ray Charles, d'inviter Stevie Wonder et Paul McCartney à chanter *Ebony and Ivory* ou de convier le jeune rappeur Kendrick Lamar. La star de sa première soirée d'investiture? Aretha Franklin, avec laquelle il partage un amour indéfectible pour l'hymne gospel *Amazing Grace*. En 2015, lors de la cérémonie en mémoire des victimes de l'attaque de l'église de Charleston par le suprémaciste Dylann Roof, Obama en avait chanté quelques vers. La même année, lors des Kennedy Honors, Aretha interprète *You Make Me Feel Like (A Natural Woman)*, devant un Obama ému aux larmes. Bruce Springsteen a composé *Forward and Away We Go* en son honneur durant sa campagne de 2012, Will.i.am s'est chargé de *Yes We Can* pour celle de 2008. Bref, Barack Obama est une pop star à qui plusieurs longs-métrages ont déjà été consacrés: *Barry*, *the First Date*, sans oublier *The Obama Effect*! Quant à Michelle Obama, elle a démontré ses talents de danseuse et de chanteuse sur plusieurs émissions télévisées. Comble du chic, la bande originale du documentaire qui lui est consacré en 2020, *Becoming*, est signée Kamasi Washington. ■



Le président Barack Obama, en 2009.

BUSINESS

Cybersanté

Healthlane confirme sa bonne forme

Transfert d'argent

WorldRemit joue les trouble-fêtes

Tourisme

Le secteur veut résister au Covid-19

Télécoms

MTN se recentre chez lui

Cryptomonnaies

L'assurance tranquille du Bitcoin

L'urgence de réinventer un modèle de développement

La crise mondiale a mis à nu l'échec du modèle économique de l'Afrique et aggravé ses faiblesses. Des voix s'élèvent pour tirer des leçons de cette période compliquée et opérer à de profondes transformations. par **Jean-Michel Meyer**

SHUTTERSTOCK



Vue aérienne
du troisième pont
continental de Lagos.
Le Nigeria présente
un risque systémique
social élevé.

Fin de l'éternel blabla, des discours creux, des rapports et des colloques sans lendemain. Place à l'action. La crise mondiale, sanitaire et économique qui frappe la planète en 2020 plonge l'économie africaine dans la récession. Ce n'était plus arrivé depuis vingt-cinq ans.

Si, jusque-là, le continent réussit à se préserver des effets mortels de la pandémie, il subit en revanche de plein fouet l'arrêt brutal du commerce mondial.

Un choc qui exacerbe ses faiblesses criantes et ses lourdes dépendances : exportation de matières premières brutes, faible industrialisation, agriculture sans rendement, manque d'infrastructures, retard dans la transition numérique, défaillances des systèmes éducatifs et de santé, capital humain peu formé, incapacité d'intégrer l'informel...

« Le drame africain, c'est son modèle économique », résume Sampawende Jules Tapsoba, chercheur à la Fondation pour les études et recherches sur le développement international (Ferdi), dans une tribune coécrite avec Blaise Gnimassoun, maître de conférences en sciences économiques à l'université de Lorraine. « Pendant plus de soixante ans, la plupart des pays se sont organisés autour d'un modèle de rente, favorable à la mal-gouvernance et sans capacité de création de valeur ajoutée. » Résultat ? « L'Afrique souffrira autant de fois que les soubresauts de l'économie mondiale plomberont la demande et les cours des matières premières. [...] Cette crise est aussi une opportunité à saisir pour opérer un changement profond de modèle économique. »

Un appel largement partagé. « On peut tout de même espérer que la crise soit le prélude à de profondes transformations sur le continent », a confié au *Monde*, en mai dernier, l'économiste Carlos Lopes, ancien secrétaire exécutif de la Commission économique pour l'Afrique des Nations unies (CEA).

Car l'effondrement du cours du pétrole, qui se propage à d'autres matières premières avec la chute de la demande mondiale à cause de la pandémie, frappe au cœur les premières économies du continent (Afrique du Sud, Nigeria, Algérie, Égypte, Angola, etc.), trop dépendantes de leur sous-sol : leur déficit public se creuse, leurs devises se déprécient, alourdissant le service de leur dette en monnaie locale. Avec moins de 8 % des réserves mondiales de pétrole et de gaz, le continent est un acteur mineur, et il subira à chaque fois les effets des rivalités commerciales entre Saoudiens, Russes et Américains. Mais pourquoi peine-t-il tant à engager la révolution des énergies renouvelables ?

« Les prix de la production d'énergie renouvelable deviennent de plus en plus compétitifs. C'est donc le bon moment pour passer à une base de production et de consommation plus propre. L'Afrique a le potentiel d'accélérer son industrialisation grâce à des solutions plus écologiques », assure Carlos Lopes.

Autre danger mortel : les conséquences du changement climatique. Le risque d'une crise alimentaire majeure



Discours du président de la Commission de l'UA, Moussa Faki Mahamat, au sommet extraordinaire de Niamey (Niger), en juillet 2019, au cours duquel les dirigeants ont officiellement lancé la Zone de libre-échange continentale africaine.

menace à nouveau des millions d'Africains. Pour l'agriculture, déjà très fragile, le scénario catastrophe est écrit depuis des années par l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) : «Le changement climatique devrait entraîner des baisses de production agricole dans de larges parties de l'Afrique. [...] Ces baisses seront plus marquées en Afrique de l'Ouest, où la production pourrait reculer de 2,9 %. [...] Les régions où la production agricole baisse en raison du changement climatique augmenteront probablement leurs importations de produits agricoles.» Et une agriculture qui ne peut accompagner une forte démographie est la mèche d'une bombe

La Zleca couvre un potentiel commercial estimé à plus de 3 000 milliards de dollars.

à retardement... Les économistes africains Fadhel Kaboub (université Denison, Ohio), Ndongo Samba Sylla (université Cheikh Anta Diop, Dakar), Kai Koddenbrock (université Goethe, Francfort), ainsi qu'Ines Mahmoud et Maha Ben Gadha (Tunis) sont les chefs de file, début septembre, d'une lettre ouverte : ils militent pour la mise «en œuvre d'un modèle de développement économique alternatif.» «Nous appelons les États africains à élaborer

un plan stratégique axé sur la reconquête de leur souveraineté économique et monétaire, qui doit inclure la souveraineté alimentaire, la souveraineté dans le domaine des énergies renouvelables et une politique industrielle centrée sur

un contenu manufacturier à plus forte valeur ajoutée.» Pour eux, «l'Afrique a la capacité d'offrir une qualité de vie décente à tous ses habitants. Elle est capable d'offrir des services publics universels, tels que les soins de santé et l'éducation, de garantir un emploi aux personnes qui veulent travailler et de mettre en place des filets sociaux assurant des revenus décents aux personnes qui ne peuvent pas travailler».

Et pourtant, bien avant la pandémie, les États ont imaginé une pièce maîtresse de ce nouveau modèle : la Zone de libre-échange continentale africaine (Zleca). Cet espace économique de 1,2 milliard de consommateurs couvre un potentiel commercial estimé à plus de 3 000 milliards de dollars. «L'épidémie a montré à quel point il était risqué de dépendre trop du reste du monde

pour ses approvisionnements. Or, la Zleca est censée inciter au développement de chaînes de valeur sur le continent», insiste Carlos Lopes.

Selon la Banque mondiale, sa pleine mise en œuvre permettrait de sortir 30 millions d'Africains de l'extrême pauvreté, d'augmenter les revenus du continent de 450 milliards de dollars d'ici à 2035 et stimulerait les exportations intracontinentales de 81 %.

Depuis le 17 août, la Zleca dispose d'un secrétariat général à Accra, piloté par le Sud-Africain Wamkele Keabetswe Mene. Mais le démarrage du plus grand bloc économique régional du monde, programmé pour le 1^{er} juillet 2020, est retardé. Seuls 44 États sur 55 ont ratifié l'accord l'instituant, et 50 % des pays ont un niveau de préparation suffisant à l'ouverture des marchés.

Or, le temps presse. «L'épidémie de Covid-19 a accru les inégalités sociales en Afrique», relève Ana Boata, directrice de la recherche macroéconomique chez Euler Hermes. L'assureur-crédit estime que le «Covid-19 est susceptible d'intensifier le risque social systémique déjà élevé en Afrique», du fait de la capacité réduite «des gouvernements à répondre par des mesures de relance budgétaire. Il ne peut être exclu que des manifestations publiques se produisent à travers le continent entre le second semestre 2020 et 2021». Pour Euler Hermes, une vingtaine de pays du continent présentent ce «risque systémique social élevé»: le Nigeria, l'Angola, le Gabon, la République démocratique du Congo, le Cameroun, le Maroc, la Côte d'Ivoire, l'Algérie, le Sénégal ou encore la Tunisie... D'où l'urgence à agir pour élaborer ce nouveau modèle de développement plus inclusif, durable et résilient face aux chocs extérieurs. ■

LES CHIFFRES



12,6 millions de dollars seront investis en Égypte par le groupe émirati Majid Al Futtaim, partenaire de Carrefour, pour porter à 63 le nombre d'hypermarchés de cette enseigne dans le pays d'ici la fin 2020.

51% C'est le montant de la contraction du PIB de l'Afrique du Sud au 2^e trimestre 2020, soit sa pire récession depuis celle de 1992.

354 millions d'euros, soit le prêt accordé par la BERD à trois entreprises d'État marocaines pour lutter contre le Covid-19: l'Office national des aéroports, la Société nationale des autoroutes du Maroc et l'Office national de l'électricité et de l'eau potable.

68,1 milliards de dollars. C'est le chiffre d'affaires du marché africain de l'assurance.

57 MILLIONS DE DOLLARS.

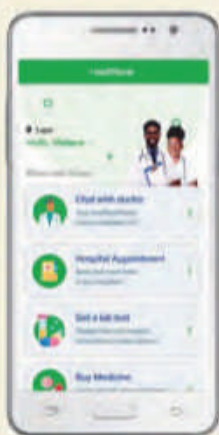
C'EST LE PRODUIT NET BANCAIRE DU GROUPE BURKINABÉ CORIS BANK INTERNATIONAL AU 1^{ER} SEMESTRE 2020 (+18,8 %), LEQUEL FIGURE PARMI LES BANQUES QUI ONT LE MIEUX RÉSISTÉ À LA CRISE.



Healthlane confirme la bonne forme de la cybersanté

Tandis que l'investissement dans les start-up africaines devrait reculer de 800 millions de dollars en 2020, la camerounaise Healthlane lève 2,4 millions de dollars.

Début septembre, la start-up camerounaise Healthlane a levé 2,4 millions de dollars auprès d'investisseurs, tels Sequoia Capital, Digital Horizon, Silicon Valley Bank, Supernode Ventures, Capitoria ou encore la plate-forme chinoise de cybersanté Ping An Good Doctor. Fondée en début d'année, Healthlane connecte déjà, via son application mobile, 60 000 utilisateurs à des services de santé au Cameroun et au Nigeria, comme la prise de rendez-vous. Les fonds levés permettront de nouvelles applications telles que la télémedecine et la commande de médicaments. « Contrairement à de nombreuses start-up qui ne dépendent que de la télémedecine, la solution de Healthlane combine des services de santé à distance et en face-à-face.



En outre, les clients ne sont pas seulement des utilisateurs mais aussi des médecins, des hôpitaux, des pharmacies et d'autres acteurs de la santé. À l'avenir, cette approche tout-en-un permettra à l'entreprise d'élargir la liste des services en ajoutant, par exemple, des produits d'assurance», a expliqué Alan Vaksman, directeur de Digital Horizon, pour justifier

son intérêt pour la start-up du Camerounais Alain Nteff. Celle-ci s'inspire de la plate-forme Ping An Good Doctor, qui connecte 315 millions de personnes et affiche plus de 15 milliards de dollars de capitalisation boursière. Selon AfricArena, l'opération de Healthlane intervient à un moment où les investissements dans les start-up africaines, qui ont dépassé les 2 milliards de dollars l'an passé, devraient chuter de 800 millions de dollars en 2020 à cause de la crise du Covid-19. ■ J.-M.M.

La renaissance des ICS

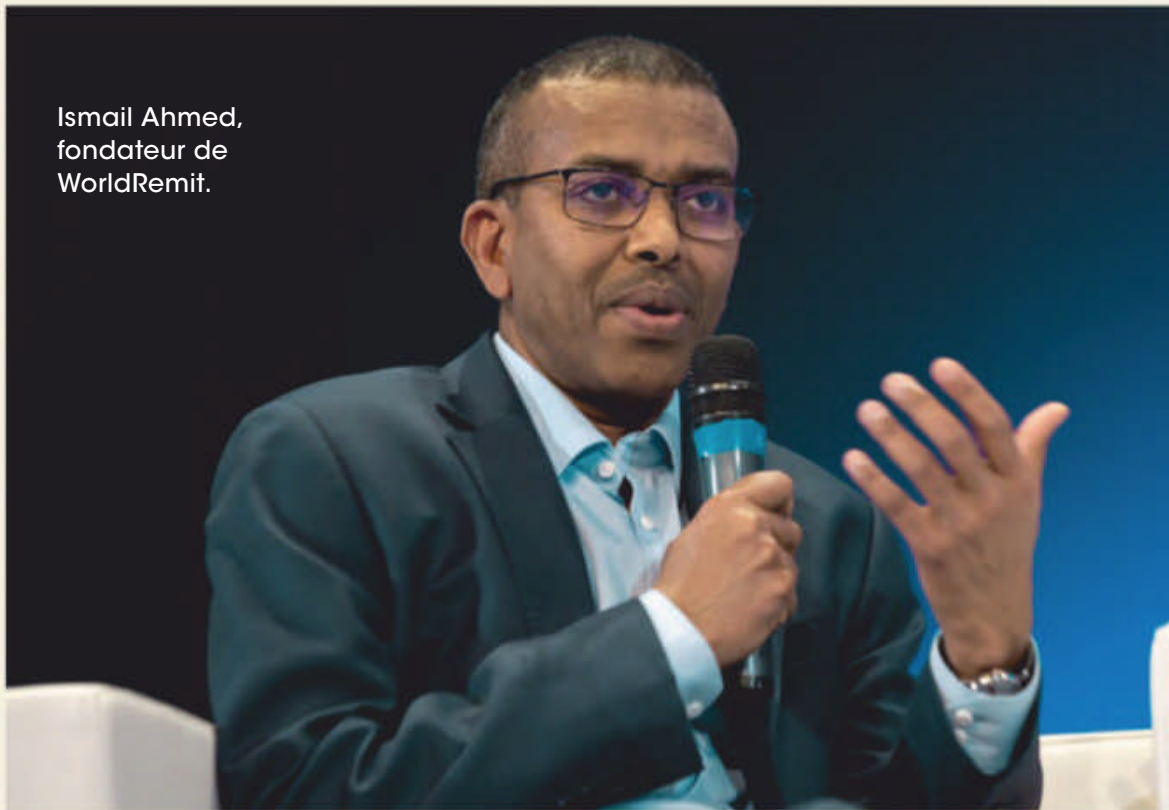
Moribondes en 2014, les Industries chimiques du Sénégal remontent la pente.

Les Industries chimiques du Sénégal (ICS) se redressent. En 2014, l'ex-fleuron de l'industrie lourde sénégalaise agonise. Le groupe, qui a débuté l'exploitation des réserves de phosphate du pays en 1960, croule alors sous une dette de 320 millions de dollars lorsqu'il est repris par le géant indonésien de la chimie Indorama en 2014, qui en rachète 78 % du capital. Ce dernier, qui exploite plus de 130 sites industriels dans plus de 35 pays et emploie plus de 40 000 personnes dans le monde, a redressé le groupe. En 2019, les ICS ont en effet produit 1,7 million de tonnes de phosphate pour un chiffre d'affaires de 450 millions de dollars. Selon le directeur général, Alassane Diallo, les ICS sont devenus le premier producteur d'engrais phosphatés d'Afrique subsaharienne, le troisième du continent et « la principale entreprise pourvoyeuse de devises au Sénégal ». Un redressement qui ne se fait cependant pas sans accrocs : ICS est accusé de pollution, et l'extension de l'un de ses sites industriels, à Tobène, rencontre l'hostilité des habitants. ■ J.-M.M.

LA CEMAC CHERCHE DES CAPITAUX À BRUXELLES

Les 16 et 17 novembre 2020, dans les locaux de l'Union européenne à Bruxelles, la Communauté économique et monétaire de l'Afrique centrale (Cemac) tentera de mobiliser 2 563,4 milliards de francs CFA (plus de 3,9 milliards d'euros) auprès de donateurs pour financer « 12 projets intégrateurs », indique, sans plus de précisions, Michel-Cyr Djiena Wembou, secrétaire permanent du Programme des réformes économiques et financières de la Cemac. Car, note-t-il, « les États n'ont toujours pas mis en place de manière vigoureuse les réformes qui concourent à l'amélioration du climat des affaires, à la diversification de l'économie et au renforcement du capital humain ». Pour ces pays, très affectés par la baisse du prix du pétrole, le Fonds monétaire international anticipe une contraction du PIB de la Cemac de -3,7 % en 2020. ■ J.-M.M.

Ismail Ahmed,
fondateur de
WorldRemit.



Transfert d'argent: WorldRemit joue les trouble-fêtes

Pionnier des envois de fonds en ligne, le britannique se renforce en Afrique en rachetant pour 500 millions de dollars Sendwave, autre concurrent des transferts 100 % numérique.

Attaquer par temps de crise. Un principe que la start-up fintech britannique WorldRemit suit à la lettre. Fondée en 2010 et figurant parmi les précurseurs du transfert d'argent à l'international 100 % online, l'entreprise finalise depuis la fin août le rachat, pour 500 millions de dollars, de Sendwave. L'opération doit aboutir avant la fin de l'année. La société de transfert de fonds, qui a vu le jour en 2014 en Tanzanie, permet à la diaspora et aux migrants

en Amérique du Nord et en Europe d'envoyer des paiements instantanés à destination du Kenya, de la Tanzanie, de l'Ouganda, du Ghana, du Nigeria et du Sénégal. «Envoyer de l'argent par Sendwave est aussi simple que d'envoyer un SMS», insiste son PDG Will Fogel, qui continuera d'opérer de façon indépendante. Cette acquisition débouchera sur un nouvel ensemble qui devrait peser 1,5 milliard de dollars. WorldRemit, elle, dessert plus de 4 millions de clients, qui peuvent envoyer numériquement des fonds dans

90 devises et 150 pays. Le groupe est déjà présent au Nigeria, en Guinée, au Malawi, à Madagascar, au Mozambique et au Niger à travers des accords conclus avec les opérateurs locaux de téléphonie mobile. Avec cette opération, le britannique se renforce en Afrique et se pose en sérieux concurrent des géants Western Union et MoneyGram. «WorldRemit possède l'un des réseaux de transfert d'argent les plus larges et les plus accessibles au monde. En le combinant avec celui de Sendwave, qui offre des paiements instantanés, à bas frais et entièrement numérisés, nous répondons aux besoins des clients en matière de paiements numériques rapides et sécurisés, en particulier compte tenu des restrictions actuelles de voyage et de la tourmente économique», a justifié Breon Corcoran, le PDG de WorldRemit. Le patron de la start-up mise ainsi sur la forte progression des services bancaires numériques depuis l'apparition du coronavirus. «Après les fermetures des frontières, nous avons constaté une réelle accélération vers le numérique, avec un taux d'activation de nouveaux comptes qui a plus que doublé cette année», précise-t-il. La Banque mondiale a confirmé l'essor des opérations bancaires numériques en raison du Covid-19, mais tout en constatant qu'en 2020, les envois de fonds mondiaux chuteront de 20 %, à 445 milliards de dollars, après avoir atteint un record de 554 milliards de dollars en 2019. Au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, ils devraient baisser de 19,6 % en 2020, à 47 milliards de dollars. Tandis que ceux vers l'Afrique subsaharienne déclineraient de 23,1 % en 2020, pour atteindre 37 milliards de dollars, avant un redressement de 4 % attendu en 2021. Dans ce marché incertain, Breon Corcoran assure qu'il «continuera à rechercher des acquisitions». ■ J.-M.M.

Le tourisme veut résister au Covid-19

Le secteur vit une année dramatique en Afrique, comme partout ailleurs dans le monde. Malgré des légers signes de reprise, les professionnels mettront longtemps à s'en remettre.

Du nord au sud du continent, c'est la panique. En 2020, le secteur du tourisme traverse en Afrique la pire année de son histoire. Ce qui n'est pas sans remous. L'activité représente 8,5 % du PIB africain, soit l'équivalent de 194,2 milliards de dollars en 2018, et emploie près de 25 millions de personnes. Des destinations touristiques importantes comme le Kenya ou l'Égypte pourraient ainsi perdre plus de 3 % de leur PIB.

En Afrique du Sud, le groupe Sun International, qui possède des hôtels et des casinos, a annoncé, début septembre, la suppression de 3300 emplois, dont 2300 dans le pays. C'est l'impact de plusieurs mois de confinement très strict qui se traduisent pour le groupe par une perte de 885 millions de rands (44,5 millions d'euros) au cours du premier semestre 2020. «Il nous faudra un certain temps pour que nos établissements se rétablissent», confie le CEO Anthony Leeming. Un avis partagé par son confrère Marcel von Aulock, PDG du groupe Tsogo Sun, qui possède une centaine d'établissements, notamment en Afrique du Sud et aux Seychelles. Le Covid-19 lui a fait perdre 1,2 milliard de rands (60,5 millions d'euros). «Il faudra au moins trois ans pour se redresser», anticipe le manager.

Cataclysme identique au nord. Surtout quand le terrorisme s'en mêle.



The Palace of Lost City, à Sun City, en Afrique du Sud. Sun International, le groupe qui en est propriétaire, a annoncé la suppression de 3300 emplois, dont 2300 dans le pays.

En Tunisie, le 6 septembre, une attaque terroriste a frappé à Sousse. Le coup est rude pour un pays dans lequel le tourisme représente 14 % du PIB. Après huit mois en 2020, les revenus de cette activité ont reculé de 60 %, passant à 1,5 milliard de dinars (464 millions d'euros) – contre près de 4 milliards (1,2 milliard d'euros) à la même période en 2019. La profession réclame en vain un plan de relance.

Au Maroc, très peu de touristes ont déambulé cet été derrière les

remparts de Marrakech ou sur la place Jemaa el-Fna, posé leurs valises dans les hôtels d'époque ou flâné dans les jardins de la ville ocre. «Le secteur hôtelier a connu une paralysie totale», déplorait, fin août, Hamid Bentahar, président du conseil régional du tourisme de Marrakech. L'année record de 2019, avec 13 millions de visiteurs dans le royaume, paraît si loin. L'activité, qui pèse 7 % du PIB et a créé 500 000 emplois directs et plus de 2 millions d'emplois indirects,

a enregistré une chute de ses recettes de 71,7 % au deuxième trimestre 2020. Ce qui représente une perte sèche de 11,8 milliards de dirhams (1,1 milliard d'euros).

Mais tout espoir n'est pas entièrement perdu. D'après l'Organisation mondiale du tourisme, 40 % de toutes les destinations dans le monde ont assoupli les restrictions imposées par le Covid-19. Depuis le 1^{er} octobre, l'Afrique du Sud a réautorisé les voyages d'affaires et de loisirs. « Cela signifie que la saison estivale internationale 2020-2021 de l'Afrique du Sud vient peut-être d'être sauvée », s'est réjoui Tshifhiwa Tshivhengwa, patron du Conseil des professionnels du tourisme d'Afrique du Sud (TBCSA). Une bouffée d'oxygène pour une activité qui représente 8 % du PIB et emploie 1,5 million de personnes.

Si les restrictions de voyager ont été levées au Maroc en septembre, l'état d'urgence sanitaire a néanmoins été prolongé jusqu'au 10 octobre. Le secteur devrait perdre 10 millions de touristes. À l'heure actuelle, 70 % des 1 500 établissements hôteliers du pays sont fermés. La situation est très tendue pour la profession, qui attend impatiemment un contrat-programme du gouvernement, qui doit relancer le secteur avec une enveloppe de 120 milliards de dirhams (11 milliards d'euros).

« L'écosystème du tourisme, lorsqu'il reprendra progressivement, sera très amoindri avec beaucoup d'entreprises et hôtels ayant définitivement disparu ou dans un état très affaibli. Les 13 millions de touristes de 2019, on ne les verra peut-être qu'en 2024. Qui tiendra jusque-là ? », s'interroge Jalal Imani, expert du secteur. ■ J.-M.M.

LES MOTS

« On estime qu'à partir de 2020, l'Afrique perdra entre 7 et 15 milliards de dollars à cause du changement climatique. »

AKINWUMI ADESINA,
PRÉSIDENT DE LA BANQUE AFRICAINE
DE DÉVELOPPEMENT (BAD).

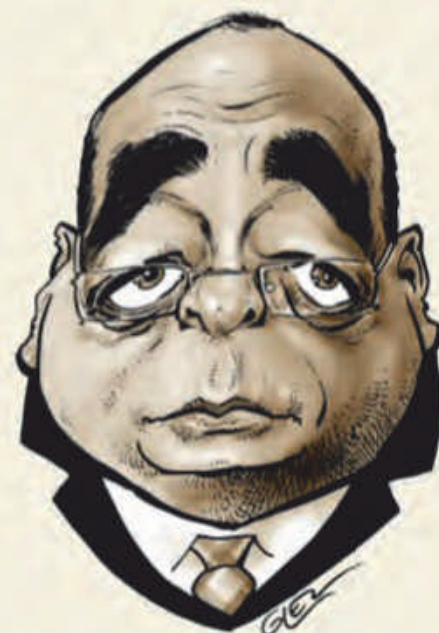


« Les entreprises qui adoptent les technologies numériques restent l'exception plutôt que la norme. »

VERA SONGWE, SECRÉTAIRE
EXÉCUTIVE DE LA COMMISSION
ÉCONOMIQUE POUR
L'AFRIQUE (CEA).

« Les pays africains n'ont pas les moyens de renforcer leurs systèmes de santé pour affronter la pandémie, tout en atténuant les effets de la crise économique et en remboursant leur dette. »

MO IBRAHIM, MILLIARDAIRE
ANGLO-SOUDANAIS ET PRÉSIDENT
DE LA FONDATION DU MÊME NOM.



MTN se recentre chez lui

Le premier opérateur de télécoms du continent ferme la porte à une stratégie d'expansion menée jusqu'au Moyen-Orient ou en Europe pour réajuster son activité.

Terminée la folie des grandeurs ? «MTN a décidé de simplifier son portefeuille et de se concentrer sur sa stratégie panafricaine, et donc de céder ses actifs au Moyen-Orient de manière ordonnée à moyen terme. Dans un premier temps, nous sommes en discussions avancées pour vendre notre participation de 75 % dans MTN Syria», a expliqué, en août, le PDG Rob Shuter, remplacé le 1^{er} septembre par l'ex-directeur financier Ralph Mupita. Les filiales en Afghanistan et au Yémen sont également en vente. Risquées, même si elles sont jugées rentables, les activités du Moyen-Orient ont contribué pour moins de 4 % aux bénéfices du groupe sud-africain au premier semestre. De plus, les pertes de conversion en devises étrangères accumulées au fil des ans par MTN Syria ont atteint 4,8 milliards de rands (242 millions d'euros) au 30 juin 2020. La multinationale possède aussi une participation de 49 % dans MTN

Iranell, dont la vente interviendra dans un second temps. L'opérateur iranien «a livré un résultat solide, malgré les défis auxquels l'entreprise est confrontée avec la réintroduction des sanctions américaines, la dépréciation de la monnaie et le taux élevé de l'inflation», explique le rapport semestriel.

Cette stratégie s'inscrit dans le programme de réalisation d'actifs, lancé en 2019. «Il vise à réduire la dette, simplifier notre portefeuille, réduire les risques, améliorer les rendements et récupérer un capital d'au moins 25 milliards de rands (1,3 milliard d'euros) supplémentaires sur trois à cinq ans», explique le groupe. Et les cessions continuent. En janvier, MTN a vendu sa participation de 49 % dans les sociétés qui gèrent des tours de télécommunications au Ghana et en Ouganda pour 523 millions de dollars. Depuis août, l'entreprise veut céder

ses 20 % de Belgacom International Carrier Services, évalués à 2,3 milliards de rands (116 millions d'euros). Ce fournisseur belge de services télécoms aux opérateurs (transfert de données, etc.) figure parmi «les actifs non stratégiques à long terme». Comme Jumia. MTN cherche à récupérer tout ou partie de sa participation de

243 millions de dollars dans la première plate-forme d'e-commerce africaine.

En parallèle, le groupe, présent dans 16 pays, se recentre sur son cœur de métier dans lequel il réussit plutôt bien. Au cours des six premiers mois de 2020, le n°1 africain des télécoms a connu une croissance du chiffre d'affaires de 9,4 %, représentant 80 milliards de rands (4 milliards d'euros). Sur la même période, la multinationale a convaincu 11 millions de nouveaux abonnés, qui s'élèvent au total à 262 millions. Elle comptait 102 millions d'utilisateurs de données et 38 millions d'usagers du mobile banking.

MTN Nigeria, Ghana et Côte d'Ivoire sont des filiales très dynamiques. Futur objectif du groupe : s'implanter en Ouganda et en Éthiopie. Toutefois, il est régulièrement épinglé par les autorités de régulation : politique tarifaire, couverture du réseau, etc.. En 2019, MTN a réglé une amende de 1,43 milliard d'euros au Nigeria. Tandis qu'au Ghana, il en découd avec le régulateur pour position dominante. Décidément, être le n°1 africain n'est pas de tout repos. ■ J.-M.M.



CUIVRE : LE MÉTAL ROUGE AU PLUS HAUT DEPUIS JUIN 2018

A plus de 6800 dollars la tonne en septembre, le cuivre connaît son plus haut niveau depuis juin 2018. Le métal rouge, souvent utilisé pour diagnostiquer la santé de l'économie, profite d'une baisse de l'offre et d'un regain de la demande. En effet, le Chili, premier producteur mondial, n'a pas retrouvé sa production d'avant la crise du Covid-19 (en retrait de 11 %), alors que la demande mondiale, notamment de la Chine et des États-Unis, repart. Des experts n'hésitent plus à envisager un cuivre culminant dans les mois à venir à 8000 ou 10000 dollars la tonne. Des pays producteurs africains, comme la République démocratique du Congo, la Zambie, la Namibie ou l'Afrique du Sud, pourraient ainsi tirer avantage de cette situation et augmenter leurs recettes d'exportation. ■ J.-M.M.



L'assurance tranquille du Bitcoin

Solutions face aux devises régulièrement dévaluées et aux coûts de transaction élevés, les cryptomonnaies séduisent les Africains, particuliers comme entreprises.

Lentement et discrètement, peut-être à cause de leur réputation sulfureuse, les cryptomonnaies, dont la plus importante est le Bitcoin, connaissent un important développement en Afrique. L'essor de ces monnaies virtuelles sur le continent ne doit rien à l'activité spéculative de traders financiers sans scrupule. Au contraire. Selon la société américaine d'analyse de blockchain Chainalysis, les transferts mensuels en cryptomonnaie vers et depuis l'Afrique de moins de 10 000 dollars, ceux qui sont généralement effectués par des particuliers et des petites et moyennes

entreprises, ont bondi de plus de 55 % en un an, pour s'élever à 316 millions de dollars en juin. «La valeur des cryptomonnaies envoyées en Afrique en 2020 devrait dépasser les 8 milliards de dollars», affirme l'entreprise. Déjà, de nombreux acteurs internationaux sont présents sur le continent : Bitcoin, Binance, Yellow Card ou Luno. Ce dernier, l'un des leaders mondiaux, est basé à Londres et dispose d'une plate-forme en Afrique du Sud.

Cinq pays concentrent l'essentiel de l'activité : le Nigeria, l'Afrique du Sud et le Kenya, suivis du Botswana et du Zimbabwe. Au Nigeria, premier marché

du continent, les petits transferts en cryptomonnaie ont totalisé près de 56 millions de dollars en juin, soit 50 % de plus qu'un an auparavant. Et le nombre de transactions a bondi de plus de 55 % à 120 000 opérations sur la même période.

«Les utilisateurs africains n'utilisent pas seulement la cryptomonnaie pour les transferts à l'étranger entre particuliers, mais une part importante des transactions entre l'Afrique et d'autres régions (en particulier l'Asie de l'Est) sont à des fins commerciales», affirme Chainalysis dans son rapport. Car ces monnaies virtuelles cumulent des avantages qui séduisent les Africains. Elles coûtent déjà moins cher. Selon la Banque mondiale, les frais d'envois de fonds inférieurs à 200 dollars entre deux pays d'Afrique subsaharienne s'élèvent en moyenne à 9 %, contre une moyenne mondiale de 6,8 %, et moins de 3 % en bitcoin. La monnaie virtuelle permet aussi d'échapper aux dévaluations et à l'instabilité de monnaies africaines comme en Afrique du Sud, où le rand a perdu plus de 50 % de sa valeur par rapport au dollar en une décennie, et au Nigeria, en Égypte, en Algérie, en Éthiopie ou encore au Ghana.

L'agence Reuters cite l'exemple d'un entrepreneur de Lagos spécialisé dans la vente de téléphones mobiles. Depuis quatre mois, il effectue deux à trois fois par mois des transferts de 0,5 à 0,7 bitcoin (5 900 à 8 300 dollars) vers ses fournisseurs chinois. «Bitcoin m'a aidé à protéger mon entreprise contre la dévaluation de la monnaie et m'a permis de croître en même temps», soulignait le chef d'entreprise.

Reste qu'en Afrique, les cryptomonnaies demeurent risquées. Elles ne sont pas réglementées dans de nombreux pays, et leur statut juridique n'est pas clair. ■ J.-M.M.

VISA POUR L'IMAGE 2020

Des photos et des hommes

présenté par Emmanuelle Pontié

C'est le rendez-vous incontournable du photojournalisme. Cette année, le 32^e festival international Visa pour l'image a été l'un des rares événements de cette ampleur maintenus malgré la crise sanitaire. Il a réuni 20 expositions à Perpignan, et avec elles une variété passionnante de témoignages sur le fracas quotidien de l'humanité. De l'errance des Oromos éthiopiens jusqu'à la sécheresse en Inde, en passant par les manifestations chocs à Hong Kong ou encore l'épidémie du Covid-19 en Italie, *Afrique Magazine* vous propose sa sélection. ■



Olivier Jobard (Myop) •

***La Route des Oromos*, prix Camille Lepage**

Galafi, Djibouti, septembre 2019. Venus d'Éthiopie, des migrants oromos franchissent clandestinement les montagnes qui marquent la frontière avec Djibouti, dans l'une des régions les plus chaudes du monde.

Ils sont aussi des milliers qui cherchent à joindre l'Arabie saoudite, encore perçue comme un eldorado et la promesse d'un futur meilleur...

Un parcours mortel à travers le golfe d'Aden et le Yémen livré à la guerre.





Jean-Pierre Laffont •

Visa d'or d'honneur du *Figaro Magazine*

New York, États-Unis, 28 septembre 1972. Centre de détention de Manhattan pour hommes, surnommé « The Tombs ». Un gouffre sous le palais de justice de la ville, où les prisonniers attendaient leur jugement pendant plusieurs mois.



Anthony Wallace (AFP) • Prix de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik

Hong Kong, Chine, 26 juillet 2019. Des manifestants opposés au projet de loi d'extradition forment une chaîne humaine dans le hall des arrivées de l'aéroport international de la ville. Ce prix récompense le travail d'un jeune photographe.







Fabio Bucciarelli pour *The New York Times* • Bergamo, Covid-19, Visa d'or News

Cenate Sotto, Italie, 15 mars 2020. C'est le prix le plus prestigieux du festival. Des bénévoles de la Croix-Rouge s'apprêtent à conduire à l'hôpital Claudio Travelli (60 ans), atteint du Covid-19 et dont l'état s'est aggravé depuis la veille. Ce reportage effectué dans la région de Bergame, épicentre de l'épidémie, a fait la une de la presse internationale.



Bryan Denton pour *The New York Times* • Sécheresse et déluge en Inde, Visa d'or Magazine

Lamheta, Inde, juin 2019. Des enfants jouent dans l'eau d'un puits foré privé. Le recours à ces puits a augmenté il y a dix à quinze ans quand les pluies de mousson sont devenues moins régulières, entraînant une baisse significative du niveau des eaux souterraines dans la région.

VIVRE MIEUX

Pages dirigées par Danielle Ben Yahmed, avec Annick Beaucousin et Julie Gilles



LE CHOLESTÉROL EN QUESTIONS

MAINTENIR UN TAUX EN ÉQUILIBRE EST ESSENTIEL POUR LA FORME CARDIOVASCULAIRE.

QU'EST-CE QUE LE CHOLESTÉROL ?

C'est une graisse naturelle produite par le foie. Considéré comme une mauvaise chose dans notre société, le cholestérol est pourtant indispensable : il nous sert en effet à fabriquer la vitamine D, les acides biliaires de la bile dont nous avons besoin pour digérer les graisses, mais encore des hormones qui nous donnent du tonus...

QUELLE EST LA DIFFÉRENCE ENTRE LE MAUVAIS ET LE BON ?

Le mauvais cholestérol (appelé LDL) peut être dangereux : s'il est en excès dans le sang, il favorise la formation de plaques de graisses (dites d'athérome) dans les artères. À la longue, une artère peut se boucher à cause d'un caillot ou d'une plaque de graisse qui se détache : une partie du cœur ne reçoit alors plus de sang ni d'oxygène, et c'est l'infarctus. Le même phénomène peut se produire au niveau d'une artère cérébrale, provoquant un accident vasculaire cérébral.

Le bon cholestérol (appelé HDL), lui, ne se dépose pas sur la paroi des artères, et est même protecteur car il élimine le mauvais cholestérol.

QUELLES SONT LES VALEURS NORMALES ?

Le cholestérol total devrait rester sous 2 g/l. Le LDL est normal sous 1,60 g/l si l'on n'a pas d'autre facteur de risque. Dans le cas contraire, on devrait avoir un taux plus bas. Le HDL doit être au-dessus de 0,40 g/l. Et plus on monte au-dessus, plus il protège du risque de maladie cardiovasculaire. Le mauvais taux ne provoquant aucun symptôme, les analyses de sang doivent doser les deux types.

QUELLE ALIMENTATION POUR GARDER UN BON TAUX ?

Pour abaisser le mauvais cholestérol, il faut réduire sa consommation de graisses saturées : viandes (d'autant plus si elles sont grasses), charcuteries (sauf bon jambon blanc),

SHUTTERSTOCK

beurre, crème, fromage (une fois par jour) – à noter que les yaourts nature, le fromage blanc ou encore le lait demi-écrémé ne posent pas de problème. Il faut aussi réduire les plats en sauce, les fritures, les plats industriels, les viennoiseries...

À l'inverse, d'autres aliments sont à privilégier : les poissons gras riches en oméga-3 (sardines, maquereaux, harengs, saumon, thon) et les fruits et légumes. Ils sont riches en vitamines antioxydantes et en polyphénols, qui protègent de l'encrassement des artères, et en fibres, qui favorisent l'élimination du cholestérol. Une mention particulière pour les amandes et les pommes qui sont excellentes pour protéger. Côté huiles, on mise au quotidien sur celles de colza et d'olive.

FAUT-IL ÉVITER LES ŒUFS ?

Si l'on a beaucoup parlé d'eux, c'est parce que le jaune contient du cholestérol. Mais les études ont confirmé qu'il impacte finalement peu le taux sanguin. Les œufs sont d'excellents aliments contenant plein de protéines et des acides aminés dont nous avons besoin (vitamines, minéraux et oligo-éléments). Il n'est plus conseillé de s'en priver.

QUELLES SONT LES AUTRES RECOMMANDATIONS ?

Il faut bouger ! L'activité physique fait baisser le taux de mauvais cholestérol et semble augmenter le bon. Pour cela, il est conseillé d'en faire au moins une demi-heure par jour (marche rapide ou autre). Si ce n'est pas possible, on répartit ce temps sur la semaine.

QUAND DES MÉDICAMENTS SONT-ILS NÉCESSAIRES ?

Leur prescription est aujourd'hui plus ciblée. Si le taux de mauvais cholestérol ne baisse pas assez malgré une bonne diététique et de l'exercice physique, un traitement par statines peut néanmoins être envisagé : ces molécules baissent le cholestérol, réduisent le risque d'accident cardiaque et vasculaire cérébral, et diminuent la mortalité.

Mais c'est au médecin d'évaluer au cas par cas si ces médicaments sont indiqués : ils ne doivent pas être prescrits uniquement sur la base du taux de LDL (sauf au-delà de 1,90 g/l, ils sont alors pratiquement toujours préconisés). Le médecin tient compte de l'ensemble des facteurs de risque cardiovasculaire : l'âge, la présence d'une hypertension ou d'un diabète, les antécédents familiaux, le tabagisme... Car chez les personnes ayant peu de facteurs de risques, le bénéfice des médicaments est très faible. Les statines sont également indiquées chez les sujets qui ont déjà eu un accident vasculaire et ont montré leur grande efficacité en ce cas. ■ Annick Beaucousin



LE RIRE, C'EST LA SANTÉ !

IL INFLUE SUR NOTRE MORAL
ET DANS NOTRE CORPS.

UN FOU RIRE EN FAMILLE ou entre amis, et nous voilà tout de suite bien dans notre corps, incroyablement détendu, avec un réel sentiment de bonheur. C'est une réalité que nous avons tous vécue. Mais le rire possède d'autres bienfaits moins connus.

Tout d'abord, c'est un antidote au stress. Il l'éloigne en diminuant la sécrétion d'hormones du stress et, en même temps, nous protège de ses effets négatifs insidieux sur l'organisme lorsque l'on est trop envahi par cet ennemi (les conséquences peuvent être sur le plan cardiovasculaire, avec un plus grand risque d'accident cardiaque, sur le système immunitaire qui devient moins performant, sur l'intestin qui se fait plus irritable...).

En ayant un effet de stimulation sur la sécrétion d'endorphines, le rire a également un réel effet antidouleur. Il fait d'autre part baisser la tension artérielle, améliore le sommeil et le bien-être en général. Bref, il ne faut pas se priver de la moindre occasion de rire pour notre équilibre et notre santé ! ■ Julie Gilles



Le safran a des effets antidépresseurs démontrés.

5 PLANTES POUR SE SOIGNER AUTREMENT

ELLES SONT TRÈS EFFICACES POUR PRÉVENIR ET CONTRER LES MAUX DU QUOTIDIEN.

- **LA PASSIFLORE.** De nombreuses études ont confirmé son action sur l'anxiété et les troubles du sommeil. On la teste en cas de tempérament nerveux qui s'emballe, d'anxiété s'accompagnant de spasmes intestinaux, de palpitations ou contractures musculaires, ou encore de difficultés d'endormissement ou d'insomnies associées à ces troubles.
- **LE CYPRÈS.** On y recourt pour ses formidables propriétés antivirales: elle aide à combattre et stopper un rhume ou une autre infection ORL, un état grippal. Cela marche pour des affections aiguës ou récidivantes.
- **LA MÉLISSE.** C'est la plante des maux de ventre liés au stress. Des études ont mis en évidence son action sur les spasmes. La mélisse protège le système gastro-intestinal et est conseillée si l'on est stressé avec somatisation digestive (gastrite, nausées...) ou avec des douleurs abdominales.
- **LE GINSENG.** On l'utilise pour ses vertus fortifiantes: c'est un dopant de la forme physique, mais aussi des facultés intellectuelles. C'est la plante à privilégier pour combattre un état de fatigue important. Mais on évite de la prendre en soirée pour ne pas perturber le sommeil.
- **LE SAFRAN.** Cette épice a des effets antidépresseurs démontrés. Elle a également des effets hypnotiques (favorisant le sommeil) et anxiolytiques.

À essayer en cas d'humeur dépressive avant de se ruer sur des molécules chimiques. Il est conseillé d'utiliser des formes simples d'usage, comme des comprimés ou des gélules à base d'extraits de plantes. Et on vérifie toujours les éventuelles contre-indications. ■ Annick Beauconsin

DOULEUR: LE VRAI ET LE FAUX

PETIT DÉCRYPTAGE À L'OCCASION DE LA JOURNÉE MONDIALE CONTRE LA DOULEUR, LE 19 OCTOBRE.

La douleur est utile.

VRAI: C'est une chance que le corps parle avec ce symptôme: la douleur est un signal d'alarme, aidant à établir un diagnostic. Une douleur inhabituelle doit donc faire consulter. En revanche, celle qui est chronique n'a rien d'utile.

Il faut éviter de la traiter trop vite.

FAUX: Plus on lui laisse le temps de s'installer, plus elle risque de s'intensifier et d'être difficile à soigner. En cas de mal chronique, mieux vaut prendre un médicament à intervalles réguliers, sans attendre qu'il ne revienne.

Chacun ressent la douleur différemment.

VRAI: Pour une même souffrance, chacun a en effet son propre seuil. Et il y a aussi un impact psychologique: l'anxiété augmente le ressenti de la douleur, tandis qu'une distraction, un moment agréable, la fera un peu oublier.

Le panel de traitements est limité.

FAUX: Outre les antalgiques, les médecins peuvent utiliser des anti-inflammatoires, des antidépresseurs à faible dose (qui ont alors une action antidouleur), des infiltrations localement... Mais il n'y a pas que les médicaments: l'ostéopathie soulage de nombreux maux; l'hypnose peut éloigner les douleurs chroniques; les cures thermales apaisent souvent durablement; et l'acupuncture est une autre option.

L'activité physique est conseillée.

VRAI: En renforçant les muscles, en améliorant la mobilité, elle réduit bien des souffrances. D'où les exercices proposés par les kinésithérapeutes. Mais l'activité sportive agit également d'une autre manière: elle stimule la production d'endorphines, à l'effet antidouleur. ■ A.B.



SHUTTERSTOCK



POURQUOI IL FAUT ÉVITER DE PRENDRE DU VENTRE

LA GRAISSE QUI S'Y LOGE EST PARTICULIÈREMENT NÉFASTE.

S'IL Y A UN AMAS graisseux dont il faut se méfier, c'est celui qui s'installe au niveau abdominal chez les hommes en surpoids, et chez les femmes, plus particulièrement après la ménopause. Si la graisse située sous la peau, inesthétique, est inoffensive sur le plan de la santé, celle qui se forme en profondeur autour des organes est en revanche fort néfaste : elle a en effet pour caractéristique de libérer beaucoup d'acides gras dans le sang, ce qui entraîne des problèmes médicaux (tels que diabète, élévation du mauvais cholestérol). Cette graisse abdominale profonde sécrète aussi des substances qui favorisent la rétention de sodium et d'eau : cela augmente le volume sanguin, et donc la pression à l'intérieur des artères. D'où un risque d'hypertension artérielle. En somme, cette graisse du ventre expose à un danger de complications cardiovasculaires.

À partir de quand s'inquiéter ? On surveille son tour de taille à hauteur du nombril : il ne doit pas dépasser 102 cm chez un homme, et 88 cm

chez une femme. À savoir également : plus le ventre est dur, plus la graisse est profonde, alors qu'un ventre mou recèle plus de graisse superficielle.

L'idéal est bien sûr de ne pas laisser s'installer la mauvaise graisse. Mais pas de découragement si elle pointe tout juste ou si elle est déjà là depuis un certain temps. La graisse profonde du ventre est celle qui se perd le plus facilement. On mange varié en évitant les excès de graisses et de sucre (attention notamment à tout ce qui est mets préparés industriels, qui en cachent beaucoup, et aux fast-foods).

Il faut aussi bouger car les cellules de la graisse profonde sont très sensibles à l'activité physique. Bouger, mais pas seulement une fois par semaine, cela ne serait pas efficace ! Il faut marcher d'un bon pas 30 à 45 minutes tous les jours, et pratiquer en plus une autre activité deux à trois fois par semaine : vélo, natation, séances de cardio, musculation... Et en cas de rondeur ventrale importante ou résistante, il ne faut pas hésiter à prendre un conseil médical. ■ J.G.

En bref

Une lecture pour être au top

► La fatigue vous pèse ? Écrit par un expert du sommeil, ce livre propose une véritable consultation personnalisée : grâce à votre agenda sommeil et à un programme en quatre semaines, il vous aide à améliorer votre repos, à combattre efficacement la fatigue, et ainsi à regagner une belle énergie. Mieux que les vitamines ! *Antifatigue*, par le Pr Pierre Philip, Albin Michel, 18,90 euros.



Dentifrices et fluor

► Risque de surdose mis en avant sur les réseaux sociaux, dentifrices sans fluor qui se multiplient... Ne cédez pas à cette nouvelle vague ! L'Union française pour la santé bucco-dentaire rappelle que les doses sont faibles dans les produits du quotidien. Et que le fluor est l'actif anticaries le plus efficace. Il peut même stopper une lésion débutante grâce à une reminéralisation.





Y'akoto

Après des années passées en Europe, la chanteuse ghanéo-allemande a trouvé à Accra les ÉNERGIES POSITIVES pour sublimer une rupture sentimentale en musique. Son nouvel EP, *Obaa Yaa* (« femme née un jeudi » en éwé), est un BIJOU NEO SOUL lumineux et sensuel.
propos recueillis par Astrid Krivian

1 Votre objet fétiche ?

Mon gloss à lèvres.

2 Votre voyage favori ?

Le Sri Lanka. J'ai eu la chance de voir et de toucher des éléphants. J'aime leur force, leur taille impressionnante, leur âme noble.

3 Le dernier voyage que vous avez fait ?

Paris, avant le confinement ! J'y ai aussi vécu. J'aime la culture française, la langue, la mode, la gastronomie, l'art de converser.

4 Ce que vous emportez toujours avec vous ?

J'ai toute ma vie dans mon téléphone : idées de chansons, photos de famille, inspirations de mode, notes...

5 Un morceau de musique ?

«Talkin' About A Revolution» de Tracy Chapman. Intemporelle, catchy, elle saisit l'émotion sans pathos, avec une touche rebelle.

6 Un livre sur une île déserte ?

Le Zahir, de Paulo Coelho. Une belle histoire d'amour.

7 Un film inoubliable ?

Kill Bill, de Quentin Tarantino.

8 Votre mot favori ?

«Nice» en anglais, «voilà» en français, «wunderbar» en allemand !

9 Prodiges ou économes ?

Prodige. C'est un cercle : je dépense pour ensuite gagner de nouveau de l'argent.

10 De jour ou de nuit ?

J'aime le rush du jour et voir les choses avec clarté. Le soleil et le ciel d'Accra révèlent les couleurs des maisons, des habits...

11 Twitter, Facebook, e-mail, coup de fil ou lettre ?

Je ne peux pas vivre sans les réseaux sociaux. On crée nos propres contenus, on raconte nos histoires directement, sans passer par le filtre des médias.

12 Votre truc pour penser à autre chose, tout oublier ?

La méditation a changé ma vie. C'est comme des vacances.

13 Votre extravagance favorite ?

Le vin rouge et le champagne haut de gamme !

14 Ce que vous rêviez d'être quand vous étiez enfant ?

Chanteuse. Je disais à tout le monde que je le deviendrais.

15 La dernière rencontre qui vous a marquée ?

Nile Rodgers, ex-membre du légendaire groupe Chic. Il a beaucoup apporté au disco-funk.

16 Ce à quoi vous êtes incapable de résister ?

Je «résiste» bien. Je suis très disciplinée, grâce à la danse classique. Aussi car j'ai beaucoup voyagé enfant, je me suis donc adaptée à des codes sociaux différents, j'ai appris une langue... Pour un artiste, la discipline est précieuse.

17 Votre plus beau souvenir ?

Je trouve la beauté dans chaque instant ! Mon concert à Hambourg en 2015 devant 4000 personnes était un bel accomplissement de carrière.

18 L'endroit où vous aimeriez vivre ?

Chez moi, au Ghana, c'est un très beau pays ! Peut-être qu'un jour, je quitterai Accra pour m'installer dans les montagnes.

19 Votre plus belle déclaration d'amour ?

Un superbe sac Yves Saint Laurent offert par un amoureux.

20 Ce que vous aimeriez que l'on retienne de vous au siècle prochain ?

Qu'il y ait des centaines de versions de mon histoire, de rumeurs à mon sujet ! ■



Obaa Yaa, Kame Entertainment.